

EDITORIAL

Depuis deux ans, la Revue des ressources a mis en ligne sur internet plusieurs centaines de pages de littérature: nouvelles, entretiens, poésie, romans... Des textes qui, ni trop dedans, ni trop dehors, disent, décrivent, écrivent le monde ; et qui sont librement accessibles. La revue propose des dossiers consacrés à des écrivains et des thèmes contemporains, et une rubrique qui redécouvre des auteurs ou textes méconnus ; elle accorde une attention particulière aux ressources littéraires sur le web, et au développement de l'hypertexte. Une revue virtuelle, gratuite et mise à jour régulièrement, qui a bénéficié d'une reconnaissance de la presse en ligne.

Le web ne saurait demeurer une simple vitrine : la priorité est de donner au réseau un véritable contenu. En même temps, l'espace virtuel ne doit pas s'opposer à l'espace réel. Nous avons engagé le pari de publier annuellement une sélection des textes du site sous format papier, espérant créer une dynamique, initier des parcours entre l'univers du web et l'univers du livre - quelle que soit sa forme. l'objet-livre demeure irremplaçable et contribue à fixer dans une mémoire écrite l'univers fluide et en perpétuelle évolution d'internet.

Ainsi nous espérons, par la publication d'une revue papier, construire une passerelle entre le monde traditionnel de la librairie et le monde mouvant et expérimental du web.

SOMMAIRE

MANIFESTES

Christophe Spielberger
Manifeste contre le roman d'élevage 4

Philippe di Folco
Citizen Data
7

HYPERTEXTE : THEORIE

Robin Hunzinger
Une littérature expérimentale et hypertexte
26

Anne-Marie Boisvert
Littérature électronique et hypertexte
30

Lucie de Boutiny
HTX(tm)
50

CREATION

Isabelle Nouvel
Journal hypertextuel
61

Christophe Spielberger
Autofille
70

Alexandre Tirilly

Orage d'été :

106

Géographie

Intérieur

Littérature

LECTURES

Eva Domeneghini

Impressions sur l'œuvre de Christine Angot

125

Chloé Hunzinger

Autour de Knut Hamsun

133

Izet Sarajlic

Extraits du Recueil de guerre sarajévien

137

HOMMAGE : MICHEL PERELLE

Chloé Hunzinger : *Mon fiancé des lettres*

144

Extraits du recueil Enjambée bleue

159

RESTITUTION : MARCEL SCHWOB

Présentation

171

Vies imaginaires :

173

Cecco Angiolieri, poète haineux

Paolo Ucello, peintre

Katherine la Dentellière, fille amoureuse

MM. Burke et Hare, assassins

Livre de Monelle :

188

De sa fuite

MANIFESTE 1

Christophe Spielberger

Manifeste contre le roman d'élevage

Souvent en retard sur leur époque, avec la question du prêt payant en bibliothèque les éditeurs ont une fois encore choisi de mener un combat d'arrière-garde. Invoquant le sempiternel constat que l'édition va mal, ils ont décidé de s'en prendre aux fondements mêmes de la démocratie culturelle.

Que le prix Goncourt soit emprunté 2 000 fois en bibliothèque, il ne s'en vendra pas moins de 200 000 exemplaires en librairie, sans parler de l'édition de poche l'année suivante. Inversement, que " Monsieur le Jeune Auteur " n'ait réalisé qu'un millier de ventes dans les trois mois qui lui sont impartis sur les rayonnages des librairies, d'être accessible à long terme dans les bibliothèques constitue pour lui une chance unique de se faire connaître.

Car le premier souci d'un auteur qui se respecte est celui d'être lu. Qui dit lu dit reconnu et qui dit reconnu dit, tôt ou tard, acheté dans les librairies. Quel lecteur va continuer d'emprunter " Monsieur le Jeune Auteur " si son budget lui impose soudain de choisir entre un premier roman et le dernier opus de son écrivain favori ? Nous ne sommes pas à la foire, en Littérature il ne faut pas payer pour voir.

Ou alors que les éditeurs aillent au bout de leur logique : pourquoi ne s'en prennent-ils pas aux librairies d'occasion, pari-

siennes en particulier, dont les ventes sont florissantes et chez lesquelles on peut trouver à moitié prix n'importe quel roman dans le mois qui suit sa parution ? L'auteur ne touche là non plus aucun droit sur cette vente, laquelle ne succède la plupart du temps même pas à une première vente, ces exemplaires provenant du " service de presse ", spécialité très française consistant à submerger les journalistes de la moindre nouveauté et auxquels on ne peut pas en vouloir de se délester, de temps à autre, d'un stock encombrant et de toute façon impossible à assimiler.

Avant d'entonner leur triste ritournelle, certains éditeurs seraient bien inspirés de balayer devant leur porte. Si l'édition va mal, c'est peut-être pour avoir pris trop longtemps ses " clients " pour des imbéciles. À leur resservir sans cesse la même soupe, à les assener de coups de promotion grotesques, pas étonnant que les lecteurs aient envie de vérifier d'abord en bibliothèque si par hasard, on ne les a pas encore bluffés...

Tandis que s'ouvre un autre siècle, il est peut-être temps de (re)définir les bases de la Littérature contemporaine. Je m'en tiendrai à l'art du roman, auquel je me dévoue depuis dix ans et dont le Robert nous rappelle qu'il constitue " l'œuvre d'imagination en prose par excellence " :

1. Contre les histoires dont on devine la fin au bout de vingt pages.
2. Contre l'autobiographie déguisée, dont on a le culot d'essayer de faire un genre sous le terme décourageant d' " auto-fiction ".
3. Contre le réalisme racoleur, où des personnages insipides nous font croire que leur existence présente un intérêt.
4. Contre l'érudition historique, à travers laquelle des premiers de la classe tentent de pallier leur manque d'imagination.
5. Contre le copier-coller, où l'on confond " avoir du style " et " posséder un ordinateur ".

6. Contre le confort éditorial, où l'usage veut que l'on se conforme à la " couleur maison " .

Poser l'imagination c'est remettre l'exigence au cœur du roman, quitte à en publier moins et reconnaître enfin qu'écrire est une affaire rare.

Pour la fiction, pour le langage et pour la surprise, pour le plus grand bien de la Littérature contemporaine.

*Christophe Spielberg est né en 1969. Il est le créateur d'un important site personnel d'écrivain (www.spielberger.net), où il a lancé le manifeste contre le roman d'élevage, que vous pouvez signer en ligne. Il a publié en janvier 2001 son second roman, *On part*, aux éditions 00h00.*

MANIFESTE 2

Philippe di Folco

Citizen data (extrait)

*Rendez-nous nos vies
Vous ne savez pas quoi en faire
(Anonyme, sur un mur de Paris)*

Où il est question d'une certaine mainmise par les entreprises de communication multinationales sur l'ensemble des bases de données existantes et à venir, qu'elles soient composées de textes, d'images ou de sons. Où il signifiera bientôt pour chacun de se définir quant à une position que l'on adaptera en cas de conflit entre ceux qui détiennent les capitaux pour immobiliser les flux informationnels et ceux qui consciemment ou non les alimentent en données banales ou stratégiques. Où l'individu se retrouvera enfin atomisé comme il se doit et transformé en bétail à consommer en attendant de finir consommé dans la marmite du Grand Recyclage.

Qu'est-ce qu'une donnée stratégique ?

Un exemple : nos modes de consommation intéressent les grandes surfaces et les distributeurs (17% de la richesse nationale en 1999) qui tentent de les capter, de les bloquer via des filtres électroniques, des sondages, etc. Soit l'on choisit de se retirer du processus de statisticiation de nos écarts et de nos moyennes personnels en s'interdisant l'usage de la carte ban-

caire (c'est possible, demandons aux interdits bancaires, aux SDF et autres auto-endettés avec la complicité de leur banque) évitant ainsi d'emprunter les circuits traceurs électroniques ; soit nous utilisons " à contre-courant " l'outil de paiement électronique en brisant radicalement nos habitudes (retirer du cash deux fois par mois et tout régler en liquide : un véritable luxe de liberté qui présuppose le désendettement !) — dans les deux cas, nous polluons les statistiques des organismes de contrôle, de tri, de classification du monde puisque, 1/5 du monde des objet dans lequel nous vivons appartient à la Distribution des biens marchands.

Comment lutter, quelques principes de base

La première règle est d'ordre psychologique : la paranoïa est notre alliée. Oui, nous aurions tort de ne voir là qu'une passe de quelques financiers bon enfant à la recherche de liquidités ou de faciles ressources documentaires. Non, malade nous ne sommes pas : simplement le monde est plus simple qu'ils ne veulent bien le laisser paraître. En surface, les grilles d'accès au monde réel se ferment les unes après les autres. Demain les portails électroniques du net, aujourd'hui les bases de données, les bibliothèques de prêts payants, l'enseignement de qualité, les livres, l'esprit de corps des universitaires et des ingénieurs et le lobbying exclusif qui en découle — nous avons raison de nous révolter pour réclamer plus d'accès libres aux savoirs, moins de mouiroirs solitaires. La limite consiste en notre propre capacité-volonté à puiser dans ces savoirs-matières à devenir plus forts pour lutter contre notre réification dans le médiocre.

La deuxième règle passe par le secret : nous sommes un corps vivant et pensant et donc à ce titre, l'un des piliers naturels de l'ordre documentaire. Apprenons la furtivité, la ruse, l'échappatoire et l'art du mystère. En aucun cas, l'on ne peut nous forcer à nous dévoiler. Le secret est le sel de l'anecdote et

l'anecdote détruit l'ennui lié à la contingence, fruit d'une société consumériste appauvrie. L'anecdote prélude aux mythes nouveaux. Ne laissons pas les multinationales peupler nos mythes à notre place, les remplir d'objets sans histoire, d'objets clean, d'objets lisses, d'objets d'objets. Un monde de marque sans remarque. Des logos mais sans le Logos. Un monde sans mot.

La troisième règle consiste en un parasitage systématique de la contingence : cet exercice est hautement difficile et exige de nous une discipline de fer journalière. Dès lors, réfléchissons à tous nos actes quotidiens, listons-les, et munissons-nous pour ce faire d'un carnet de notes. Calculons nos propres algorithmes et inventons des routines simples à tendance brownienne qui ne toléreront aucune échappée vers les " médiateurs " : ceux qui cherchent à nous représenter, nous itérer, nous réifier sont ceux qui, bien souvent, nous proposent leur aide. Refusons-là.

Quatrièmement, élaborons notre infra-réseau : stockons de l'information comme d'autres du sucre ou de l'e-cash mais sur des disques isolés, loin des circuits du type câble ou satellitaire. Méfions-nous même du cuivre télécom. Les piles sont nos amies. Les lettres postales sont lentes mais sûres.

Cinquièmement, une logique de guerre se doit d'émerger. Mais elle aura besoin de s'affiner au contact des autres membres de notre condition de résistant à l'affadissement documentaire généralisé. Souvenons-nous qu'une base de donnée contrôlée par un réseau se défend au même titre qu'une base militaire. Connaître l'ennemi — en tant qu'initiateur/renforceur/isoleur de base — utiliser ses armes, parasiter ses sources et ses canaux de distribution : certes, mais au-delà des règles clauzewitziennes évidentes, sachons-taire. Notre silence, notre mépris rendra fou le réseau ennemi.

" Ainsi en stratégie tout est donc très simple, ce qui ne veut

pas dire très facile " .

Karl von Clausewitz, De la guerre (éditions Ivréa)

De l'intranquillité

La net-galaxie n'est pas " cool " : à l'intérieur, nous assistons à l'émergence et à la stratification de nouvelles zones lumpen-prolétariées. Axe économique nord-sud (info-riches/info-pauvres) mais apparition aussi d'un quart-monde au sein même des pays suréquipés (faux riches d'infos). Ramollir les fibres optiques, jeter de l'huile sur le feu électrique, débrancher, ne pas parler, se méfier sont des attitudes anti-cool bienvenues. " Etre cool " appartient au registre discursif néo-libertarien. Il ne peut être, en aucun cas, celui des exploités documentaires. La rancune, le ressentiment n'ont que peu à voir avec cet état de fait qui consiste tout simplement aujourd'hui à réclamer son dû à des industries qui pompent sans vergogne l'ensemble des sources informatiques de la planète, les plombent et les cloîtent. La libération des bases de données pour tous et la non-transformation du monde en base de données exploitables doivent être le double objectif, le reste est tromperie sur la marchandise.

De la morale et de la discrétion

La sphère privée doit rester privée. Qui vous oblige à vous dévoiler face aux caméras, face aux yeux du monde ? Qui vous oblige à remplir trente feuilles de questionnaires sur vos besoins alimentaires ? Personne sinon l'illusion de votre solitude au monde, de votre besoin de religion, de morale. L'altruisme qui vous guide à l'instant de dire " oui " au sondeur-violeur est un acte criminel en gésine. Quelles que soient vos pratiques privées, le foyer, votre tête, votre corps, sont des espaces libres et irréductibles. Les nouvelles technologies

doivent épargner ces univers. Vous devez lutter pour une écologie de la psyché et du foyer. L'égo-écologie, que cette hygiène sous-tend, implique deux principes : l'excitation provoquée par l'offre documentaire pauvre, pornographique, commerciale ou autre, prendra fin à partir du moment où vous saurez dire non. Et, d'autre part, cette logique de guerre et la paranoïa idoïne, qui sont constitutives de la liberté.

La seule façon d'échapper aux structures panoptiques du monde virtuel et documentaire : en sortir et se situer dans l'infra-observation silencieuse, les ressorts ectoplasmiques se dissoudront alors dans l'agôn perpétuel d'une génération d'humains adultes, connaisseurs et libres.

Magic Box

De quelques principes simples sur ce qui attend l'ensemble des objets et corps passés, présents et à venir, représentés ou non, et des méthodes pour éviter le contrôle par quelques-uns sur l'ensemble des informations contenues et déductibles de ces mêmes objets et corps.

1969, Baby !

Dans notre première partie, nous avons énoncé un certain nombre de règles, désigné les pratiques de certaines communautés vulgaires et non élues appelées " multinationales " qui tentent de sérier et de conserver pour leurs usages mercantilistes univoques les formes de représentation du monde tel qu'il est. L'un des buts inavoués serait de transformer le monde actuel en un monde virtuel, accessible uniquement via des porte-réseaux et uniquement au moyen d'unités de paiement, de codes, de " mots de passe ". Car nul n'ignore plus maintenant que le but ultime de ce système économique est d'organiser le monde à partir d'une boîte — appelons-la "

Magic Box " en hommage à Lewis Carroll — reliée aux bases de données de l'univers. La mise en boîte du monde et sa commercialisation sont effectives depuis le 21 juillet 1969. En vertu du principe d'épuisement généralisé du monde et de sa transformation en un immense supermarché, la lune fut appelée lune et son exploration conféra à l'homme sur icelle un droit d'exploitation illimitée. La différence majeure entre la situation marchande de 1969 et maintenant est que le lapin d'Alice fait semblant d'avoir du temps libre, que la potion permettant l'exploration du monde du miroir s'appelle dans 75% des cas " Lexomil ", et que l'érotisme virtuel remplace désormais le toucher et la rencontre. S'il est trop tard pour empêcher la fabrication des Magic Box, point s'en faut d'en limiter et détourner l'usage au profit de la possibilité de lui dire non.

Il se peut que cette Magic Box fut tout simplement notre cerveau. Notre cerveau relié directement à un serveur sera une machine de quatrième espèce, alliance de carbones et de silicines. Elle fut décrite par Deleuze et Guattari en 1976 dans leur essai Mille plateaux (Ed. de Minuit). Ceux qui lisent ces lignes savent bien que le branchement ne s'opèrera à eux que de leurs pleins grés.

Les fabricants de paradis

Ces sociétés de contrôle des données du monde se nomment Universal, Seagram, Vivendi, Lagardère, LVMH, Générale des Eaux, ATT, Microsoft, Bertelsmann, AOL-Time-Warner, etc. — et par extension, tout individu qui se rendrait complice de l'une de ces entités.

Ces portes ne sont pas celles du Paradis. Le Paradis étant en soi une porte devant laquelle je peux demeurer sans jamais oser passer au-delà, l'on comprendra que ces sociétés promettent sans jamais tenir, montrent sans jamais consoler, exci-

tent sans jamais indiquer simplement à nos désirs exacerbables à l'infini la porte de sortie. La " Magic Box " voit le jour mais l'on se doit d'en écrire la préhistoire éthique.

" Le junkie est l'Homme qui en sait trop et qu'il faut punir pour sa curiosité morbide. Il en sait trop sur la nullité de l'Informatif et du Communicatif. Il vomit la diversité obscène des Grands Empires Plébéiens. Il n'y voit que des compétitions féroces pour des places de parking ou des " postes-clés ". Il saisit bien que le Consensus Conformiste Mondial beugle surtout pour faire oublier leur destin aux centaines de millions d'agents économiques en compétition pour s'approprier le maximum de biens et de services, devenir des Bibendums hargneux. Comment donc se débarrasser de cette impatience, de cette inertie, de ce maudit quant-à-soi qui s'obstine à vous coller à la peau : plus je voyage et plus je ressemble aux autres " (Gilles Châtelet in *L'Autre journal*, n°12, juin 1990).

Principes des Marchés : forcer les gens à consommer consensuellement la même chose et donc rendre rare des données pour en manquer, augmenter les prix et générer des processus de crise, justifier les cycles de dépression, de reprise, de manque, de frustration, de dépendance. Jouer avec l'entropie finira par dérégler les grands équilibres naturels.

La discrétion permet de transparaître et non de devenir transparent. Moins on voit de moi moins je consommerai ce que l'on veut me faire avaler.

Toutes les données disponibles ou mises à disposition via les banques de données sur des réseaux pour des échanges n'obligent en rien leurs développeurs à de la publicité : moins l'on en dit mieux croît la BDD, mieux profite, mieux s'écoule et dérive ses atours et ses détours. L'exposer c'est la réduire. La diffuser c'est l'affaiblir. Il faut en ouvrir les portes en grand aux courants d'air.

Actions de résistance par irréconciliation

Nul ne peut vous obliger à dire la vérité. Souvenons-nous de la deuxième règle : le secret, garant de l'essence du quotidien. La scannérisation, procédé qui consiste à analyser molécule par molécule toute structure et en proposer une représentation transparente, ne peut être imposée à un individu contre son gré. Pour l'instant. Scannériser à distance, furtivement, sous le couvert de la sécurité, arrive déjà. Cela fonctionne grâce au courant électrique. De même que le monde pourra être envahi de scanners intelligents, de même le citoyen averti saura débrancher. Ne pas jouer le jeu de l'audit. Se fermer les yeux et les oreilles quand l'agent lui demandera " pour son bien " de les lui ouvrir. Réduire à rien leur chance de nous transformer en données. Pour passer à travers le faisceau du scanner, il suffit d'être incomputable et d'emprunter des chemins de traverses : la dérive, la bifurcation, la spontanéité comme autant de sentiments citoyens imprévisibles pour les contempteurs de la Base de Données générale du Monde (BDDGM).

Exemple d'objets et d'actes facilitant la scannérisation de l'être :

- la carte de crédit (v. CB Blues) et ses différentes pratiques/lectures de nos déplacements financiers, sorte de psychogéographynancière dont se sont emparés les distributeurs violant les principe de protection des données privées;
- la carte verte "vitale" (nous verrons qu'un Etat fut-il républicain et français peut être tenté par l'exclusion d'une partie de la population qu'il jugerait indigne d'être " couverte ");
- la carte d'identité électronique (ici, la réalité dépasse la SF : mais les auteurs de SF ne sont-ils pas devenus les seuls vrais prophètes qui comptent ? Relisons Le Meilleur des Mondes d'Aldous Huxley et rions jaune...);

- la prise de sang (notre ADN nous appartient mais où va tout ce sang donné gratuitement, ces placentas, ces organes prélevés chaque jour en milieu hospitalier ?);

- les rayons X, l'infra rouge, la scanner dans les lieux publics (les "sas" se multiplient : "Attentif, ensemble", car nous sommes tous de dangereux terroristes tant que nos pratiques n'auront pas été totalement circonscrites ou rendues prévisibles);

- les micros d'écoute, les caméras de surveillance reliées à des enregistreurs vidéo (même si des panneaux nous préviennent de leur présence, cette normalisation consistant bien en un recul de la liberté de se déplacer hors champs, sans témoin, sans être en représentation);

- le téléphone portable et son ami le Wap (limitons les options, résumons-les à nos amis proches : le télétravail permet de liquider la question de la plus-value en la maintenant à distance);

- la télévision interactive (la push TV est la porte ouverte au chewing-gum des yeux);

- les "cookies" offerts pour chaque visite de site internet (on peut encore leur dire non mais combien le savent ?);

- tout type de sondage (même si c'est parfois payé)... ad libitum.

Bientôt chaque élément du monde tel qu'il est sera représenté par une image électronique propriétaire, elle-même produit par un système privé et fermé. C'est déjà le cas pour des sociétés comme Corbis (Microsoft), qui numérise plus de dix millions "d'objets". Le spectre va des couleurs de l'arc-en-ciel à la clef ADN de chacun. On serait en colère à moins. Du maintien de cet état colérique dépend notre liberté. Dépasser la

contrariété par la pure pensée reste un acte magnifique.

La défiance/ le retrait

"Est-il encore temps d'arrêter ?", telle est la question que l'honnête homme se pose aujourd'hui à chaque fois qu'il fait usage des nouveaux instruments de domination du désir que sont, aux mains de quelques-uns, les NTIC (Nouvelles Technologies de l'Information et de la Communication). La scannérisation du monde géographique s'achève : des fosses marines jusqu'aux moindres millimètres de désert, le Nautile et le procédé SPOT par exemple terminent de porter les surfaces d'ombres en pleine lumière. Si seulement cette lumière abreuvait l'ensemble des citoyens ! Non pas, elle gît entreposée, entre deux surfaces numérisées, sous clefs. Réserver l'accès à la représentation du monde permet le commerce de celle-ci et donc l'accumulation du capital servant à constituer des empires propriétaires de Bases de Données (BDD).

Une véritable révolution de portée universelle parce qu'ayant la liberté de tous pour principe et la savoir pour but, consisterait à briser ces usages. Est-ce LA révolution ? N'est-il pas vrai que la révolution en ce cas précis se doit d'être permanente ?

"LA REVOLUTION TOUT LE TEMPS POUR QUE LE TEMPS NE DEVIENNE PAS UNE MARCHANDISE ET NOUS DES SPECTRES !"

Ce genre de cri doit bien avoir cent cinquante ans : Marx n'a écrit pas autre chose dans les *Gründrisse* (1857). Mais nul n'est prophète en son temps. Pourtant nul ne doit s'interdire de donner aux autres à voir ce qu'il croit juste de voir.

L'Univers masqué par une couche logicielle

Les multinationales ont les moyens d'aller vite et bien pour accumuler des données sur le monde, sur l'univers et d'en réserver tous les accès. Pas de problème d'espace-mémoire, de petites mains ouvrières qui saisissent ces données et les transportent dans des espaces relationnels. Les moyens techniques mis en œuvre pour verrouiller l'information correspondent à une couche logicielle enrobant le monde. Aucune fenêtre ouverte sur le monde tel qu'il est, aucune issue n'est présente sinon ces portails donnant accès à une surreprésentation/interprétation et non à l'essence du monde.

Nous parlions de l'Univers. "Tel qu'il est" ne peut se voir, s'écrire. Nous supposons : un ensemble de molécules, de cristallisations, de formes. Toutes les formes. Le monde en tant qu'ensemble de molécules constituées implique un ensemble de données que l'homme peut aujourd'hui interpréter et ranger/classer en bases. Depuis tout temps, des cabinets de curiosités à Britannica-on-line en passant par Panckoucke et Bescherelles, Bouvard et Pécuchet, le beau souci qui essaye de nommer, inventorier, classer, comprendre la Nature ! Aujourd'hui la Nature réelle n'existe plus. Même les enfants ne cherchent plus l'herbe ou la mer vraies. L'espace numérisé permet d'installer entre moi et le monde une couche logicielle de plus en plus épaisse et verrouillée.

La représentation de l'ensemble des BDD

Qui dit base implique stratégie, protection, militarisation des environnements, accès réservés : autant de tropes indésirables. Car la liberté est l'espace universel : "ce qui est donné".

Inventorier consiste à nommer le monde. Les inventaires et ceux qui les pratiquent feraient bien de réfléchir à leur situa-

tion et à leur condition : nommer ce qui n'existe pas, enfermer sous code les données des corps et des choses dans des bases, recevoir en échange de l'argent issu d'une économie virtuelle qui les condamne au silence, à l'abnégation, à une complicité pour détournement de données réellement libres.

Donc :

1/ Puisque l'ensemble du monde tel qu'il se conçoit est quantifiable : l'homme est libre de ranger/ordonner ces quantités en bases de données;

2/ Nul être humain ne peut s'arroger le droit à fermer l'accès à l'une de ces bases, l'une de ces données.

3/ Mais l'individu est aussi libre de ne pas transformer le monde en BDD.

Il suffit d'un seul individu et d'un seul pour détourner une BDD à son profit, en outils stratégiques de guerre par exemple. L'individu peut créer maintenant sa BDD avec des outils informatiques documentaires simplissimes et adopter une logique de guerre pour résister à l'achat, au rachat, à l'absorption, à l'étouffement ou aux OPA de la médiocratie sur l'esprit. Nul ne peut garantir l'usage neutralisant des données du monde transformées en BDD, en revanche, il suffit néanmoins d'un seul individu et d'un seul pour dire NON au principe de transformatisation : la dataïfication succède à la réification, mais elle échoue sur le refus d'un seul individu : sa non-participation suffit à briser l'élan.

"Je ne préfère mieux pas" permet aux "corps donnés" d'objurer cette métamorphose du monde en séries strange.

Exemple de bases constituées :

- la liste des humains vivants sur la Terre
- la liste de leur séquence ADN
- leurs habitudes de consommation heure par heure
- la liste des malades contaminés par le virus de type HIV
- la liste des entreprises ayant participé aux différents génocides durant le XXe siècle
- le répertoire de l'ensemble des objets imprimés depuis Gutenberg

L'analyse et le décodage des molécules constituant les éléments du monde permet d'en dresser les cartes géographiques, écologiques et génétiques.

Exemples d'abus :

- le trou dans la couche d'ozone
- le réchauffement planétaire
- la disparition des espèces sauvages végétales et animales vivantes
- la disparition des tribus humaines nomades
- la transformation abusive des minéraux et corps naturels et les déchets en résultant
- l'élimination des communautés plaçant la spiritualité au-dessus des valeurs normatives

Faut-il libérer certaines bases et comment ?

Le monde est une immense base de données mais n'a jamais été une marchandise. En libérant certaines bases de données l'on condamnerait le système marchand actuel à disparaître en renversant le rapport rare/cher.

Le monde est aussi devenu une immense banque de données dont nous sommes les cambrioleurs : Bibi et Fricotin, Pieds nickelés, Robin des bois de la jungle silicone utilisant la communication virale pour lutter contre un monorganisme de contrôle.

Certaines de ces bases doivent être rendues aux citoyens, devenir elles-mêmes citoyennes. Rendues aux citoyens, si l'on veut, par le biais du réseau. La valeur d'usage importe peu ici : l'usage, s'il n'en est pas citoyen, condamne à l'excès, aux pressions, à l'oppression voire à la terreur. De ça nous ne voulons.

Mais les Etats ne sont plus les garants des abus et des détournements opérés à partir de ces bases. L'éducation se fait complice des dérives mercantilistes du monde en BDD. Par définition, les Etats se voulurent longtemps garants d'une portion de l'univers sur laquelle le peuple lui octroyait un principe d'autorité et d'unité afin de l'aider à mieux répartir les richesses induites dans ce territoire. Les lois anti-trusts frappant certaines multinationales ne suffiront pas à briser l'élan transformateur du monde en BDD générale.

Cependant, sous peine de devenir simple consommateur aveugle, le citoyen se doit de récupérer par tous les moyens l'accès aux données du monde, car celui-ci a été volé, ce vol établi permet de spolier tous les habitants présents et à venir par la seule volonté de quelques-uns mais avec notre complicité.

"Par tous les moyens", car tous les moyens furent utilisés par les communautés industrielles pour exercer cette spoliation : nous entendons même en retour exercer une certaine forme de radicalité. A savoir : le hacking, le parasitage, les manifestations, les menace de grève citoyenne (Jour de non-consommation, puis semaine, mois...). Les accusés parleront de "terrorisme". Les complices que nous sommes signeront de tels actes car s'associer à ces actions mettra un terme à notre mise en esclavage volontaire.

Le possible de cette radicalité, son possible seulement, pour un seul homme et un seul, fait de lui un citoyen libéré des données : un exercice de liberté inaliénable, un don gratuit fait à soi, l'essence même de ce que certains appellent l'amour, si ce mot possède encore un sens politique et non uniquement spectaculaire. Nous y reviendrons.

Il s'agit bien d'un paradoxe libérateur : le but n'est pas un total libre accès à toutes les données mais l'abandon du principe même de BDD. En libérant totalement ces données prisonnières d'un système économique marchand l'on peut objecter que ceux (hormis les multinationales avançant masquées) qui disposent d'instruments capables de stocker et de gérer ces mêmes données, s'empresseront de les détourner, à des fins publicitaires (dont une portion ridicule de la population mondiale profite, les publicitaires ressemblent par leur arrogance aux fermiers généraux de l'ancien régime). Il s'agit donc de veiller à proscrire le principe même de transformation en BDD. Pour les bases existantes, doit se poser d'urgence le principe de traçabilité :

- d'où vient cette information ?
- qui me la délivre ?
- quel usage vais-je en faire (où la déposer ?)

- que va-t-elle devenir ?

CB blues

Sur la carte de crédit et les instruments de paiements électroniques en général, de leurs conséquences sur nos comportements d'achats quotidiens.

Nourrir notre illusoire richesse capitale et matérielle : cette richesse était virtuelle bien avant l'invention par les médias pour le grand public de ladite réalité virtuelle (qui est aujourd'hui une réalité : elle existe dans l'actualité).

Il existe des gens qui surconsomment : l'effet " 100 F et plus " condamne le particulier à vivre au-dessus de ses moyens, la banque laissant à découvert l'individu puisque les agios réalisent l'essentiel des bénéfices bancaires, ce comportement induit des achats groupés, à trois chiffres, qui tendent à tous se ressembler. Les fournisseurs de marchandises qui s'avèrent être aussi les propriétaires des BDD, agrément et consolident cette stratification afin de mieux écouler leurs objets, les choix se réduisant, toujours aux mêmes objets derrière des marques différentes, l'épuisement gagnant les sources alimentaires dont l'entropie surchauffée conduit au chaos génétique. Mais les propriétaires de BDD expliquent même ce qu'est la vie (FT, Auchan...) puisque tout se résume à une série d'achats-types que mon endettement me pousse à réaliser. Si le bœuf devient immangeable, point s'en faut, le clonage transformera les protéines inaptées à la consommation en un plat ragoûtant. Et voilà le naturel qui disparaît au profit du tout industriel numérisé. La couche logicielle enveloppe l'alimentaire, le transforme – c'est le naturel.

Ma culture devrait être la plus forte face à celles des propriétaires de BDD. Je connais ma souche : je veux mon bœuf naturel mais je ne contrôle plus rien : je suis dans " l'ater-

moisement illimité ". La culture passe aussi par celles des marques. La mode n'est plus ce qui est " variétés " (Mallarmé) mais ce qui me rapproche des autres au point d'être semblable aux autres pour ne plus être seul. Qui atomise qui ici ? Se " démarquer " prend enfin tout son sens.

Derrière la puce de ma CB (cœur de vie ?) l'information personnelle, un bio-scanner, arc tendu (le bios !) vers mes revenus : quelle dérision, quel pouvoir des vendeurs sur le singulier. Celui qui passe sans son mot de passe n'est plus rien. Pas de donnée sur lui. Il est craint.

Le quelconque confine au banal et l'enjeu de certains organismes sera de réintégrer le banal via la puce électronique au circuit consumériste. Mieux réguler les axes de consommation afin d'économiser de l'énergie et vendre plus vite, à condition que le singulier, le démarqué disparaissent.

La marge se vend bien. On pense que la marge se regroupe en communautés. Que ces communautés répondent à un questionnaire, acceptent des cookies sur la toile, utilisent des moyens de paiements électroniques et voici la marge instrumentalisée, vendue, marketée. En vérité, la marge échappera toujours aux statisticiens.

Tous les biens, les informations, le savoir, sont accessibles via un nombre mot de passe. Son utilisation déclenche :

- un schéma des déplacements
- une liste des achats, des retraits
- la possibilité de se mouvoir plus vite
- de télécommuniquer
- la liste est donc infinie

Ne pas s'en servir reste encore possible : les ruses ultimes consisteraient à se fabriquer un rythme de vie en dehors du mot de passe contrôle.

" Celui qui emploie la ruse laisse celui qui veut tromper commettre lui-même les erreurs de pensée qui, convergeant finalement en un seul effet, transforment soudain sous ses yeux la nature de la chose. " Karl von Clausewitz

Pas de trace

Afin que nul consortium, nulle entreprise transnationale n'en vienne à utiliser les BDD pour sculpter mes désirs aux seules fins de me revendre des objets épuisants, je ne dois pas laisser d'empreinte. Dès que l'on rentre en contact avec un autre système, le principe de contamination officie. Un simple regard suffit. Un souffle. Une molécule. L'individu devient un champ de données exploitables. Le but, on le connaît : peaufiner la "Magic Box" qui saura lutter contre l'ennui, maladie des civilisations de loisirs, des civilisations en général.

Car l'ennui n'existe pas sauf en publicité : inventé par celle-ci pour forger maladroitement des postures iniques, transmises à l'individu passif, l'on ne s'ennuiera qu'en stoppant le jeu de la révolution permanente.

Devenir un citoyen adulte, rusé, intègre et libre face aux producteurs de camelotes mondialisantes et démoralisantes, ennuyeuses et coûteuses, doit devenir le corpus général duquel se nourrit notre nouveau système de vie.

Nous devons tout faire pour empêcher par exemple l'utilisation des corps dans un devenir cannibale de l'homme : mon corps est à moi, mes productions corporelles aussi, mes membres, mes organes, mon ADN itou. Mon corps n'est pas une usine à jouer mais un espace de voluptés. Mon ADN n'est

pas manipulable impunément. Je me lève et je me tire de côté afin d'échapper aux classifications et aux typologies, aux numéros et aux rangs d'oignons. Je ne veux pas pleurer : l'eau est gratuite, le soleil est gratuit, se déplacer est gratuit.

Copyright free sur les biens fondamentaux de l'Univers.

Philippe di Folco est journaliste à Nova, entre autres, et organisateur de soirées littéraires. Ce texte est extrait de Citizen Data, un essai à paraître en 2001. Son roman, My Love Supreme, vient de paraître chez Denoël.

HYPertexte 1

Robin Hunzinger

Une littérature expérimentale et hypertexte

"On écrit l'histoire mais on l'a toujours écrite du point de vue des sédentaires, et au nom d'un appareil unitaire d'Etat." Il faudrait imaginer un agencement collectif d'énonciation, un agencement machinique de désir, l'un dans l'autre et branchés sur un prodigieux dehors qui fait multiplicité de toute manière. Il faudrait imaginer "une littérature nomade et rhizomatique" où les phrases s'écartent et se dispersent, raccordées les unes aux autres à la fois de proche en proche et à distance, suivant des lignes de rhizome. Littérature hypertextuelle qui ne commence et n'aboutit pas, "toujours au milieu, inter-être, intermezzo"

Il faudrait faire "table rase, repartir à zéro". Ne cherchons plus de commencement et d'aboutissement, partons par le milieu, entrons et sortons en cliquant sur des liens, "perpendiculairement, par des mouvements transversaux". "les arbres du langage sont secoués de bourgeonnements et de rhizomes. De telle sorte que les lignes de rhizome en fait oscillent entre les lignes d'arbre qui les segmentarisent et même les stratifient, et des lignes de fuite ou de rupture qui les emportent."

Gilles Deleuze et Felix Guattari avaient rêvé d'une littérature rhizomique dans *Mille Plateaux*. L'hyperlittérature permet aujourd'hui de la mettre en forme.

Une littérature des possibles

"Tout texte est un intertexte; d'autres textes sont présents en lui, à des niveaux variables, sous des formes plus ou moins reconnaissables: les textes de la culture antérieure et ceux de la culture environnante; tout texte est un tissu nouveau de citations révolues."(R. Barthes)

Discontinuité

La structure discontinue du monde extérieur, repose sur le fait que le système d'idées n'a qu'un pouvoir régulateur par rapport à la réalité: faille entre l'intérieur et l'extérieur, différence essentielle entre le moi et le monde. D'après Georges Lukacs (*Théorie du roman*)

Ecrire

"Être contraint d'aligner mes pensées est pour moi une torture. Mais faut-il essayer de le faire ? Je prodigue des efforts indicibles pour mettre en ordre mes pensées - un ordre qui peut-être ne vaut rien. Chaque phrase que j'écris vise déjà le tout, donc toujours à nouveau la même chose, et toutes ne sont, pour ainsi dire, que des aspects d'un objet considéré sous des angles différents. Le premier mouvement enfile les pensées comme des perles, le second tend à nouveau au même lieu." (Ludwig Wittgenstein)

J'écris, je tape avec mes doigts sur des lettres qui se transforment en mots sur l'écran de ma page. Je suscite des blancs, des espaces (sauts dans le sens : discontinuités, passages, transitions). J'utilise le retour du chariot pour aller à la ligne. L'espace commence ainsi, avec seulement des mots attrapés dans l'inexprimable.

Fragments/fragmentaire

"De Nietzsche à Wittgenstein ou Roland Barthes, elle [la littérature du discontinu] est le signe d'une écriture qui cherche à restituer le surgissement de la pensée, s'oppose au traité, c'est à dire à l'esprit de système, au remplissage, aux temps morts des transitions. En forme de montage discontinu, elle trouve sa cohésion non dans la linéarité d'un développement mais dans le réseau souterrain (et musical) des échos à distance entre des thèmes sans fin et variés. C'est cette structure déconstruite que l'hypertexte invite le lecteur à organiser au fil de ses vagabondages." (*Jean Clément <http://hypermedia.univ-paris8.fr/jean/articles/discursivite.htm>*)

Frontières

Les frontières entre art, vidéo, textes sont abolies par l'hyperlittérature. Classes et catégories ne peuvent plus être utilisées. L'hypertexte est polysémique et hybride. Naissance d'une parole qui s'installe à mi-chemin de l'imaginaire et du vécu, qui organise autour d'elle tout un réseau d'images et de sons entre lesquels se tissent des liens.

No man's land

Déplacée et fragmentée l'œuvre hypertexte est hors lieu. Elle invente des espaces, des parcours spécifiques, en s'ouvrant dans toutes les directions. L'hypertexte pose des jalons, trace, laisse des traces de passages, signale de nouveaux passages. Il donne corps au réseau et peut se déployer largement en dehors d'un espace formel.

Sampling

Les mots peuvent être agencés, modelés. Le sampling hyper-

textuel consiste à prendre de la matière littéraire et à la remodeler afin d'en extraire sa substance. Le sampling est un acte collectif où l'auteur évite de se mettre en valeur.

Texte

"Sur la scène du texte, pas de rampe : il n'y a pas derrière le texte quelqu'un d'actif (l'écrivain) et devant lui quelqu'un de passif (le lecteur); il n'y a pas un sujet et un objet.[...] Le texte est un objet fétiche et ce fétiche me désire. Le texte me choisit, par toute une disposition d'écrans invisibles, de chicanes sélectives." (Roland Barthes, le plaisir du texte)

Vision

L'œuvre est une matrice logique que je peux voir à un moment de son extension. La vision que j'ai d'elle est partielle. Elle peut être coupée, enregistrée, imprimée. La question de sa reproduction ne se pose pas. L'hypertexte peut ainsi se réaliser sous différentes formes. Il est multiple et visible à tout moment.

Robin Hunzinger, né en 1969, est l'un des fondateurs de la Revue des Ressources. Réalisateur de films documentaires pour lesquels il a reçu plusieurs prix, il prépare actuellement une œuvre hypertexte et vidéo intitulée "Limes, limites et frontières".

Ressources :

www.ressources.org/Interactif/index.htm

HYPertexte 2

Anne-Marie Boisvert

Littérature électronique et hypertexte

LE TEXTE CLASSIQUE

Le texte est traditionnellement compris comme la transcription fidèle d'une parole, d'un récit, fixé par l'écriture afin d'en préserver l'intégrité. En tant que tel, il est entendu (1) que l'auteur doit lui assigner un début, un milieu et une fin, et (2) qu'il doit offrir à la lecture un sens linéaire, unique et précis que (3) le travail du lecteur sera d'interpréter correctement.

En résumé, le texte classique est une unité fermée sur elle-même (une unité linguistique + une unité sémantique), et le travail d'écriture y est nettement séparé du travail de lecture : l'auteur reste maître de son texte ; le lecteur se doit de respecter cette maîtrise, et sa tâche consiste à retracer le parcours linéaire de lecture assigné d'avance par l'auteur, et à saisir un sens également déterminé d'avance. Si plusieurs interprétations s'avèrent possibles, il est entendu que l'une d'entre elles sera considérée à la fin comme meilleure que les autres : ce sera celle jugée la plus fidèle au sens du texte original.

LE TEXTE POST-MODERNE

Cette notion est issue de la rencontre du structuralisme, du marxisme et du freudisme à la fin des années 60, principalement en France : le texte est désormais pensé comme un

"fragment de langage placé lui-même dans une perspective de langages." (Roland Barthes, "Texte (théorie du)", in *Encyclopedia Universalis*). Ferdinand de Saussure, le père du structuralisme, a contribué à éclairer le fonctionnement du langage et du texte en définissant l'élément de base de tout langage articulé, c'est-à-dire le signe, comme la rencontre d'un signifiant (matérialité des lettres et de leur enchaînement en mots, en phrases, en paragraphes, en chapitres) et d'un signifié (le sens). Il a insisté avant tout sur la nature arbitraire de cette rencontre.

Le marxisme et le freudisme, que l'on soit ou non d'accord avec l'ensemble de leurs thèses, ont néanmoins constitué les deux grandes théories critiques de ce siècle, remettant en question les bases de la conception classique du sujet (centre du monde, maître de soi et de ses énoncés) et de son rapport au langage. Ainsi le marxisme a su montrer à quel point les sujets et la marche du monde sont en fait dépendants de l'ordre économique ; le freudisme, que l'inconscient des sujets a une part d'autant plus grande qu'elle reste ignorée dans la formation de leur personnalité, dans leurs actions et bien sûr leurs énoncés.

Les théoriciens post-structuralistes se sont ainsi appuyés sur l'arbitraire du signe tel que défini par Saussure, et sur la critique du sujet classique et de son rapport au langage du marxisme et du freudisme pour élaborer une nouvelle conception du texte.

LE JEU DU SIGNIFIANT

Le texte post-moderne n'est plus un produit : c'est une production ; c'est-à-dire qu'il n'est jamais "fini" : il est toujours potentiellement "infini" ; car le texte post-moderne met en scène le jeu du signifiant. Dans un tel texte, le signifiant prime sur le signifié, en ce sens que le texte échappe à son auteur

comme à son lecteur: le texte "n'appartient" à personne, personne n'en a la maîtrise.

MULTI-LINEARITE DU TEXTE

Le texte comme mise en scène du jeu du signifiant signifie que l'organisation linéaire classique "début-milieu-fin" est défaite au profit d'une organisation "stéréographique, du jeu combinatoire" (R.Barthes, *ibid.*), fragmentaire, arborescente, c'est-à-dire aux parcours de lecture démultipliés, un signifiant renvoyant à un autre signifiant de manière inattendue, autorisant à la lecture des sens multiples pas nécessairement prévus par l'auteur: "le sujet de l'écriture et/ou de la lecture n'a pas à faire à des objets (les œuvres, les énoncés), mais à des champs (les textes, les énonciations); il est lui-même pris dans une topologie." (R. Barthes, *ibid.*).

ATOMISATION DU TEXTE

La multi-linéarité des parcours de l'écriture/lecture rend au signifiant son autonomie par rapport au signifié: le texte s'en trouve éclaté, fragmenté, atomisé: l'écriture/lecture peut isoler un mot, un fragment, ou re-contextualiser le texte dans un ensemble de textes.

LA LECTURE COMME ÉCRITURE

Plusieurs lectures, plusieurs parcours de lecture, sont toujours possibles: aucune n'est à priori meilleure qu'une autre, car c'est la lecture qui à chaque fois re-crée le texte; ainsi, la distinction entre écriture et lecture s'efface, comme celle entre auteur et lecteur: la lecture n'est plus une simple consommation, elle aussi produit du texte, elle aussi est écriture.

INTERTEXTUALITÉ

Ces parcours de lecture multiples font aussi appel à d'autres textes : c'est l'intertextualité, qui retrace dans le texte un ensemble d'autres textes, chacun renvoyant à d'autres textes, potentiellement à l'infini : "Tout texte est un intertexte ; d'autres textes sont présents en lui, à des niveaux variables, sous des formes plus ou moins reconnaissables : les textes de la culture antérieure et ceux de la culture environnante; tout texte est un tissu nouveau de citations révolues."(R. Barthes, *ibid.*)

LE TEXTE INFINI

La multiplicité des parcours de lecture possibles, combinée au caractère intertextuel de la lecture/écriture du texte, contribue à faire éclater ses limites, en le laissant potentiellement toujours ouvert. Aucune lecture, donc, n'épuise le texte : il demeure toujours des lectures, des parcours virtuels possibles.

Enfin, la notion de texte post-moderne ne se limite pas seulement à la littérature contemporaine ni même à l'écriture: il y a "du texte" nous dit Roland Barthes, dans les textes classiques, comme aussi dans les ouvrages de littérature dite "mineure", du moment qu'un parcours de lecture, n'est plus une simple consommation, mais une production, s'autorise à l'y fait surgir ; de même, dans les œuvres d'art visuel, photographiques, cinématographiques, etc, on peut trouver "du texte". (À ce sujet, voir le livre de Roland Barthes, *La Chambre claire*, consacré à la photographie, et les travaux de Christian Metz sur le cinéma).

L'HYPERTEXTE

En informatique, l'hypertexte est d'abord un "ensemble constitué de "documents" non hiérarchisés reliés entre eux par

des "liens" que le lecteur peut activer et qui permettent un accès rapide à chacun des éléments constitutifs de l'ensemble. [...] L'organisation d'un hypertexte sur un domaine particulier suppose non seulement des compétences de spécialistes du domaine, mais aussi des compétences d'"écriture", dans la mesure où il s'agit de mettre en place des cheminements possibles et d'imaginer un réseau complexe de liens qui les organisent et qui seront destinés à être "lus". (Jean Clément, "L'hypertexte de fiction: naissance d'un nouveau genre?")

Bien sûr, plusieurs auteurs se sont rapidement emparés de ces nouveaux moyens de communication et de diffusion. C'est ainsi que la littérature électronique a vu le jour, dès les années 80, pour connaître une véritable explosion à partir de 1994 avec l'aide de l'internet, principalement aux États-Unis.

Il est évident que la conception post-moderne du texte peut s'appliquer parfaitement bien aux textes littéraires produits au moyen du médium électronique. Grâce à ce nouveau médium - l'ordinateur! - le "plaisir du texte" rêvé par les théoriciens post-structuralistes comme Roland Barthes et par certaines expériences littéraires limites tout au long du XXème siècle devient une réalité.

En effet, l'ordinateur permet à l'écriture et à la lecture d'acquiescer effectivement cette autre logique associative et au texte de s'organiser selon cette nouvelle structure arborescente décrites par les théoriciens du texte post-moderne.

ESPACE/TEMPS

Cette nouvelle structure commande un nouvel espace et une nouvelle temporalité. C'est que l'ordinateur installe effectivement le texte dans un nouvel espace et une nouvelle temporalité : le déroulement forcément linéaire du texte et du livre traditionnel (même si dans l'esprit les retours en arrière, les

bonds en avant, les tangentes ailleurs dans d'autres textes, dans la vie, etc. se sont produits de tout temps bien évidemment...), le déroulement linéaire, donc, devient véritablement un déploiement non-linéaire, démultiplié, éclaté, et ce, de manière à peu près instantanée: il suffit d'appuyer sur une touche du clavier ou de cliquer sur la souris. Nous voilà dans l'hyperespace.

De plus, avec l'internet, la multiplication des parcours de lecture, comme les renvois intertextuels, sont devenues immédiatement réalisables: en cliquant sur des liens installés dans le texte, d'autres textes peuvent apparaître sur l'écran, et renvoyer eux-mêmes à d'autres textes, etc.

Ainsi, si l'espace du texte se voit l'objet d'une véritable explosion, d'une mutation dans l'hyperespace, inversement la temporalité du texte se voit quant à elle aplatie et réduite au point de disparaître dans l'instantanéité: dans le texte découpé en fragment (tel que l'hypertexte apparaît au lecteur de par la matérialité de son support, c'est-à-dire l'écran de l'ordinateur), chacun de ces fragments est immédiatement accessible grâce à des liens, et peut potentiellement succéder à n'importe quel autre. Sans ordre pré-établi, la temporalité disparaît. La causalité également. Ce n'est pas un hasard, dès lors, si un des logiciels les plus utilisés par les écrivains d'hypertexte se nomme "Storyspace". La fiction hypertextuelle s'organise d'abord dans l'espace, non dans le temps : le texte s'y fait jardin, ou labyrinthe.

Le temps dès lors s'y réifie, en une série d'instantants que le lecteur peut revisiter en conjurant les lieux auxquels ils sont liés, préservés qu'ils sont dans la mémoire numérique gardienne du texte (c'est-à-dire en cliquant sur les bons liens): car la topologie de l'hypertexte est aussi un "topos" au sens médiéval du terme - un mode de mémorisation des mots et des idées grâce à leur jumelage avec les étapes d'un parcours, dont on peut se rappeler par la suite en refaisant imaginativement le parcours en question.

REEL/VIRTUEL

On assiste donc à un double mouvement du virtuel au réel et du réel au virtuel: l'ordinateur étant lui-même une simulation, une projection, un dédoublement du cerveau humain, ce qu'on voit se produire dans la littérature électronique, dans le type d'écriture et de lecture qu'elle se voit permise grâce aux moyens que lui offre l'ordinateur, c'est en somme l'actualisation, la réalisation, la projection, dans une machine et sur un écran réels, tangibles, de la manière dont l'esprit humain fonctionne devant un texte (retours en arrière, bonds en avant, etc).

Mais parallèlement se produit le mouvement inverse puisque chaque projet d'écriture et surtout chaque parcours de lecture ne peut prévoir, ne peut suivre, ne peut prétendre réaliser, actualiser, toutes les virtualités du texte qui se voient ouvertes par le médium électronique et qui en théorie, de par la nature de ce médium, pourraient en venir à couvrir de liens en liens le web entier à chaque lecture. Plusieurs demeurent donc dans le virtuel.

L'AUTEUR DE L'HYPERTEXTE

Ce sont ces caractéristiques du médium électronique qui contribuent véritablement à réaliser la remise en question du travail d'écriture et de lecture, ainsi que des rôles de l'auteur et du lecteur, dont parle la théorie du texte post-moderne : en effet, devant les pouvoirs de l'ordinateur, l'auteur doit abdiquer son pouvoir absolu sur le texte ; ce dernier lui échappe quoi qu'il en soit.

Aussi les auteurs de littérature électronique choisissent plutôt d'accentuer cet aspect en jouant avec les possibilités interactives du web, en systématisant cette interactivité par exemple en faisant de la lecture du texte un jeu/parcours à choix mul-

tiples - chaque lecture devenant par conséquent à son tour écriture, car seule la poursuite de tel ou tel parcours, en somme, permet "d'écrire" le texte, en l'actualisant, en le réalisant ; par ailleurs, tous les parcours ne pouvant être suivis en même temps, à chaque fois certains "textes" demeurent non "écrits" et retombent dans le virtuel.

La notion d'identité et celle "d'authorship" centrale à toute notre évaluation de l'art depuis la Renaissance est ainsi remise en question non seulement à cause du rôle décisionnaire dévolu au lecteur, mais par le fait de l'"auteur" lui-même qui joue souvent à endosser différentes identités.

Une des caractéristiques de l'hypertexte est de permettre au lecteur de garder la trace de son parcours de lecture, et d'ainsi contribuer à écrire "son" texte, à inscrire sa marque dans l'hypertexte : soit en imprimant les passages lus ; en affichant et en imprimant la liste de ces passages, composant ainsi une carte de la lecture; soit en gardant la possibilité de retourner sur ses pas, afin de prendre une autre route.

UN LABYRINTHE

L'hypertexte de fiction prend souvent la forme d'un labyrinthe, où le lecteur s'enfonce et se perd de choix en choix, de lien en lien, ne lisant qu'une portion du texte. Souvent même, ses choix sont fonction de ses choix précédents : grâce à l'usage d'un filtre, le logiciel déroulant l'hypertexte sélectionne les chemins offerts au lecteur suivant le chemin parcouru. Le texte ainsi prend la forme d'un labyrinthe se reconfigurant à mesure, et où le lecteur, s'égarant encore davantage, doit abdiquer toute prétention de maîtriser le texte.

Non que le lecteur doive se sentir obligatoirement retenu prisonnier du texte : il n'est pas tenu de le parcourir en entier, à la recherche d'un début et d'une fin de toute manière introu-

vables. La lecture n'a pas à être exhaustive : à tout moment, le lecteur peut choisir de quitter le texte, pour peut-être y retourner une autre fois - l'auteur lui-même l'y invite.

Ainsi, Michael Joyce (auteur de l'hypertexte fondateur, *Afternoon, a story*) prévient son lecteur dans ces termes : "Dans toute fiction la clôture est suspecte, mais ici c'est encore plus manifeste. Quand l'histoire ne progresse plus, ou quand elle tourne en rond, ou quand vous êtes fatigués de suivre les chemins, l'expérience de la lecture est terminée."(cité par Jean Clément, " *Fiction interactive et modernité* ")

Sans début ni fin assignés d'avance, la lecture se fait plutôt promenade, ou visite: on lit un hypertexte comme on parcourt une ville inconnue, ou un musée - nul besoin d'avoir parcouru toutes ses rues, ou vu toutes ses œuvres, pour pouvoir affirmer avoir visité Paris, ou le Louvres; comme il n'est pas nécessaire d'avoir suivi tous ses liens pour avoir "fait (une) lecture" d'un hypertexte de fiction.

DISPOSITIFS

Il ne faut pas oublier que, de par la spécificité de son support, à savoir l'outil informatique, l'accès à l'hypertexte dépend d'un certain dispositif: comme pour un livre qui demande pour être lu qu'on soulève la couverture et qu'on tourne les pages, la lecture d'un hypertexte présuppose le respect de certaines règles de fonctionnement.

Ainsi c'est la nature de son dispositif qui a permis à l'hypertexte de se développer en tant que genre littéraire autonome. Le premier logiciel de conception hypertexte, Hypercard, est lancé en 1987. Plusieurs suivront, dont un des plus connus et des plus utilisés, Storyspace, créé par Jay David Bolter, John Smith et Michael Joyce, l'auteur *d'Afternoon, a Story*, un

hypertexte fondateur du genre (1987). On peut ainsi suivre une évolution, allant des systèmes autonomes ("stand-alone") comme Hypercard, aux systèmes en réseaux ("networked"); des textes "read-only", seulement destinés à être lus, aux textes proprement interactifs, invitant l'intervention du lecteur, et lui permettant d'ajouter ses propres liens et son propre texte. (Pour en savoir davantage sur l'évolution du médium, consulter (entre autres !) George P. Landow, "What's a Critic to Do?", in *Hyper/Text/Theory*, John Hopkins University Press, Baltimore & London, 1994; le site d'Eastgate Systems, les créateurs de Storyspace.)

Les règles de fonctionnement peuvent donc varier, premièrement selon les logiciels employés, leur degré de sophistication, et deuxièmement aussi selon les instructions spécifiées par l'auteur au moment de la création et de l'organisation de son hypertexte (portant par exemple sur le nombre et le type de choix à effectuer, sur le rôle assigné au lecteur, qui peut parfois avoir à endosser celui d'un personnage de l'histoire racontée, sur le types des liens offerts, indiqués, cachés, ou conditionnels aux choix précédents, etc).

Ces instructions peuvent être ou non explicites ; et parfois leur découverte, au moyen d'essais et d'erreurs, en vient à faire partie du processus de lecture lui-même. C'est ainsi que, dans la lecture d'un hypertexte, le rapport nécessaire, sinon forcé, avec la machine, ne peut jamais se faire oublier. Contrairement à la lecture d'un livre, où il est facile de se perdre dans l'histoire racontée au point d'en oublier le support physique (des feuilles de papier collées ensemble, de l'encre, etc), le lecteur d'un hypertexte est sans cesse ramené à la présence physique du support informatique - oscillant ainsi entre maîtrise et perte de maîtrise du médium, et entre intimité et distance par rapport au texte. L'écran impose une vision locale, et forcément partielle, du texte : de fait, c'est bien lui qui commande la forme fragmentaire de l'hypertexte, et sa topologie labyrinthique, son absence de repère, où le lecteur cher-

chant à s'orienter se perd. Ce qu'on peut interpréter comme une métaphore sur la place de l'être humain dans le monde moderne : ainsi l'hypertexte comme genre littéraire se révèle, au-delà de ses aspects ludiques, porteur et révélateur d'un questionnement existentiel fondamental. "I link therefore I am" ("Je clique - sur des hyperliens - donc je suis"), comme le dit Mark Amerika à l'entrée de l'hypertexte critique intitulé *Hypertextual Consciousness*, parodiant Descartes et soulignant ainsi combien la "pensée" du sujet post-moderne hypertextuel et son identité même sont, justement, "sujets" à se perdre dans la "toile qui couvre le monde" (WWW) comme un autre monde.

LES ŒUVRES : DU TEXTE À L'HYPERTEXTE

Tout au long du XXème siècle (et même bien avant, car il y a "du texte" au travail dans bien des œuvres classiques assez riches pour l'accueillir, comme l'a souligné Roland Barthes), des auteurs ont fait des expériences textuelles se rapprochant plus ou moins de la notion de texte telle que décrite par les théoriciens post-structuralistes. Ces expériences constituent en quelque sorte des "proto-hypertextes" (comme les appelle Jean Clément) - non que leurs auteurs aient pressenti l'invention de l'ordinateur personnel et du Web avant l'heure, mais parce que ces précédents littéraires ont été souvent des inspireurs et des modèles pour les "cyber-auteurs". Il faut noter que le type de texte nous intéressant ici plus particulièrement est celui de la fiction narrative, répondant bien aux caractéristiques structurales du texte post-moderne signalées ci-dessus. Mais certains textes poétiques "limites" sont aussi représentatifs, et aussi éclairants, pour considérer à leur lumière les hypertextes de fiction, parce qu'ils constituent des textes fondateurs de la littérature moderne en tant que telle... Et que découvre-t-on ?

Que justement, de par son support - l'ordinateur, et plus spé-

cifiquement, pendant la lecture, l'écran - la fiction narrative hypertextuelle s'inscrit à mi-chemin entre la poésie et le texte narratif (roman ou nouvelle). Pourquoi ? Parce que l'écran introduit, à chaque affichage d'une page, d'un fragment, une coupure dans l'hypertexte. Une suspension - insigne de cette temporalité abolie discutée ci-dessus. Une coupure véritablement vertigineuse - au sens littéral du mot - contrairement au simple cadre de la page de papier d'un livre traditionnel, cadre posé à plat et sans mystère, et d'ailleurs accolé à une autre page qui rassure et constitue tout de suite un raccord d'une page à l'autre - et puis on sait que derrière - c'est tout simple! - il y a une autre page, qu'il suffit de tourner les feuillets... Mais la coupure de l'écran isole le fragment hypertextuel d'autant plus qu'il creuse derrière et autour un "tréfonds" aussi noir et aussi vide que l'espace sidéral, une sorte d'au-delà cathodique - c'est-à-dire (nous y revoilà) l'hyperespace - cette inquiétante étrangeté... En effet, comme l'inconscient freudien, l'hyperespace inquiète parce qu'il semble, de manière contradictoire, à la fois noir et lumineux, intime et étranger, silencieux et plein de voix, de mots, bruits et de messages pas toujours déchiffrables, où l'hypertexte (nous l'avons vu ci-dessus) s'enfonce - et le lecteur/auteur avec lui - dans une spatialité labyrinthique... Comme l'inconscient ?

Comme aussi, le Livre : ce rêve de Stéphane Mallarmé que "Tout, dans le monde, existe pour aboutir à un Livre". Ce rêve du Livre global, total, infini, infinissable, est effectivement "le" rêve fondamental et fondateur, parce qu'exemplaire, de la littérature moderne, et Mallarmé n'est pas le seul à l'avoir eu. "Un coup de dés jamais n'abolira le hasard...", le fameux poème en prose de Mallarmé (fragment du Livre) étale sur 21 pages, avec des caractères typographiques différents, des blancs, les entrelacs de ses phrases qui se perdent et se retrouvent - comme le lecteur/auteur - dans le texte, qu'elles suscitent de leur éclat: car ici l'écriture ne décrit pas ni ne réfère à rien ("Rien n'aura eu lieu que le lieu" peut-on lire en reliant des fragments épars), elle brille, pour susciter l'idée, et

devient un jeu d'équilibre, de mots en mots, de vers en vers, que la mobilité des reflets force toujours à la diffraction, à l'espacement, comme l'espacement des mots sur la page, ou le pliage des feuillets dans le livre, où les uns se mirent dans les autres: "des motifs de même jeu s'équilibreront, balancés, à distance, ni le sublime incohérent de la mise en page romantique ni cette unité artificielle, jadis, mesurée en bloc au livre. Tout devient suspens, disposition fragmentaire avec alternance et vis-à-vis, concourant au rythme total, lequel serait le poème tu, aux blancs ; seulement traduit, en une manière, par chaque pendentif" (Mallarmé, *Divagations*)

"Écrire-... Tu remarquas, on n'écrit pas, lumineusement, sur champ obscur, l'alphabet des astres, seul, ainsi s'indique, ébauché ou interrompu ; l'homme poursuit noir sur blanc. Ce pli de sombre dentelle, qui retient l'infini tissé par mille, chacun selon le fil ou prolongement ignoré son secret, assemble des entrelacs distants où dort un luxe à inventorier, stryge, nœud, feuillages et présenter...[...] un Lieu se présente, scène, majoration devant tous du spectacle de Soi; là, en raison des intermédiaires de la lumière, de la chair et des rires le sacrifice qu'y fait, relativement à sa personnalité, l'inspirateur, aboutit complet ou c'est, dans une résurrection étrangère, fini de celui-ci : de qui le verbe répercuté et vain désormais s'exhale par la chimère orchestrale." (Mallarmé, *ibid.*)

Voilà pour la description, entre poésie et prose, cent ans plus tôt, de la spatialité de l'hypertexte, comme de la perte identitaire "jouissive" (comme le dit Roland Barthes dans *Le Plaisir du texte*) du lecteur/auteur s'enfonçant dans les méandres de l'hypertexte...

Ce qu'on voit donc apparaître, au moment de la naissance du texte moderne, chez quelqu'un comme Mallarmé (mais aussi chez Marcel Proust et son roman *À la Recherche du temps perdu* ; chez James Joyce et son roman *Finnegan's Wake*, qui partagent ce rêve du "livre total"), c'est une conception de

l'écriture comme auto-réflexivité. Raconter une histoire, cela passe au second plan : plutôt que de tendre un miroir au monde, l'écriture se regarde et se raconte elle-même en train de se faire, si on peut dire.

Différents procédés sont pour ce faire mis en œuvre : nous les avons catégorisés selon le type d'expérience tentée, en mentionnant des exemples de textes d'une part, et d'hypertextes d'autre part, usant de procédés semblables pour leur écriture. Les exemples choisis sont aussi variés que possible (différentes périodes, différents pays d'origine). Ils sont répertoriés comme suit :

(1) Les textes remettant en question la narration classique ; et parmi eux, cinq sous-catégories:

(1-a) Les textes questionnant le rapport auteur-lecteur, comme dans Jacques le Fataliste (1773), le roman de Denis Diderot: fortement inspiré de Tristram Shandy de Lawrence Sterne. Ce roman présente deux niveaux de narration : le premier, où sont racontées les aventures des deux personnages principaux, Jacques le valet et son maître - et ce sont souvent les personnages eux-mêmes qui prennent la parole, introduisant une mise en abyme supplémentaire dans la narration - et les commentaires de l'auteur sur son texte, s'adressant directement à son lecteur, lui prêtant même parfois la parole pour lui répondre.

(1-b) Les textes remettant en question l'identité, la place et l'épaisseur psychologique dévolues aux personnages, comme dans Paludes (1895), une "sotie" d'André Gide, mettant en scène un auteur cherchant à écrire un texte qu'il intitulera Paludes, et qui se définit lui-même en disant seulement, au début : "J'écris Paludes". Les multiples personnages secondaires ne sont que des prénoms. Les personnages principaux, le narrateur, son "grand ami" Hubert et son amie Angèle ne nous sont pas non plus expliqués psychologiquement ou phy-

siquement. Ce procédé a pour but - et pour effet - de mettre à jour, pour la dénoncer (avec beaucoup d'humour), la superficialité d'une vie en société où les rapports humains sont réduits à des usages et des habitudes vidées de leur sens - et du même coup, la narration traditionnelle qui contribue à renforcer cette illusion.

Autre exemple de ce procédé, mais utilisé pour un examen sérieux de la société capitaliste américaine moderne au début de son envahissement : le roman de l'auteur américain John Dos Passos, *Manhattan Transfer* (1925), un tableau extraordinairement complet de la société new-yorkaise de 1890 à 1925 environ. Dépeignant des personnages issus de toutes les couches sociales pris dans les événements sociaux, immigration, guerre, années folles, prohibition, prémices de la crise, Dos Passos crée pour ce roman nouveau genre une forme nouvelle : il procède par flashes, fixant un instant son attention sur un personnage, puis passant à un autre, pour revenir ensuite au premier, ou l'oublier parfois totalement. C'est une observation impartiale, non-psychologique, de l'être humain jeté dans le monde et défait.

(1-c) Les textes remettant en question la temporalité de la narration, comme dans *La Nuit face au ciel* (1959), une nouvelle de l'écrivain argentin Julio Cortazar du recueil *Les Armes secrètes*. Dans cette nouvelle, une histoire est censée se passer aujourd'hui, une autre à l'époque des Aztèques, peut-être dans un rêve du personnage de la première histoire. Puis les deux histoires s'interpénètrent de plus en plus, jusqu'à ce que le "rêve" devienne la "réalité", et la "réalité", le "rêve". En même temps la logique bascule : comment un homme du passé peut-il rêver au futur (en le voyant tel qu'il est effectivement dans le présent)? À travers la remise en question de la temporalité, c'est bien sûr la narration elle-même, dans la confiance trop aveugle que le lecteur a dans le narrateur de lui faire croire n'importe quoi, qui est remise en question.

(1-d) *Les textes remettant en question la valeur, la véracité et la cohérence de l'histoire narrée, comme Dans le labyrinthe (1959), un roman d'Alain Robbe-Grillet où un soldat erre - le titre le dit - dans les rues toujours semblables et quasi désertes d'une ville, passant et repassant par des endroits qui semblent les mêmes et ne le sont peut-être pas, rencontrant des personnages semblables qui se dérobent puis réapparaissent... À la recherche de nouvelles formes pour traiter des nouvelles relations entre l'homme et le monde, la structure des romans de Robbe-Grillet est non plus linéaire mais circulaire, organisée autour d'éléments thématiques qui se répètent et se recourent, souvent tels quels, parfois légèrement modifiés, montrant que la vie d'un sujet n'est pas une suite d'événements isolables, mais une somme toujours en attente de sa propre complétude. Le style froid, objectif, souligne cette aliénation fondamentale du sujet dans le monde, et par rapport à soi-même. (voir également les œuvres des autres écrivains du Nouveau Roman: Marguerite Duras, Nathalie Sarraute).*

(1-e) *Les textes auto-référentiels, c'est-à-dire dont la narration exhibe, en la mettant en abyme, le processus de l'écriture du texte lui-même, comme À la recherche du temps perdu (1913-1927), la somme romanesque de Marcel Proust, où, en plus de proposer un portrait de la société parisienne de l'époque, le narrateur traite de son impuissance à écrire, jusqu'au dernier chapitre où il aura enfin la révélation du rapport entre remémoration et écriture qui lui permettra de se mettre au travail et de commencer à écrire...le roman que nous venons de lire.*

(2) *Les textes expérimentant sur les procédés d'écriture en tant que tels ; et parmi eux, cinq sous-catégories:*

(2-a) *Les textes usant de procédés d'écriture automatique, ouverts à l'inconscient et libérant l'auteur (l'écriture automatique des poèmes dada et surréalistes dans les années 10-20, écrits "sous la dictée de l'inconscient", sans auto-censure ; la*

technique du "cutup" de William Burroughs, "découverte" en 1959, où l'auteur ré-assemble de manière aléatoire des fragments de textes variés préalablement coupés; et exemple québécois, les œuvres poétiques de Paul-Marie Lapointe, comme Le Réel absolu et surtout Écritures, utilisant également l'écriture automatique);

(2-b) Au contraire de (2-a), les textes créés à partir de contraintes spécifiques plus ou moins restreignantes, comme le roman La Disparition, de Georges Perec, écrit sans utiliser la lettre "e" (la "disparition" du livre, dont souvent le lecteur non averti ne se rend pas compte...); voir aussi les œuvres de ses collègues (comme Raymond Queneau) de l'Ouvroir de Littérature Potentielle (OULIPO);

(2-c) Les textes référant systématiquement à d'autres textes et/ou usant de citations plus ou moins complètement pour leur génération, comme Ulysse (1922) de James Joyce, basé sur l'Odyssée d'Homère "transposée" dans le Dublin des années 20; les œuvres de Kathy Acker, une écrivaine américaine post-moderne contemporaine, qui s'est "réappropriée" d'un point de vue féministe et terroriste critique des textes classiques);

(2-d) Les textes jouant avec la mise en page, avec l'aspect visuel de la disposition des mots sur la page, comme Un coup de dés jamais n'abolira le hasard, texte de Stéphane Mallarmé déjà commenté ci-dessus; et Calligrammes (1918), un recueil de poésie de Guillaume Apollinaire, où les mots des poèmes sont disposés de manière à présenter une illustration de leur sujet: par exemple La cravate et la montre);

(2-e) Les textes interactifs (requérant soit la participation d'un ou de plusieurs auteurs, soit celle du lecteur, ou soit, même, celle d'une machine), comme les "cadavres exquis" des Surréalistes, où un auteur écrit un fragment de texte sur une feuille, pliant ensuite celle-ci pour cacher le texte écrit et passant la feuille à un autre qui écrit à son tour quelque chose,

et ainsi de suite, le résultat se révélant évidemment un texte au propos et à la logique tout à fait aléatoires).

Bien sûr, fort souvent les textes en question usent de plusieurs de ces procédés à la fois pour remettre en question le texte classique.

En conclusion, voici une courte liste d'"incontournables", des hypertextes déjà devenus des classiques et dans lesquels ces mêmes procédés se retrouvent. Nous avons choisi de mentionner ici seulement des hypertextes de fiction narrative, écrits (respectivement) par un seul auteur. Pour ce qui est des hypertextes qui suivent, il est à noter que plusieurs ont été publiés par Eastgate Systems, et sont disponibles sur support autonome (principalement des disquettes en Storyspace). Storyspace est un logiciel de création littéraire qui permet de créer des hypertextes qu'il est ensuite possible de publier ou de redistribuer gratuitement. Ces textes peuvent être préservés comme des programmes autonomes ("stand-alone") ou exportés sur le Web.

*- Michael Joyce, *Afternoon, a story*, (Eastgate Systems, 1987, Storyspace): Ce texte est considéré comme "le" classique de l'hypertexte de fiction. Créé en 1987, c'est l'histoire d'un homme qui, témoin d'un accident de voiture, se demande après-coup si cette voiture n'était pas celle de son ex-femme, peut-être accompagnée de leur fils. Composé de plus de 500 fragments, écrits par Michael Joyce, cette œuvre est néanmoins interactive, l'ordre de succession de ces fragments dépendant des choix du lecteur. (Autre texte: *Twilight: A Symphony*, Eastgate Systems, 1996, Storyspace)*

*- Stuart Moulthrop, *Victory Garden* (Eastgate Systems, 1992, Storyspace): L'énormité de cet hypertexte, composé de 993 pages-écrans et de 2804 liens, décourage volontairement à l'avance toute tentative de lecture exhaustive. C'est un jardin labyrinthique sans perspective unique, sans aboutissement,*

fait pour être visité comme on parcourt une exposition ou une ville étrangère. Dans cet hypertexte, Moulthrop relie entre eux des fragments réels et imaginaires, donnant l'occasion au lecteur - au cours de sa promenade - d'explorer les répercussions entre un triangle amoureux et les événements d'une guerre (celle du Golfe en 1991). (Autre texte: Hegirascope)

- Judy Malloy, 10ve One (la première sélection du "Eastgate Web Workshop," travail en cours, commencé en 1995): Judy Malloy se plaît à prendre des fragments d'informations, images et mots, fictionnels ou non, comme unités moléculaires afin de former une trame narrative. Pour la plupart, les histoires (de cet hypertexte comme des autres œuvres de Malloy) en sont narrées par des personnages féminins issues de toutes les couches de la société. L'auteur cherche à introduire le lecteur dans l'esprit de ces femmes. (Autres textes: Uncle Roger, 1986; Its Name Was Penelope)

- Douglas Cooper, Delirium (œuvre en cours, 1994-, Time Warner): Cet hypertexte raconte l'histoire sinistre mais drôle d'une vedette qui rêve d'assassiner son biographe. Avec une carte, un bulletin de discussion pour les lecteurs, et un design en noir et blanc rappelant les films du temps du muet.

- Carolyn Guyer, Quibbling (Eastgate Systems, Storyspace): Quibbling est une histoire d'amour hautement personnelle, érotique et traditionnelle à la fois, mettant en scène un "Soi (Self)" féminin à l'identité fluctuante, confrontée aux "Autres (Others)" auxquels elle s'intéresse. À travers des motifs de maternité, de distance et d'intimité, d'art et d'écriture, de prêtres et de religieuses, lunaires et sexuels, géographiques et labyrinthiques, Quibbling recrée l'expérience de l'écriture, c'est-à-dire de la mise en forme d'une histoire à partir des fragments d'une expérience, en la mettant en parallèle avec la manière dont nous nous créons nous-mêmes à partir des moments composant notre vie. Guyer est louée pour son écriture fluide et sensuelle.

- Mary-Kim Arnold, *Lust* (Eastgate Systems, 1994, Storyspace): "Un petit bijou", a souligné le *New York Times Book Review*. La fiction s'ouvre sur un poème, ou chacun des mots peut déclencher une entrée différente dans l'histoire. Entre la poésie et la prose, *Lust* entraîne le lecteur dans des scènes artistement recombinaisons de terreur et de séduction. Cet hypertexte expérimente avec un nombre limité de 38 fragments et de 141 liens. Les séquences et leurs significations varient selon les choix initiaux du lecteur. Cette œuvre utilise les caractéristiques et les limites du genre à leur meilleur, et constitue l'un des hypertextes les plus influents déjà écrits.

- J. Yellowlees Douglas, *I Have Said Nothing* (Eastgate Systems, disquette(s) Storyspace): cet hypertexte, qui s'ouvre et se ferme sur deux accidents de voiture, est une méditation sur l'ampleur de ce qui nous sépare les uns des autres. Douglas explore l'interaction entre la fragmentation inévitable de l'hypertexte et la causalité nécessaire à la création d'une histoire. Le résultat est un examen dur, sans concession, de la manière dont nous nous fragmentons nous-mêmes dans le désir d'éviter la souffrance, et l'inévitable, à savoir la mort.

Ce texte d'Anne-Marie Boisvert (titulaire d'un doctorat de philosophie, vit et travaille à Montréal) a d'abord été publié dans le numéro 9 (déc. 1999) du *Magazine électronique du CIAC* (Centre international d'art contemporain de Montréal). La version en ligne comprend des liens vers les sites consultés.

Ressources :

www.ciac.ca

www.ressources.org/Interactif/theorie/litteratureelectronique.html

HYPERTEXTE 3

Lucie de Boutiny

HTX™

Constat

Un éditeur papier étant, malgré lui, devenu un gestionnaire, un lecteur papivore étant, contre sa volonté, un consommateur, un auteur papier, c'est comme ça, étant présentable en tant qu'icône, sa disparition provoquant une mise en place récurrente des nouveautés, la nouveauté servant à injecter artificiellement de l'euphorie sur le marché, le principe de rotation des stocks de livres étant basé sur l'amnésie joyeuse, la prolifération culturelle faisant tourner à vide un système d'exploitation rentable, est-ce qu'il ne serait pas souhaitable que la littérature change de support, donc de forme, donc renouvelle son intérêt, et par là même rajeunisse son lectorat, le diversifie ?

Et si les auteurs du 3e millénaire, habitués désormais à lire sur écran parce que nés avec les technologies hypermédias, changeaient naturellement la base même des conditions d'édition, de production, de diffusion, de fabrication de ce qu'aujourd'hui on appelle "Livre".

Wor[l]d wi[l]de web™ , le cadeau du siècle

Le wor[l]d wi[l]de web™ , ou encore le W3, est le cadeau du XXe siècle finissant pour toute une génération ayant un peu trop tout lu, revu, ou plutôt en attente de découvertes. Quelques écrivains n'ont pas confondu Gadget et

Transformateur de littérature, ils ont remercié la fée Numérique de leur avoir offert... quoi ? Là est la question qu'avec curiosité, tolérance, apprentissage, nous nous posons. Nous ? Qui ? Le W3 serait une affaire de génération ? Qu'importent les stéréotypes, les ségrégations, les préjugés dont certains s'encombrent. L'élan "nous" a fait décoller.

Quelques écrivains, après avoir assimilé quelques théories franco-américaines sur la connexion littérature et informatique, observé quelques HTX™ - œuvres HyperTeXtuelles-, ont apprécié qu'il n'y ait pas vraiment de modèles et références, pas encore de réseaux hiérarchisés sur le Réseau Internet où se créent spontanément de nouvelles communautés artistiques.

Désormais des expériences HTX™ sont en cours d'élaboration partout dans le monde, écrivains rencontrent plasticiens, infographistes, sur une plate-forme de dialogues avec informaticiens prêts à partager leurs compétences. Technoécrivains, universitaires, critiques, redonnent à la littérature un aspect de recherche fondamentale. Il semble que, pour en avoir le cœur net, nous sommes tous en attente de voir ce médium propulser des arts spécifiques.

Les autres intérêts du support W3 sont les suivants : les coûts de production, de diffusion, de réception sont moindres en comparaison à ceux de l'impression. Son impact est d'un clic de souris planétaire. Les possibilités de stockage en ligne sont "infinies", leur durée d'exposition se situant dans un espace-temps de mémoire numérique. Enfin, à la différence de l'imprimerie, la consultation des créations en ligne est - pour l'instant... - immédiatement accessible au plus grand nombre.

On peut toujours dire qu'il est vrai que peu nombreux sont ceux qui disposent d'un ordinateur connecté, que la francophonie, par exemple, est limitée. On peut toujours trouver des arguments critiques sans étincelles, conservateurs, peu éclairés.

L'HTX™ - la littérature Hypertexte - sera donc écrite par un techno-écrivain qui pourrait, pour commencer son initiation à l'écriture multimédia, travailler sur le support W3, et cela également, parce que les installations [immersion dans un environnement textuel proposant une lecture sensorielle avec capteurs interactifs et casque de vision 3D...] sont encore trop expérimentales et onéreuses.

HTX™ sur W3

L'HTX™ consultable par le réseau ou disponible sur un support matériel [aujourd'hui le cd-roman™ et le livre électronique, demain le dvd-roman™ et l'écran pliable aussi léger qu'une feuille de Vélin], ne peut que redonner virginité et utopies à la création littéraire. Sa nouveauté stimule en effet la créativité des ingénieurs, des chercheurs, des artistes.

Publier sur le W3 une autre littérature, une littérature numérique, qu'ici on appelle HTX™ doit se concevoir, entre autres arguments, comme une réponse à la diffusion semble-t-il saturée de l'édition traditionnelle, à la fausse mass-médiatisation, et au multi-pilonnage systématique de la plupart des livres papiers, tout cela étant nécessaire à une économie de l'industrie du loisir dans lequel s'inscrit, désormais ou peut-être comme depuis toujours qu'importe, le livre.

Des écrivains classiques pourront utiliser le W3, comme simple support de leurs textes qu'ils souhaitent faire lire au plus grand nombre, mais les enjeux du support numérique sont bien entendu formels ne serait-ce qu'en raison de la structure hypertextuelle du récit numérique, de ses possibilités arborescentes, combinatoires, aléatoires, génératives... mais encore hypermédia [visuelles, sonores, graphiques...].

Loi no. 0010101001

Je répète 0010101001. Répétez après moi, la numérisation binaire n'est pas répétitive. Je répète l'HTX™ la plus intéressante n'est pas le fait de la numérisation systématique de livres écrits pour le support papier, mais celle provenant de la création d'une écriture numérique.

Mot de la fin sur l'édition

Evidemment, les HTX™ en ligne, ou le cd-roman™, ne transformeront pas le livre papier à consommer avant date périmée. Nous sommes dans un système éditorial -papier ou numérique- dont les valeurs vitales étaient, sont et seront inévitablement marchandes, les stratégies marketing, les enjeux concurrentiels. On peut donc, dès à présent, prévoir que les e-éditeurs vont bientôt lancer de faux produits, des sous-HTX™. La preuve sur le Net dès aujourd'hui : en quoi, un roman participatif, initié par un éditeur renommé, labélisé par un auteur à gros tirage, avec participation d'internautes de bonne volonté, est profondément expérimental ? Il s'agit là tout simplement d'un acte généreux qui prouve la passion pour l'écrit que partage tout un chacun et cela alors que la littérature semblait désacralisée.

Cd-rom d'auteur, mon cul, dit Zazie

Dès sa création, le cd-rom [exception pour les jeux] est un échec commercial annoncé. Pourquoi ? Parce que précisément avec le titre "cd-rom d'auteurs" est vendu un programme qui transforme toute innovation sans compromis en référence consensuelle. Vite, il faut rentabiliser le titre très vite, si vite que les cd-roms d'auteurs ont été immédiatement remplacés par des titres "ludo-culturels", au pire des cas "ludo-éducatifs". Exemple de chef-d'œuvre gravé sur une galette : une

encyclopédie. Une encyclopédie incomplète à l'interface enfantine et à l'interactivité obligée, le tout emballé dans une stratégie marketing qui ne leurre personne. La preuve en est. Il n'y a que Puppet Motel de Laurie Anderson, Amitious Bitch de Marita Liulia, + 5,2 galettes, qui ont ouvert des pistes soigneusement barrées. Merci quand même.

Argumentaire pour rassurer l'Académie

Les enjeux de l'HTX™ sont formels ? C'est-à-dire littéralement littéraires ? Mais oui, le technoécrivain qui a mis ses textes sur le Wor[l]d Wi[l]de Web™ sait que le potentiel de ce nouveau support est autre qu'une efficace formule de diffusion de masse et d'auto-promotion planétaire.

L'HTX™ demande une élaboration précise de la structure narrative qui s'exprime dans un contexte environnemental graphique soigné, inventif, qui prolonge le texte. Et cela en plus, de ce qui fait un livre traditionnel : sujets, personnages, intrigues, scénario, registre, style etc. La Bande Dessinée, la publicité, l'habillage télévisuel et cette nouvelle e-littérature se posent des questions esthétiques similaires.

Genre

Quoi de plus enthousiasmant pour un jeune auteur à la fois nourri voire étranglé par tant chefs-d'œuvre littéraires que de participer à l'élaboration d'un nouveau "genre" ... ? Cette question a été posée en 1994 par l'universitaire Jean Clément qui, lors d'un colloque à la Sorbonne, rendait compte notamment d'un certain nombre d'hypertextes numériques commis dès le début des années 80, comme par hasard, essentiellement aux Etats-Unis. Nous avons l'habitude d'avoir 10 ans de retard avec ce qu'il se passe "en Amérique", comme on disait à l'époque, nous en avons maintenant au moins 20. Bravo, on

progresses. Mais la littérature numérique, cet HTX™, sera-t-elle un "genre" ? N'est-ce pas un peu réducteur de dire "genre", genre quoi ? Est-ce que l'on va continuer à caser les techno-auteurs dans des genres [de même qu'on le faisait avec le poète au rebut, le théâtral désuet, le pamphlétaire bêtement cynique, le gentil conteur, le sous-novelliste, le romancier sans lecteurs...] ? N'assiste-t-on pas à l'émergence d'une littérature multimédia qui peut, voire qui doit, fonctionnellement englober tous les genres, comme, du reste, l'ont fait les grands romans des siècles passés.

Mise à l'index des possibles impossibles

Remarque liminaire : Quand le niveau littéraire en France s'élève, l'écriture est gonflée comme une bonne grosse baudruche qui divertit la petite élite des lettrés.

Auteurs conceptuels - c'est une marque de fabrique française - ayant le privilège de n'être pas traduits jugés intraduisibles, faute de public, bonsoir à vos cadavres vivants.

Explication : un écrivain esthète, dans le genre des germanoprats vêtus en noir ou gris anthracite, élégance métal pour texte design, peut désormais, grâce aux générateurs d'écriture, se prendre pour un ordinateur inspiré par quelques démarches communes à l'art contemporain qui le ravit : il pourra indexer, établir son texte comme une banque de données [sans profits], un échantillonneur [sans auteur]. Il pourra en rester au catalogue inachevé des possibles d'écriture.

Le format écran et ses programmations se prêtent à ce genre d'expérience limite mais traditionnelle. Il pourra donc s'amuser à faire des classifications, comme ils disent - absolument non opératoires - et ce qui paraissait une occupation chic de nantis qui possèdent tout, pleins d'artifices, plein de trucs littéraires à épate bourgeois germanoprats vêtus en noir ou

gris anthracite, deviendra, une fois formaté pour l'écran, enfin créative. Du moins espérons-le sinon, c'est à se désespérer de voir le spectacle de l'art qui parle à l'art avec mépris du public. Créer ce n'est pas faire, c'est donner.

Arguments technophobes

Bien sûr cet avenir sera fait de passé car on n'a pas inventé l'HTX™ numérique pour que l'hypertexte existe : allez vous coucher de bonne heure, trempez vos yeux dans Proust. Et René Crevel ? Et Kundera ? Et Sollers ? Et Woolf ? Et Sarraute ? Etc. Et bien oui, justement, voilà des œuvres HTX™ disponibles exclusivement sur format papier. Regrettable.

Recharger la création

Le dispositif numérique sur le W3 tend à effacer le contact direct avec le livre-objet [devenu soit un gadget commercial, soit un fétiche pour élite lettrée etc.].

La relative immatérialité numérique confère à l'imaginaire du lecteur de nouveaux pouvoirs, et notamment celui de se laisser entraîner dans un labyrinthe HTX™.

Souhaitons-lui l'effleurage de synesthésiques caresses sur ses films intérieurs, des rires inattendus, des pensées saugrenues, violentes, timides qui l'ouvrent au pouvoir des mots pris dans la chair des pixels.

Je, c'est toi

Utopie - forcément ratée - de faire passer le relais au lecteur. Néanmoins le technoécrivain "œuvre " afin que l'auteur, ce soit Toi. Toi qui navigue dans le récit au gré d'une attente vague. Toi qui cherches l'émotion, la connaissance, un rêve,

de l'art, une ouverture vers ton imagination, par déclics intuitifs, alors que s'interfacent des écrans de même que tout petit, tu tournais les pages pour accéder à ton manège enchanté.

Présence

Evidemment, le technoécrivain est un menteur qui raconte des histoires. Il veut réaliser ce rêve récurrent : ne pas se prendre pour un auteur, effacer la frontière élitiste avec le lecteur. En plus de son rôle de conteur, il se veut l'humble concepteur d'un environnement graphique, d'une arborescence dans laquelle tu crois circuler en toute liberté.

NB : Contrairement aux apparences, la machine à écrire des textes autonomes, qu'on appelle textes générés par ordinateur, ne se débarrasse pas de la présence de leur auteur qui a constitué les différents dictionnaires de base où le programme informatique va chercher sa matière à écrire en direct.

P.A. : Technoécrivain aime son lecteur

Le rôle du technoécrivain est d'activer la libido du lecteur, de le séduire, de lui faire une ronde de charmes avec des HTX™ arborescents. Et ça se passe tout en lien. Je vous passe la liane : rien de nouveau dans le champ de la création numérique sinon que les arbres se déployant, les chemins bifurquent à nouveau tandis que les bits sont là pour satisfaire votre plaisir de lectrice. Soyons allègrement un brin vulgaire, la littérature numérique aura le droit de tout faire, la capacité de tout dire. Cette remarque qui est, du reste, aussi peu nécessaire que toutes les remarques précédentes et suivantes vient de ce que les détracteurs de la techno-littérature l'imaginent froide, minimale, répétitive ou encore branchée donc démodée, cellulaire, trop Net.

L'auteuritarisme en mode mineur

L'HTX™, ouverte, offerte, généreuse, sensible aux pointeurs, volage, en mouvement, elle semble disparaître d'un écran l'autre. Elle serait plus à même de traduire non-linéairement la complexité de notre modernité rhizomatique, de notre présent.

Lu pas lu

On oppose une lecture linéaire, logique, plate, suivant l'axe du temps, à une lecture hypertextuelle confuse où plus on avance, plus on se perdrait dans le dédale des possibles de lecture. L'HTX™ serait instable, mutante, fatigante à la longue, et les meilleures plaisanteries sont les plus courtes. Sa lecture par clic et zap ne permettrait pas le développement de la mémoire, donc l'acquisition d'un savoir, voire même la compréhension de l'histoire. On ne la lirait pas, on la clique. Elle serait partout, nulle part. Ce sont des propos entendus. Sur écran, il faut réapprendre non seulement à écrire, mais encore à lire.

Bientôt le giga confort moderne

La linéarité imposée par l'ordre des pages a l'élégance lisse du confort classique. On voit les choses comme si l'écriture linéaire exprimait la logique d'un monde où l'on impose l'ordre, où la science et la politique guident nos certitudes, tandis que l'HTX™ admettrait que les idéologies sont dangereuses et que l'humain, étant déraisonnable, sa pensée fonctionne par affects, parfois comme par hasard.

Ecriture visuelle

On regarde un écran, on lit un livre. L'écrit à l'écran sera lu et regardé. L'un des nouveaux rôles du technoécrivain est de penser à dynamiser les mots. Il faut stimuler la rétine habituée au

confort statique de la feuille papier. Avec quelques sophistications logicielles, la lettre peut devenir organique... Abusons de ce genre de métaphore : on pourra dès lors imaginer activer les mots, imprimer le son, oraliser les polices de caractères.

Face aux préjugés de l'écriture multimédia : lecture fragmentaire frustrante, juxtaposition déroutante de textes/images/sons, interactivité obligatoire mais illusoire - il conviendra d'apporter un soin particulier à la topographie et à la typographie.

Topographie

Si vous avez connecté la littérature à l'ordinateur afin de court-circuiter le réseau éditorial. Ce changement de support modifie énergiquement les conditions de son exploitation formelle. Ainsi le technoécrivain préoccupé par l'ergonomie du livre donnera beaucoup - trop ? - de temps à la gestion des hyperliens. Il élabore moins un plan, qu'une planification.

Aussi en raison de l'éventuelle complexité des rouages et l'installation d'un embranchement de parcours offerts au lecteur, bref, en raison du bordel ambiant, le lecteur appréciera une série d'outils offrant une vue globale de l'hyperfiction : carte de navigation, possibilité de retour au sommaire, index des noms, des lieux, des thèmes, etc., cela constituant une base de données de références disponible à tout moment.

Parcours de lecture

L'HTX™ tente de se débarrasser de l'auteuritarisme. Plus encore qu'avec le support papier, l'auteur HTX™ doit se mettre à la place du lecteur. Le lecteur a, selon les principes de navigation hypertextuelle, pour plaisir de lecture de fabriquer le cyber-roman qu'il défait.

En raison de cette apparente inversion des compétences, le technoécrivain se prendra moins pour un génie - au sens romantique du terme - que pour un ingénieur des ponts et chaussées. Son souci majeur étant de [faire] programmer des chemins de lectures.

Afin d'assurer un parcours sans embûches, obstacles et autres bogues, il se fera fin stratège en communication. De fait, nous sommes là, au cœur des rénovations formelles initiées au début du siècle dernier avec le roman déstructuré - appelons-le pré-post-moderne à l'aube de cette manie du modernisme. Ces rénovations formelles n'ont pas pris le dessus sur des structures narratives rectilignes comme des autoroutes.

Bientôt les singes Bonobos sauront lire

Avec le texte numérique, rien ne change, nous restons des animaux domestiqués et sauvages qui ont faim de savoir, qui ont des bas instincts, qui ont soif d'aventures virtuelles. Face à l'écran, nous restons classiques, c'est-à-dire cathartiques, à condition de se laisser apprivoiser, transformer.

Les vœux du millénaire

Notre création littéraire est opprimée, comprimons-la. Elle se meurt, ressuscitons-la en morceaux.

NB : ces notes sont remplies de néologismes fumeux par excès de définition. On ne sait pas encore s'il faut y + de TM, de ©, de copyleft, ou de ®?

Lucie de Boutiny est l'auteur du Non-roman, roman hypertexte et multimédia diffusé en feuilleton depuis août 1997 sur le site de la revue Synesthésie. Elle a également publié aux éditions du Fleuve Noir un roman, Nimportawaque, disponible en format numérique ou papier sur le site des éditions 00h00.com.

Ressources :

<http://www.synesthesie.com/boutiny>

CREATION 1

Isabelle Nouvel

Le Quotidien silence

Journal hypertextuel et littéraire
(Extraits)

Ce journal est publié en intégralité sur Internet, à l'adresse suivante : le Carnet Interdit – <http://www.carnet-interdit.fr.st/>

Il contient, en version numérique, des liens vers des sites externes. Ceux-ci ne sont pas indispensables à la lecture, mais dirigent vers des textes et images destinés à illustrer, documenter, ou fournir un éclairage en contre-point. Ils figurent ici sous la forme de passages soulignés qui renvoient sur des listes numérotées, en fins de chapitres.

Avant-propos

Est-ce moi qui ai abandonné l'écriture ? Ou bien est-ce elle qui m'a quittée ?

Le temps passe, et je n'en sais toujours rien. Elle me manque, mais sans drame : je pense à elle comme à une personne qui m'aurait oubliée, sans que cela ne soit vraiment grave. Je vis à travers les mots des autres, et c'est là qu'au fond je me retrouve.

"Pour écrire, il faut vivre" disais-je autrefois. Et voilà, c'est peut-être tout simplement qu'ayant réalisé toutes mes ambitions ordinaires, avoir une famille, un amour et une maison au milieu des arbres... je ne vis plus. Oui, pardon : je n'avais que de pauvres rêves... Quand on naît au milieu du chaos, dans un

paysage défiguré par la haine et par la folie, on ne cherche pas très loin.

Il est pourtant une voix, un désir flou comme une aile, mais lancinant. Quand l'amour se heurte aux atrocités du quotidien, par exemple. Ou quand j'ai besoin de désigner une de ces réalités clandestines et privées, que personne ne pourra entendre – c'est à dire souvent. Quand un livre me surprend, me redonne une voix, et c'est beaucoup plus rare. Pas de quoi en faire un roman, ni même un poème. Mais au fond, pourquoi rester emmurée dans le quotidien silence ?

Je publierai donc ici, très régulièrement, mais sans contrainte de périodicité, le journal de ces années hors les rêves... à moins qu'ils ne me rattrapent en route, ce qui pourrait bien arriver. Parfois, tout se renverse en un instant. Une voix au téléphone, qu'on croyait ne plus jamais entendre. Un événement imprévisible. Presque rien, et pourtant tout est changé. J'y mettrai aussi des bribes de mon passé, de ces instants qui restent, parce qu'ils vous parlent à travers les replis du temps, ou qu'ils sont lourds comme un chat mort au fond du sac : on sait qu'il faudra bien, un jour, les consigner.

J'ai retrouvé récemment une citation de Jean Géhenno. Je me rappelle de lui comme d'un très vieux monsieur chez qui j'avais été invitée, petite, à Port-Blanc : sa femme Annie était une amie d'enfance de ma mère. J'étais à ce moment dans un train de nuit, et j'ai posé le livre sur mes genoux. Je suis restée longtemps sans réfléchir à rien, en regardant vaguement l'obscurité au-delà de la vitre. C'était exactement ce que j'aurais aimé dire, aussi l'écrivain m'avait-il volé ma pensée pendant quelques instants :

"Nous rêvons une vie, nous en vivons une autre, mais celle que nous rêvons est la vraie"

Tout est là, autour de moi : simple, parfait, inerte. Et les

dramas ne sont qu'escarbilles vite emportées par le vent du temps qui passe. Oui, j'ai quelques passions, mais où sont mes rêves ?

Et ainsi, écrire, sans écrire vraiment. Peut-être, enfin, les reconnaître.

(...)

Dimanche 28 novembre 1999

Je ne veux pas écrire

Sylvia Plath(1) s'est suicidée parce que la littérature était sa seule raison de vivre. Ses textes(2) ont été refusés par d'innombrables revues et elle n'a connu qu'une audience dérisoire de son vivant, bien qu'elle soit devenue depuis un auteur mythique : elle a réussi à autopsier, heure par heure, la déchéance de celui qui écrit pour ne pas être lu. Gallimard publie aujourd'hui ses journaux personnels, en même temps que ses poèmes. Ultime dérision ... on sait à quel point cette altière maison résonne comme le synonyme des portes du paradis pour nombre d'auteurs.

Ce besoin de produire des mots, et de les donner à lire, sur du vrai papier, je l'observe partout autour de moi. Certains y arrivent, d'autres non, mais presque tous font l'essai du tapuscrit envoyé par la poste et des folles espérances qui s'ensuivent.

Il est des compulsifs qui vont d'échecs en ratages, sans réaliser qu'ils n'ont rien à dire ou qu'ils ne maîtrisent pas leur instrument, la langue. Qui parfois en deviennent à moitié fous, proies dociles pour les escrocs qui veillent sur la route(3). D'autres postulants réalistes mènent patiemment leur barque d'étape en étape. Il y a enfin les écrivains(4), diversement

doués, mais qui ont appris comment se façonne une oeuvre, et à s'orienter dans les labyrinthes relationnels de l'édition. Au pinacle : les critiques flatteuses, les succès de librairie, les prix littéraires. Finalement rarissimes, face à la masse incalculable de ceux qui se damnent pour écrire.

Voir mes textes poétiques(5) choisis par d'autres et imprimés, oui, cela m'est arrivé souvent, et souvent aussi sans avoir rien fait pour cela. J'aurais dû être satisfaite, mais je fus surprise de n'y éprouver aucun plaisir, au contraire. Peut-être saurais-je un jour pourquoi.

Et ainsi, j'attends. De comprendre ce que tout cela signifie : faut-il vraiment se pousser du coude, imaginer des stratégies et cultiver ses relations pour être dans la lumière ? Est-il seulement possible de découvrir un bonheur, une vie plus dense, hors de l'ombre ? Et surtout : reste-t-il une voix humaine derrière toute cette logique économique ? L'extravagante foire d'empoigne qui agite perpétuellement le monde de la littérature me semblerait même une raison valable pour arrêter d'écrire, par lassitude. Mais pour cela, ma foi, il me faudra sans doute encore un peu d'entraînement.

(1) <http://www.franceweb.fr/poesie/plath2.htm>

(2) <http://www.franceweb.fr/poesie/plath1.htm>

(3) <http://www.calcre.com/res/sto/tomate.htm>

(4) <http://perso.cybercable.fr/naintern/labyrinthe/accueil.html>

(5) <http://webhome.infonie.fr/isanou/instantanes.htm>

(...)

Samedi 11 décembre 1999

Première tentative : fragments.

Le dire. Alors qu'on s'est détaché du drame, depuis longtemps, tenter pourtant de lui donner une voix claire : cette signification qui a toujours manqué. Même s'il est contestable que le

drame ait jamais eu lieu. Ou alors, seulement de manière négligeable, entre deux portes, une autre histoire de mauvais départ. Eviter de s'apitoyer, entreprendre une sorte d'autopsie : faire parler quelqu'un qui n'existe plus. Et reconstituer la trame à partir des bribes, des indices, à priori sans rapport entre eux.

Ou peut-être l'exprimer comme on exprime le jus à travers un tissu, un suc de fruit rouge, en tordant(6) le linge jusqu'à ce qu'il résiste à tout effort. Et puis passer à autre chose.

La jeune fille a installé son bureau près de la fenêtre. Le jour, cette petite cour est triste ; la nuit, c'est un paquet de ténèbres collé à la vitre. Elle ne ferme jamais les volets, elle tape sans cesse sur sa machine à écrire. Elle ne dort plus : elle rage, elle s'agite jusqu'au petit matin. Ensuite, elle déchire toutes les feuilles. On se demandera longtemps ce qu'elle y avait inscrit. L'homme est déjà âgé(7), il se tient sur le pas de la porte, il dit : "tu es folle, enfin, raisonne-toi". Il le dira encore pendant des années, naïvement.

Comme je ne peux inviter personne, je reste souvent seule dans ma chambre, à m'énerver contre des poupées avec lesquelles je ne sais pas jouer. Il y en a juste une que je voudrais garder, mais je ne suis pas sûre d'y réussir parce qu'elle n'est pas vraiment à moi. Elle a appartenu à une des grandes ; elle est très abîmée, la figure maculée de stylo-bille, pourtant elle me semble plus importante que les autres. Bientôt, un jeune homme étranger à la maison la démontera et la mettra à la poubelle, pour se donner en spectacle devant d'autres adolescents.

L'appartement compte huit pièces, il est toujours sombre. Le diable habite dans les toilettes et il faut se sauver très vite après avoir tiré la chasse d'eau. Vingt ans après, je deviendrai par hasard l'employée d'une société installée dans ce même lieu -déserté par la grande famille, depuis longtemps. Tout aura rétréci, mais le bureau du patron sera posé exactement à

l'endroit du sapin de Noël. J'évite de lui dire qu'il est chez moi, que cette maison m'appartient. Et de toute façon je ne suis pas faite pour ce métier.

Retour sur image, j'ai quatre ans(8). Si je pousse le gros fauteuil rouge contre le miroir, j'obtiens un bateau et je joue à partir en voyage. J'essaye d'oublier que je ne peux pas atteindre la partie qui est derrière la vitre, mais je crois sincèrement qu'il s'y trouve une autre réalité, aussi tangible que la mienne. J'essaye d'oublier aussi la seconde passagère, cette petite fille identique, qui fait tout comme moi et qui habite le monde du miroir(9). Quand je la regarde, comme ça, en passant, il n'y a pas de problème : je suis son reflet, elle est le mien, et nous faisons chacune notre travail. Mais dans mon bateau, je voudrais être seule.

(6)<http://www.moma.org/collection/paintsculpt/images/vangogh.starry.jpg>

(7) <http://poesie.webnet.fr/poemes/France/hugo/158.html>

(8) <http://webhome.infonie.fr/isanou/isabelle.gif>

(9) <http://www.fdn.fr/~jcrobert/n9101bob.html>

(...)

Vendredi 21 janvier 2000

Voyageuse(10)

Parfois, j'ai envie de hurler, en réalisant soudain à quel point ma vie est normale. Mais un grand silence s'abat aussitôt sur tout ce que j'aurais à dire. Une chape de glace mentale, qui remet fermement mon esprit dans son état naturel, celui du renoncement(11) : il est le seul refuge que j'ai trouvé, au terme d'un long apprentissage.

Et pourtant. C'était ailleurs, j'avais vingt ans : marcher sur une route, en pleine campagne, dans le soir d'été flambant sur l'horizon des terres labourées. Avoir quitté ma maison sans bagage, définitivement, et ne pas savoir où aller, ne pas avoir un sou en poche. L'amie avec qui je vivais il y a quelques minutes encore

me poursuit à bicyclette, elle s'accroche à moi : reviens, allez, je ne veux pas vivre toute seule ici, dans ce trou... mais c'est non, rien à faire. De toute façon, nous nous détestons déjà. Mieux vaut en finir, dans l'instant précis de la résolution.

Un cultivateur nous regarde avec curiosité, debout au milieu de son champ : nous n'étions pas passées inaperçues, dans ce village de deux cents habitants, on nous prêtait des moeurs inhabituelles. L'homme aura du grain à moudre, ce soir, au bistrot.

Et puis elle comprend que c'est trop tard. Elle s'en va. La brise est tiède, sensuelle. La nuit va bientôt descendre. Je ne me sens pas particulièrement fière : seulement légère jusqu'à l'ivresse, et vaguement inquiète. J'ai donné un an de ma vie à cette jeune fille, à cette amitié un peu trop passionnelle, et maintenant c'est fini.

Pour elle, j'ai disparu -vieille habitude. Je n'ai plus d'amis, plus rien qui me relie au monde ordinaire.

Une camionnette hors d'âge approche dans le lointain -dieu que cette plaine est uniforme, on voit la route sur des kilomètres- et je lève le pouce. C'est dangereux, je le sais, avec les idées des gars d'ici -pires encore lorsqu'ils roulent dans des guimbardes. Mais que faire d'autre ?

Pourtant, privée d'arc-boutant, une fois de plus, je continuerai. Cela me mènera jusqu'à cet appartement sans chauffage, alors qu'il gèle au dehors. Jusqu'aux hôtels cinq étoiles, aussi, et jusqu'à la table de ceux qui se croient maîtres de la grande ville. Ai-je rêvé un jour de poser mes valises, n'ai-je pas été surprise, comme tant de voyageurs(12), en pleine course ?

Il m'arrive d'avoir envie de hurler, oui. Mais le silence descend, aujourd'hui et pour toujours, sur notre havre. Et le temps qui passe me confirme que rien ne change jamais vraiment : le mieux, pour moi, c'est de me taire. L'instant d'après, je

réponds calmement aux questions qu'on me pose. Ca va ? Oui, tout va bien, pas de problème. Tu as pensé à payer la note de la cantine ? Oui, oui, j'ai déposé l'enveloppe dans la boîte aux lettres. Ah, merci. Avec le sentiment d'une perte incurable, d'une mémoire ensablée. Et la vague réminiscence d'un chemin sauvage(13), disparu pour toujours dans les hautes broussailles de l'oubli.

(10) http://un2sg4.unige.ch/athena/ophelia/rimb_oph.html

(11) http://un2sg4.unige.ch/athena/ophelia/mill_op1.html

(12) <http://poesie.webnet.fr/poemes/France/rimbaud/1.html>

(13) http://webhome.infonie.fr/isanou/citation_autographe_rimbaud.gif

(...)

Dimanche 13 février 2000

Désolation

Il y a des enterrements sans tristesse. Des impossibilités de l'être qui n'appellent aucun commentaire.

Le jeune homme se tient debout sur la digue du Rhin, face au vent glacial. Depuis longtemps, l'or du fleuve a disparu, avec les Nibelungen : ne restent plus que les citernes pétrolières, à perte de vue. Non, il n'y a pas de douleur pour cette funéraille, et l'eau est si grise, et la bise s'engouffre jusque dans les replis intimes de nos âmes.

Mon passant porte un grand manteau de drap noir, qui ne le réchauffe pas. Son regard très sombre est d'une effrayante beauté, ses longs cheveux bruns sont emmêlés par la bise. Et l'innocence de son sourire me jette aux abords d'un danger inconnu : il suffirait d'un rien pour m'y précipiter tout à fait, mais ce cahot minuscule du destin n'existe pas.

Toute la nuit, il m'a parlé de sa confusion(14). Dans ce monde où je cherche à donner du poids aux événements afin d'en lire

le sens, lui erre sans fin dans un labyrinthe crépusculaire(15), où sont suspendus des crucifix et les portraits de jeunes filles infidèles(16). Il ne me servirait à rien de lui tendre la main : il n'en voudrait pas. Tout au plus puis-je l'embrasser sur la joue, comme on consolerait un enfant qui souffre.

Ici, autrefois, il y avait de grands arbres, un chemin pour se promener en longeant le fleuve, des sentiers dans les bois, de petites jungles aquatiques où les carpes filaient sous la surface de l'eau transparente. Il ne reste plus qu'une longue digue artificielle, battue par le vent fade du fleuve, qui s'enfuit vers le lointain dans le chant de l'herbe triste et des gravats.

Ce passant était le bon. Et qu'importe ce qui n'est jamais né, ceux qui ne se sont jamais reconnus : il ne désirait rien de moi, hormis cette désolation(17). Comme une réponse murmurée... un écho à sa vertigineuse solitude.

(14) <http://www.magritte.com/painting/rm200.jpg>

(15) <http://www.magritte.com/painting/rm155.jpg>

(16) <http://www.magritte.com/painting/rm271.jpg>

(17) <http://www.magritte.com/painting/rm408.jpg>

Isabelle Nouvel est née en 1960. Elle crée en 1998 un site personnel de littérature et de cyber-édition, le Carnet Interdit, qui attire bientôt de nombreux visiteurs. Elle écrit depuis de nombreuses années et a régulièrement publié des textes en revues. L'ensemble de ce texte est également disponible sur le site de [manuscrit.com](http://www.manuscrit.com)

Ressources

<http://www.carnet-interdit.fr.st/>

<http://www.manuscrit.com>

CREATION 2

Christophe Spielberger

Autofille (euphonie)

Elle verra son image. Le cou nu.
Trente coulées pendront à sa jupe. Elle caressera son chien
dans l'étang. Elle aura mal aux plumes.
Une planète servira la pommade. Ses yeux auront des tons.
Elle fera du feu pour un loup né dans le foin. Reniflera ses
seins de verglas. Une palissade de sons.
Il pleuvra jaune. Des flaques sèches.
Les mages chanteront la gelée multilove. La souplesse du
squelette. Trente fouilles. Elle aura le cadran. Les astres ôte-
ront leurs pansements. Chuintement.
Elle sera fouettée sous les yeux de son autofille.
Jouets familiers. Voyager dans l'horloge. Elle aura des bour-
geons. Un caillou dans la muqueuse.
Son four épilé . Pillé.
Elle éclaircira son chien. Crachera de la laine. Se coiffera les
mains. Un kilogramme de sciure. Un moineau dans la mémoi-
re mauve.
La loupiote sera un peintre rapide.
Un train en virera un autre.
Elle voudra des draps. Déposera des citrons sur son front.
Médicalisera ses caresses. Lampes lisses au bout des lèvres.
Son genou pour nager sous la loupe.
Se cimenter. Copier le sort.
Formuler l'ouïe.
Un bûcheron soufflera du miel chaud dans sa gorge. Cou de

glu en train sonore. Ses yeux trébucheront.
Elle accourra retrouver son impasse. Son espace cuivré. Cette
mélodie. Elle gavera le loup de douceurs.
Découper son cœur. Honorer ses peurs.
Elle élèvera des corbeaux. Chahutera au portail. Palpera des
cercles. Elle se couvera.
Ses doigts auront la tête en flammes.
Elle sera voyagée. Flattée. Chaudière tempérée. Son chien
produira du venin en sachet.
Des moineaux sous sa jupe. Elle voudra les reluquer.
Trente champs de derme. Sa lumière sera de vivre par mer.
Elle crépitera dans le jaune. Récoltera l'huile de son meilleur
chien. Régalera son écrin. Elle sera volcan.
Au balcon pondront des autofilles. Des chapelles.
Elle écorchera un lézard derrière le champ. Il jaspera dans son
jus. Une chanson. Des rythmes de génuflexion.
Évider trente montagnes. Sa hanche.
Elle se refusera à la campagne. Travaillera son portail. Fera le
train. Trente loupiotes. Elle sera fraîche sur mains. Pleuvra
pour mémoire. Se passera du baume. Du jaune.
Elle aura la souplesse.
Verra le poids des astres. Inhalera des toupies. Elle sera vitri-
fiée.
Elle mouillera sa chaise. Accélérera sa gorge. Son poumon
divaguera. Pulpe de colle. Elle se calera sous trente tickets.
Boira de la gouache.
Elle divaguera trente fois par réveil. Saura son ventre. Ses
oreilles galberont la lande.
Une fleur percée de pluie au kilomètre trente.
Elle dénudera son intestin. Danses.
Dérobera des savonnettes dans un hôtel. Déshabillera l'espa-
ce. Se palpera dans un carré de saveur. Polira l'œil. Le verglas
du cadran gras.
Trente routes mèneront à la salle de réveil.
Les lumières de la colline. Son oreille sertie de berges. Elle
régalera sa chaise. Une filature de robe. Les planètes couine-
ront.

Elle poudrera le champ façon squelette.
Son chien suçotera un fétu de paille.
Des villageois auront pris le train à l'arrêt. Leurs langues
remueront mal. Des voûtes monoloves.
Avoir la laine.
Un bœuf sera errant. Mélodieux.
Elle sera l'œil du chien. Ancrera ses fouilles. Caressera son
sexe gercé.
La sécheresse travaillera à son dégoût. Mijotera des mon-
tagnes. Des vagues de mains. Ce sera cuivré.
Elle inaugurerà son bocal de lézards. Manger leurs gorges.
Leurs yeux désolés. Les décapités roteront dans la saumure.
Elle imaginera une espèce d'espace.
Ce refrain.
Moussera d'avoir pied dans le son. Niera son feu de carrosse.
Elle aura mal aux poutres.
Trente routes.
Elle sentira la fusion. Le chien se poudrera. Elle chatouillera
les murs enrhumés. Neige d'images.
Elle posera dans un flacon nu.
Rythmer ses yeux. Étreindre sa meilleure limace. Inscrire une
sottise dans les cabinets.
Elle sera imperméable.
De la viande jaune sur un plateau. Trente horloges.
Elle matera le pays en soufflant. Chauffera sa poitrine. Sera
frêle sans ses collants d'émeri. Une bergère en perdra la tête.
Elle lui prêtera la sienne.
Des branchies calfeutrées feront périr un vieux poisson.
La bergère se gonflera de chant. Elle précisera son retard à la
gare.
Elles auront les cuisses doublées de crème. Fleurs de poivre.
Le chien sera culbuté. La bergère écorchera son minou. Ce
sera chatouilleux.
Le sol flanchera sous les bouches au lait.
Elles se médicaliseront. Espéreront des coloriations. La fée
voudra jouer.
Elles riront sur une tombe. Ce sera permis.

Une princesse chauffera des auriculaires. Se lavera à champs carrelés. Trente vierges au tableau d'unité. Les yeux trempés. Magie du pis.

Chanter le fruit. Moquer l'audace des hospices. Égrener une bille de lait.

Culotte dans culotte.

Jolies mesures. Se couiner au tamis. Exploder des bœufs sur la couture. Boiser ses doutes.

Son trou transparent. Elle aura soif de loups goutteux. Une cavalcade au caveau. Elle sera l'aigle d'elle.

La princesse sous la lampe.

Succion des plats. Reliefs de douilles. Savoir pleuvoir.

Elles chanteront des sangs sons . Verront des courbes.

Ce besoin d'écorcher son trentième chien.

Elle aura mal au plâtre. Pétrira son vertige. Se remplira de musique. La caresse sera perméable. Les écorces désosseront la princesse. Mouleront sa fosse.

Sur l'avidité sauvagerie cuira sa mort.

Elle remuera de gober son intestin. Chahutera des loups sucrés. Elle murmurerà des mélanges d'arbres.

Un nageur de piscine aura le fessier lisse.

Cueillir chaque fouille. Ses yeux en pente. Trente coulées derrière le miroir. Avaler la viande pliable.

Des lampes sans suite glaceront le défi.

Une pluie posée sur la cheminée. Une poitrine de fausses dents accrochée à la prairie. Des noyaux dans son front.

Elle se regardera. Mordra l'espace. Œil de voyage.

Trente pôles. Une gorge de barque. Semer du lierre.

Sa fée dans les arbustes.

Dater un kilogramme de dune. Copier son horloge en trente routes. Elle rusera la lumière de bocal. Ce sera safrané.

Ronfler sous la loupiote. Plaisanter sa science.

Elle accourra l'air pavée. Ce refrain.

Son loup fluide. Ses doigts mouillés de laine.

Elle clignotera dans la soie soudée. Ses ailes sur le gazon. Un hibou. Une purée de piéton dans la salle de réveil.

Bruits à poil.

Au théâtre sa fée sucera le loup. Terrier d'abandon. Elle sentira la lavande. Trente feux multiloves.
Jouira des griefs. Saura s'omettre.
Elle grandira son cœur jaune. Au revoir la chanson. Il y aura des dorures. Du flou de confiture. Une soupe de tendons de salon.
Elle lavera la caverne. Ce venin. Elle aura faim de sa faim. Remuera au manoir. Détestera sa gorge. Sera œsophage.
La baignoire percée d'arbres opaques.
Elle contempera des braises. Trouvera un genou en bon état. Le loup sera une fontaine de chants happés.
Ses yeux renifleront du bruit.
Elle sera un tableau couché. Tétera la princesse d'un trait. Vinification trente. Des dards auront dérobé les planètes.
Leurs plumeaux émus. Les lampes modernisées. Une pluie d'échos. Le paravent aura du goût.
Un piéton dans la mémoire mauve. Les égouts minés. Elles danseront dans le château chaud. Poseront pour des bûcherons. Resteront sur des bateaux.
Elle boira du raisin sous un ventilateur. Son meilleur chien sautera sur une mine. Elle avalera des perles pleines.
Se camouflera dans le jaune.
La campagne vivra. Elle verra chaque cadran. Modulera des draps dans le manoir. Hydratera des chats liquides.
Mousse métallique.
Le siècle se malmènera entre ses hanches. Le piéton nagera dans son nez. Trente violons. Des colonnes d'oreilles.
Elle reconnaîtra la salle de réveil. La culbute du ventre. De l'air sous son tuyau. Elle se gorgera de mélasse. Formera des gouttes. Écouterà hurler la boule du cœur.
Ce sera son esquisse.
Une mélodie dans sa torsion de bouche.
Elle se donnera en périphérie. Son cerveau au cagibi. Neige jaune.
Les ficelles batailleront. La bergère aura voyagé sa cuisse. Dans la fosse les pierres seront velues. Elles briseront la chanson. Gnôle de gorge.

Elle voudra des roues. Trente miettes de ticket. Moussez chaque impasse.

Elle sera scie égarée. Planètes rimeront.

Planter de la laine. Peiner trente paupières. Elle aura son biniou. S'endormira au cadran. Mordra le flacon. Son chien caché. Décompté.

Un lit de tournesols.

Elle déposera son poumon. Cette palette. Les nœuds l'élançeront. Elle se soignera. Avalera des épis. Se promettra de cracher du fiel.

Elle se suffira mal.

Poser des voilages. Des frivolités. La bergère aura repris son jupon. Un carrosse basique.

Une fève. Elle sera un moulage.

Du doigté de déconstruction. Gober son chat contre un portail. Saluer les moineaux. Les toiles de miel dans la tanière aux parfums.

Elle fera des calculs insensés. Caressera des escargots. Des piétons pointus. Elle humectera son crâne multilove.

Liberté de mémoire.

Elle sera calée sous l'ombre d'un train. Ses gencives gâtées de goudron.

Des vieillards annuleront leur réservation.

Elle se phrasera sous une flamme aride. Ses yeux plâtrés. Elle détestera ses cuisses. Mouillera de caresser la montagne en papier. Étranglera son chat dans un bruit malléable.

La lumière sera un égout agenouillé.

Le décompte réinventé. Il sera simple. Elle déprimera dans l'oreiller. Des étoiles fissureront la saignée.

Sa toupie pillée.

Elle croira voyager. Chapiteau de poitrine. Chaque lumière.

La laine sera une simple fée.

Elle se vitrera sous les branchages. Avalera le nez chaud d'une limace. Oblitérera son écho.

La peur d'une brise. Sa patience minuscule.

Le train mauve.

Flairer l'éclaircie. Une pluie de citrons. Écorcher une miette

de volcan. Être gamme.
Un loup l'effleurera. Tanière opaque.
Espace de se tapir. Ranger ses dents dans un sachet. S'épuiser
dans des chemins. Éluder les fontaines. Vouloir se quêter.
Ses yeux se moderniseront. Elle fouettera son reste. Trente
miettes de ticket dans son sexe. Un prurit.
Elle travaillera à l'eau.
Sa chaise avancera. La fusion sera sans fée. Une amphore
sous la caisse de fèves. Les cymbales de la vallée. Des
bateaux.
La lumière collera.
Un loup donnera ses lèvres pour du sucre. Elle applaudira en
croquant des craies. Son poumon gavé de vieilles lampes. Elle
urinera sa joie.
Mer de nappes. Son moignon puera.
Loups doux.
Elle aura l'impasse. Une bouche agréable. Il neigera contre le
moment. Elle trébuchera sous le sort.
La rivière avalera la chanson. Elle remuera d'espérer sa
gorge. Sauf les pavés. Les radars.
Il pleuvra sous les accords de cuisses.
Elle amplifiera trente roches. Plissera le vent. L'enfilera de
refrains parfaits. Ce champ.
Sa viande de hanche.
Les charades d'écorce. Nappes suçotées. Les besoins du
médecin. Un poumon de bergère. Elle passera outre le foin
plu. Jouira de se médicaliser.
Voudra ce crayon. Rangera son coussin dans la salle de réveil.
Décapitera sa mélodie à la lumière des planètes. Abordera le
piéton multilove.
Une cafetière en bois précieux. L'espace se rayera.
Elle aura la chaise. Observera trente coulées égales.
Chat chantera. Elle vivra pour la meilleure fois. Le menton
chauffé de paumes. Souci du soin.
Des champs choieront sans ailes.
Chaque prairie sera une gare. Elle ravira d'autres peurs. Une
salive en peau de pénis. Des champs d'auriculaires.

Caresses coudront. Ce sera émouvant.
Elle aura besoin de chanter. Fée penchée. Elle aura chanté.
Récoltera la plaine. Mouillera le genou.
La laine abondante au réveil du verglas. Un refrain de trente
cadrans. Une natation à seins. Un égout dans son cou.
Mordre l'espace sera génial. Peindre un pré. Extraire la
gouache du piéton. Elle citera sa louve.
Paniquer à volonté.
Il y aura des trains. Elle urinera au grillage. Régalera une
pieuvre. Chaque sucette. Ce sera rusé.
Un jardin de planète.
Elle aura un menton raté. Une image sur son pot. De la laine
plein les poumons. Elle vivra ça.
Cisailera son ventre. Trente routes la ramèneront.
Une porte lue. Des ondées de loupottes.
Du bu verra sa barbe. Elle retrouvera l'hospice. Sa pente. Son
édredon aura le goût de vitre.
Du café aura venté.
Déposer une fente de cierge. Un portail sous son ventre. Des
cendres sur ses seins faisantés. Un chiot sera caressé.
Elle inventera le tableau noir.
Une toupie copiera sa nage. Elle sera une pincée de cri.
Il y aura des nœuds dans les vases. Des fleurs carrées. Une
soupe de tête pour s'endormir.
Tempête sur la vigne. Sa photographie. Un avis percé. Elle
verra l'idée. Ignorera les notules. Il suffira d'être jaune.
Elle râlera dans l'espace.
Vomira. Baisera des landes froissées. Tons ocres.
Les crayons seront à genoux. Trente rotules sur la patinoire.
Un refrain de boules. Une récolte de saison. Elle utilisera son
chien. Validera sa pourriture.
La gelée s'estompera en colonnes. Trente réveils.
Son sachet de dents souillé.
Elle urinera des vers sur le champ ferroviaire. Noiera son
meilleur chien dans une rivière d'ongles. Elle observera l'au-
tofille. La voudra brouter.
Sa balançoire enlacée de lavements. Le dard d'yeux secs.

Elle mordra des ventres en jupe. Se tempérera sous les tropiques du manoir de cynophilie. Pansera la couture. Boira de l'air de lumière.

Réclamera son loup.

Ses bronches noyées de prismes. Elle voudra siffloter des bûcherons. Se déglutir. Défoncer la marée. Elle se léchera dans la salle de réveil. Ses muqueuses nappées de loupes.

Elle éjaculera monolove.

Sera pleine d'humidité. Ce sera mal vu. Trente vitres. Au pont la toupie. Elle moussera dans une coulée de placard.

Trente lions fesseront sa laine en émoi.

Elle aura besoin de pleuvoir.

Songera aux chapeaux dans sa gorge. Cheminera vers des piétons repus. Tranchera les cordes de glu. Sa période dans un nuage de trente trains.

Des fourmis sur une bible. Une fouille de chiot aura lieu.

Elle sourira lâche d'être elle.

Lainera ses pouces en trognon de lampe. Les branchies seront des écolières au sel.

Dans son costume elle mimera. Chassera les têtes en fer frais.

Mordra des matelots. Égarera de la salive.

Elle se frictionnera à l'eau de tourbe.

Les sots renseigneront ses flaques. Elle les aimera. Les culottes seront des cailloux au miel. Moirage.

La campagne sera malléable. Engluée de coudes.

Trente champs de beurre.

Elle croira des astres. Aspirera au bûcher. Sera surprise en train de respirer. Chute d'hospice.

Elle pleuvra l'amour des chanteurs. Découpera leurs images dans le vent. Les lampes filtrées. Le sort souterrain. Le tendre jus de la vallée.

Un berger parlera de se gommer.

Elle verra ce champ. Huilera sa tête. De la farce jaillira de ses doigts. Elle inventera la stéréophonie.

L'horloge éteindra sa mémoire.

Des médicaments finiront les bœufs tombés sur la route.

Chaque amulette. Elle se soignera. Sera lestée. La salle de

réveil donnera le la.
Aucun fauve par contraste.
Elle posera dans le cagibi. S'informerà du soin auprès des trains. Une dune de trente cadrans. Ce refrain.
Faire une course. La poule trébuchera. Une paume giclera du plafond. Ses doigts aromatisés. Sa nuque en chiffon.
Éplucher des locomotives.
Elle retrouvera son chien. Lui montrera sa poitrine. Un bœuf sera rescapé. Il jouira dans son marécage.
Le loup d'autoroute surveillera.
Elle apportera des bombes. Le pouvoir sera une idée à faire danser des greniers. Son sourire imprévu. Fissuré.
Cœur trente.
La bergère vivra avec un loup sans être punie. Son œsophage monolove. Oublier l'horloge.
La princesse donnera du rythme. Un bras sera prévu.
Elles éteindront la tanière. Le chiot deviendra mystère.
Les oreilles fleuriront la planète de peur de l'oublier. Une bille réclamera sa rente d'orage. Ce manège. À la patinoire des bûcherons compareront leur pilosité.
Elle couchera avec eux.
L'étoffe sentira l'épice. Une pente de couteaux. Troussée de mauve elle se démoulera. Frottera son fessier de pommade.
Elle sera ça.
Ce sera souple. La laine libérera des parfums multiloves.
Loup de pôle dans un champ d'édredons.
Elle posera des élastiques sous des autofilles croyantes.
Elles détesteront. Se coifferont d'auréoles. Trente troncs statiques. Elles accoucheront en amateur. Du vomir.
Cette image sera apprise par cœur.
Elle trempera une bisque de limaces. Ça coloriera la cuisse. Il y aura un signe forcé. Une souillure à la vapeur. Les oreilles s'espaçeront. Évalueront le vallon.
Ses yeux sourds.
Elle aimera les asticots de son lavement. Ils vivront. Un tamar noir sortira de son genou monolove. Ce sera angoissant.
Chaque corbeille s'informerà d'une caisse de braises. Échan-

ge d'images. Des coulées trouseront la vitre.

Nœud d'os.

L'autofille jouira de se sentir à elle. Trente degrés. Elle éclaircira chaque certitude. Le gaz sera un plat. Un paquet de contraires videra ses poumons.

Trou à loups. Plis de miel.

Un décompte sur le lierre. Une tête pourrie.

Elle froissera sa fente dans la salle de réveil. Chaque fiole dans les nuages. Son chien couvé. Dans sa terre de vote les toupies doreront. Aucune moisson.

Elle donnera de l'espace aux entonnoirs. Ce refrain.

Une vitre. Des vibrations dans la balance. Un escargot à mémoire bercera son triangle. L'aigle aura la netteté d'être petit.

Ses yeux seront vus avec elle.

La bergère se mouillera à l'ancienne. Elle s'en souviendra.

L'écouteur. Le cadran tanné de lions. La laine en bout de cuisine. Sources décrites en fin d'ouvrage.

Fèves amères.

L'oreille à fruits. Humecter sa peau de bateau. Son bruit de pulpe. Le crachin moisi des cantatrices.

L'insensée fraternelle.

Elle ordonnera à l'écho de caresser son ventre. Son talent. Elle singera la chanson. Se fanera pour la bergère. Excès d'impasses.

Clouer un hibou dans la haie.

Les horloges auront dérobé des ponts. L'espace donnera de l'être. Sauf une tumeur dans le sachet de dents.

La fusion existera. Cette doublure.

Le fil chantera. Le trentième chien sur la montagne. L'instant croira pleuvoir.

Sur du fumier elle sera épilée. Un berger prendra le piéton.

Une couche de bouchons.

Au marché elle aura ses aisselles. Offrira son lait. Ses fromages de loup. Elle humidifiera son bénéfice. Une flûte écouterà aux portes.

Des tiroirs à légumes. Elle vaporisera de l'huile de cuisson.

Sera mordue dans les cuves.
Elle dansera derrière un faux récif de gouache.
Il y aura des massages. Les lampes seront de face. Côté mémoire elle se réglera d'un chien d'ambiance.
La mélodie sera pointue. Alcools noirs. Un manège de défi.
Le haut sera possible. Elle criera des mots courts. Mal pleuvra. Épousera des scies.
Un jardin de succions.
Elle formera un cerveau. L'ouvrira au ciseau.
Les ampoules auront fané. Ce sera chou d'en avoir de rechange.
Faire trempette dans sa loupe. Ses écoulements d'yeux. La sainte crêperie à l'angle des dômes. Trente auréoles. Des hospices au kilomètre.
Les citrons veilleront sur la plage. Un serpent surgira de son tibia. Elle le giflera.
Elle sera une fausse boîte. Déposera son siècle. Elle croira des bruits parfaits. Des cuissons de planète.
Elle attrapera de la joie par la volonté d'un bœuf.
Les chats seront au manège. Elle aura un autre chien.
Sa bouche empaillera un loup désert.
Le chien fera sa genuflection. Elle se molesterà à coups de toux. Chahutera sa souplesse. Elle sera émouvante.
Le berger dupera le bœuf. Elle divaguera pour opiner. Il y aura de l'espace. Sa robe sera interprétée.
Salive multilove.
Les chanteurs rentreront. Ces chauffages vivants. Pour cligner les yeux se forceront. Le cadran au cagibi.
Voûte à tâtons. Le carrosse en route. Elle moussera de numérotter ses chaises. Sa couette. Son feu sonnante.
Les fourneaux s'allumeront sous la bergère. Sucette cramée.
Elle gavera son troupeau de molaires. Trente montagnes.
Sources chambrées. Rythme de prairie.
Tempérer l'autofille.
Le drap caduc. S'aventurer sous la feuille d'aluminium. Ses cuisses seront une crypte. Elle aura la chaise de réparer le feu.
De prendre du regard.

Un train horrible en terre neige.
Elle moussera de s'avalier. Ses seins contre les vitres. Le
manque sera joli dans la salle de réveil.
La jupe. Vue d'air. La nue. Moment de douches.
Son phrasé caverneux. Un sirop de cymbales.
Rondeurs de planète. Soupîrs dans la mémoire mauve.
Couette fessée de poix. La rotule au placard. Une tumeur de
campagne.
Fermenter ses fruits au portail.
Un esclave béni dormira au sein de la grotte. Il aura trouvé un
chien trempé. Voudra l'espace. Secouera son mégot. Ce sera
du pus de pancréas.
La bergère sera drapée. La princesse sera brave.
Ce sera charmant. Les nez nets.
La bergère aura imprévu la cuisson. Posera sa lèvre sur l'en-
clume en jus. Elle aura la grippe. Chaude de se changer.
La loupe jaune. Le clocher d'ailes.
Un roc d'oreilles mordra le réveil. Un coussin de dévot. Elles
aimeront se le faire. Riront dans leurs sachets. Trente chan-
teurs seront étripés au pain complet.
L'esclave sera applaudi pour sa gorge.
La bergère aimera les chats à caresser. Une lavande normale.
Un artisan donnera son sang à l'hospice. Les malades auront
du poil à l'espoir.
La princesse sera mordue par une étoile. Son feu le mieux pré-
cis. Elle accourra respirer le friselis sous un paravent. Étrein-
dra des limaces en écoutant l'air.
Le toucher à l'ancienne aura du bon.
Des soumises seront accouchées. Les loups rôderont autour
des nés frais.
Le peintre rapide sentira sous les bras. Elle tripotera son tuyau
en audace d'éventail. Ce sera elle aboulée.
Le poteau de planète démoulera son moignon.
Elle urinera de la matière.
Une tôle soyeuse. La fausseté du verglas. Ses gants mono-
loves couineront sans mère.
L'espace restera.

Sa vitre gondolée voudra trente routes. Elle sera sale. De caresser son chien sera déduit des dorures.
Frappe de planète. Des loups verront le mont mauve.
Elle devinera son autofille. Mal interprétée au théâtre.
Un chien sera semé par principe. Des limaces obscurciront ses gerçures. Elle mordra son miroir.
Un corps jaunira dans le lac.
Soigner son sourcil d'oubli. Trente cadrans d'expérience.
Indécente à l'église. Une bougie en elle. Les scribes crispés dans le couloir. Cet écoulement.
Elle sera versifiée en train.
Un bœuf cuit en mer. Des limaces punies de princesse. Ce sera interprété. Une colline à bec. Elle fouillera des arômes dans son pot de terre.
Ses hanches aliénées. Ses cuisses à nager.
Formuler son métal. Joie de crayonner.
Se patiner. Lacérer des moineaux.
Elle écouterà son meilleur moulin. Sera calme à l'idée d'avoir trente cadrans. Amorcera la pompe de salive.
Être matière à précipice.
La salle de réveil investira la dune de l'autofille. Le piéton sera précis. Dans ce train elle avalera son anatomie.
Elle se forcera devant la cheminée. Niera les blés épanouis.
Ce sera sa dot de tombe. Cœur trente.
Des bibles suinteront.
Elle sera placée à côté d'un choix. La collation sera inévitable. Un vent d'élevage. L'autre puits.
Elle soignera le calme.
Son corps sera une sucette à la chaux. Une locomotive gavée de bouches. L'orage restera un moment. Petite transparence.
La princesse se lavera dans du cidre. Figera le miel en colonnes. Des matelots seront cachés sur le balcon. Elle y songera repue. Devinera l'unité publique.
Son corbeau. Ce rôdeur.
Un verglas fixera des vitres. Butera contre le train. Elle créera des moineaux. Leurs gorges seront des perles pour l'impasse.

Au marais. Voyager sous la vase. Étouffer les départs. Jaunir dans l'opacité.

L'envers des dunes.

Des palourdes dans le panier à citrons. Un clou. Elle ligotera les chanteurs. Trente cadrans sans vapeur. Elle fouillera la soustraction. Vision d'invention.

Les cadavres seront réglés. Elle leur donnera une bise.

Elle sera un pic rapide.

Devant la cheminée elle coloriera des potentiomètres. Ces moineaux copieront trente montagnes. Elle sera ombrée par leurs robes.

Son autofille aura la jaunisse. Se déhanchera dans l'émoi.

Elles se regarderont les cuisses. Le vertige à côté.

Une cueillette au cagibi. Mémoire de chanson. Le bûcheron la videra de sa musique. Elle massera son genou.

Ses yeux auront mal au feu.

Une soupe de cadrans. Trente tanières. Des tenailles en relief.

Sa viande versée sous la lumière jaune.

Elle aura la fausseté d'une bergère.

Un couteau. La caverne photographiée. Elle déglutira ce refrain. Réveillera des collines. Ouvrira une scierie. La vitre de sa mémoire.

Elle sera l'infirmerie.

Sa douceur une poche de langue. Un aveugle vibrera. Ce sera jaune de sentir sa croyance.

Cette euphonie.

Ses veines dans son crâne. Son pli révisé. Elle aura faim.

Caressera sa solitude. Modernisera son chien.

Elle chauffera des ponts. Réclamera des amours de piscine.

Des émois pressurisés. Son siècle l'entreprendra de saveur.

Sous fraîcheur de verbiage elle promettra d'aboyer.

Elle neigera. Travaillera du chapeau. Fouillera son caveau.

Trente réveils noyauteront la grange. Les paquets de trains jaunis.

Planète étreinte.

Il y aura une vente de desserts. Des dalles au miel.

Elle mouillera en accord avec les astres. Un écho poli. Elle

fanera son autofille voulant récolter du gâteau.
Ses yeux se plairont à l'intérieur.
Elle sortira son coffret de sourcils.
Un asticot sera découpé sans soin. Sa culotte couplée à un nuage. Le pouvoir posera son inspecteur au coin de la tumeur.
Elle sera un violon écouté sur du gazon.
Du courrier expirera dans la fontaine.
Elle travaillera son autofille sur le verglas. Utilisera du vernis de bouche. Sera morte à chaud sous trente charbons.
Sachet de chansons. Souplesse à l'étage.
Une fève abordera la ténèbre. Trente œsophages.
Elle jouira de crayonner ses seins. Croira s'investir. Les peintres auront du mal à trouver des lombrics. Elle sera chahutée à sa façon.
Son chien aura un don.
Elle sera crue à la gare. Drapée de mages paisibles.
Elle rythmera son cuir. Un lasso aura la forme d'un cycle.
Cette mélodie.
Des chaises auront la main. Un piéton inoculera des miettes dans son cou. Ce flochage sera vital.
L'ouïe. Unité de barbe.
Elle sera arrivée de son intestin. Une vallée acide. Ses râles chanteront.
Elle accourra à la chapelle pour caresser des mots.
Des bruits de pied posé.
Ce sera le baiser d'une horloge dans un local de palissades.
Une chiquenaude. Des bises amphibies.
Sa culotte à bec. Sa lime de derrière.
Elle sera chipée dans le jaune. Aucun cadran dans la salle de réveil. Son gâteau de lèvres.
Le poumon rafraîchi sous un train de fatigue.
Elle grognera sur son pot. Sentira son fessier. Joie de pleuvoir.
Moment de tremper sa gouache.
La couche.
Les bourgeons de l'autofille. Être glabre sur une enclume.
Elle aura faim de repli. Sa course filandreuse. Utile à l'air.
Le chien collé à la planète.

Comètes. Son poumon sera une autoroute.
Elle sera venue en train. Ressemblera au son d'un berger gavé. Un pis en mie.
Elle mimera son médecin. De la neige dans le regard.
Elle sera en nausée possible.
Son auréole munie d'espace compté. Le mal pleuvoir dansera au tableau. Ses yeux dans le couloir. Elle mangera la salle de réveil.
Le chanteur sera ridicule. Il caressera la gelée de ses yeux.
La singerie aura pied. Elle verra les tons. Boira au robinet.
Elle construira sa cabane de façon embêtante.
Des chiots expliqueront la bible.
Des pays de dents. Des images mal vues. Nettes.
Son triomphe sera un saut. Une ruse abordable. Les marins seront montés sur le toit.
Ce sera doux de veiller sa lampe éteinte.
L'œil de la plage. Son meilleur loup. Mousse ce refrain.
Trente litres. Une gamme de pluie. De la laine sous les ponts.
Ce sera mirabelle de se palper.
Une modification. Son sein tombé d'une ampoule. Comparer ses paumes au réveil.
Elle écorchera un piéton sans vitalité. Une gelée de trente montagnes sèmera son chien. Ses nerfs tondus de frais. Le hibou sera retenu pour son lait.
Les lierres. Les récifs. Le reste sera vidé.
Des loups cinglés materont des nébuleuses.
Des parures de grelots multiloves. Elle sera parsemée d'aiselles. Au signal elle chiffonnera sa poitrine.
La princesse sonnera à sa vitre. Ses lèvres au citron.
Une scie sertie de pommes.
Saucer sa poitrine. Elle sortira du verglas. La fusion déposera sa langue sous un train.
Elle grelottera sans le vent.
Gong. Elle sera une plante. Vaporisera ses friandises dans un calme safrané. Son autofille suintera sous la meringue.
En vol à la suite de son ventre en suie.
Un loup jouira du chant.

Force d'abandon. Trente instants. Des rôdeurs pilleront la jou-
vence sous couvert de fraîcheur. Cendreront des bibles.
Une enclume pompera des citrons refusés.
Flairer la plante. Sa tête sous l'arbre à crottes.
Approuver sera divaguer. Liquider sa toupie. Mettre son
siècle en sachet. Sa chanson sera culbutée. Ça s'avalera.
Elle boira l'allée. Urinera sous l'eau.
Réveiller la salle. Déboiser la lande au couteau.
Les planètes respireront. Elle aura besoin de courser des
nuages. D'enfiler l'étoffe des montagnes.
La bergère votera pour elle. La princesse volera son autofille.
Le bûcheron sera faible. Elle voyagera en pneu. Maquillée de
vomi. Son cœur en plâtre jaune.
Elle sèmera la caresse. Son loup revu.
Elle écorchera trente impasses. Ce sera humide. Un ourlet.
Comptera les yeux sans trou. Récoltera le fléau. Il suffira de
dire le mot.
Un piéton sur trente mangera des chiffons.
Sa nuque s'ouvrira. Un hibou montera dans le train. Il se
moquera des corbeaux.
Une caisse de cailloux sur la lande.
Elle gigotera dans la vitrine. Ses dents pendues à la colline.
Dans ses yeux coulera un chat safrané. Une écluse.
Elle aura en elle chaque peur possible.
Coudre des couloirs de loups vitrifiés. Des cadrans penchés.
Les bœufs punis espéreront l'infirmerie. La bergère sera au
moulin.
Être ancêtre. Confite par unité.
Poser de vivre. Lustrer la plate-forme. Des chats amateurs de
grâce la précéderont. Ce sera rythmé.
Son ventre sera pris. Ce refrain.
Elle sera noyable. Dans le four cuiront ses seins de glaise.
Pommade. Elle sentira sa gorge coller au goudron. Ses veines
se veiner.
La princesse. Précipité de fontaines. Ses paumes amphibies.
La tanière aux trente cadrans.
Prendre la chambrée par le pouls. L'autofille purifiée sous de

la laine. Ses jambes de boue. Des cheveux dans le cagibi.
S'être brisé.
Elle sera douillette sur un tracteur sans permis.
Elle aura son intestin. Trente souris cousues dedans. Le silence des radios. Un chanteur sali devant l'espace.
Le rôdeur à la mie de pain. L'oiseau gribouillera le train.
Soudure à bec. Cette sculpture.
Elle s'enfilera dans l'aile de la comète.
Des loups pèleront l'instant.
Elle sera sur le vase. Une voix dans son oreille. Elle médicalisera la pâtée de son chien retrouvé. Mouillera de se choisir dans la mémoire mauve.
Trente loups contrits sur l'autoroute.
Porter du chat.
Elle sonnera occupée. Le berger se branchera sur des granges pirates. Des autofilles en sachet.
Elle aimera se préférer. La dune bruira sous ses doigts.
Elle voyagera. S'étirera sous la lampe. Crochètera des mots.
Se fessera monolove. Il fera bon se frire.
Chaque lumière. Elle voudra caraméliser la gare.
Elle s'épellera.
Ce sera triturant. Les images ocres. Elle dressera ses yeux d'adoption. Le vent coloré. Une mare d'ongles. Elle caressera son chien. Elle saura sauter d'un train.
Sera paroi.
Elle corrigera les miroirs. Patience de réverbère. Nagera dans la tanière en viager. Cela libérera du calme.
Chaque prairie.
L'horloge suintera des pieds pliés. Des loups suppliciés.
Les clochers auront mal. La langue jaunira son four. Une machine odorante. L'anatomie du flocon.
Elle sera vue dans le train. Ce sofa. Un puissant cavalier entrera dans la salle de réveil. Ses cuisses franches. Elle trempera de l'étreindre. Divaguera.
Elle aura son pic à glace.
Un poulet sera cloué à la porte du site. Elle voudra cadrer le combat. Ralliera le distributeur de gobelets chauds. Effleurera

une fatigue de bouche.
Ses chats seront un prince.
Elle aura un côté uni.
Ressentira le flou d'être. Écouterà son bocal de pluie. Une haie donnera l'image nette. Le trou d'un chien à trente mains. Elle posera sa jambe joyeuse. Tapissera ses voyages de portes. La mémoire espérera le réveil de l'autofille. Ce sera jaune.
Pions pénétrants. Une fourberie.
Elle voudra son chat en civet. Boira la crème des gousses. La bergère sera râpée en grumeaux de goudron.
Une flaque fondra.
Sa corde rompra de se planter. Elle manquera le train. Saura les routes complémentaires. Déposera ses nerfs derrière la caverne. Elle sera un précipité de bouche.
Sa gorge écorchée. Son sexe sur la route.
Une cymbale jouira en dents de scie. Chanson au poteau.
Une fourmi sous la loupe. Un rythme à cœur. Les yeux frais de trente vaches de gare.
Les coiffeurs seront fermés.
Elle aura la beauté d'une table. Perdra l'étiquette de sa jupe. Ses doigts voudront l'invisible. Son trentième loup aura faim de paumes. Un voyage de fatigue.
Elle coiffera son pelage sous les yeux des piétons. Montrera son dard à des inconnus. La princesse ordonnera une saignée. Ses yeux de fée tamiseront l'écho.
Son crâne sera au théâtre. Dans du jus aphone.
Des boccas de pluie. Des routes de pulpe.
Elle liquéfiera des mets de saints au dessert. Les lampes chanteront pour elle. Veiller sera s'humecter.
Toupies notées toupie.
Sa joie multilove. Trente mémoires mauves. Il y aura du citron. Au feu le rythme. Êtreindre la cabane de ses astres. Pour veiller il faudra cela.
Le timbre du réveil. L'espace serti de purée.
Trente autofilles épiluchées sous un pont. Peaux à paner. L'image se soulagera de routes. De fontaines maternées. Du verglas cuira sous les chapeaux.

Se rôder l'ouïe en pays de lumière.
Les chats auront une frange. Les autofilles baigneront dans
leur jus penché.
La bergère sera salivée sous terre.
Elle sera en train de se caresser. Produira de la cendre.
Molestera un troupeau de bûcherons. Glacera de fraîcheur le
portail d'une fée cachée.
Trente réveils. Tâches d'ailes.
Un mélange d'orties flouera ses yeux. Des horloges seront
émues. Une lumière moderne. Elle quantifiera la mathéma-
tique. Son matelas suera le genou.
Elle palpera ses branchies. Son poumon pourri.
Son gâteau de siècle. Il neigera dans son lit.
Elle adoptera trente sapins. Sa bronchite sera pointue.
Le hibou accourra dans la laine noire. Le pays restera lié.
Suer sa couleur. Croire durcir.
Les mares seront des ronds datés. Elle produira un chiot.
Voudra le ventiler. Son sexe flottera dans l'oubli. Elle aura
peur de l'aimer.
Aucune planète. Elle durcira son épaule dans la vallée.
Accourir vers les pylônes. Ronfler sous l'eau du robinet.
Mousser de compléter le chant.
Elle mordra du feu. La princesse sortira de son marais. La ber-
gère sera jaune à côté. Elles exécuteront son genou.
Le berger fera un café.
Elles oublieront leurs mains sur la dune. Un loup les avalera.
Le piéton sera scié. Sa couleur puera au cagibi du château.
Une confiture d'œsophage. Ce sera une image.
En d'autres chapiteaux une simple tête sera coupée.
La bergère sera molle. La princesse verra les façons de se brû-
ler. Tartinera ses périodes. Une lampe sautera sur elle. Posera
de la malmener.
Elle sera punie d'êtreindre des récifs sans relief.
Refrain.
Elle s'envolera au chevet d'une poulie malade. Elle en aura
besoin. Parfumera la salle de réveil. Chantera les ventres de
vierges aux fruits.

Elle saura la trentième planète.
Un loup sans ticket sera refoulé. Façon de coulis. Il y aura une vitre sous le tapis. Elle fera un tricot avec des yeux de bœufs. Ce lainage oculaire s'empalera sur elle. Flambée grande. Sa gorge niera d'accélérer. Les bœufs aveugles partiront. Elle critiquera son chien sans ailes.
Son sein formera un bijou boisé. Elle trempera le gland du bûcheron dans un bocal de poix. Trente horloges. Les fioles vides.
Se décalquer. Manger du papier de babil.
Elle aimera des peaux de bergers bombés. Le piéton abordera des arbres sourds. Ses choix seront préférants.
Son autofille produira du vertige.
Elle sera un crâne gercé. Une praline sainte. Un grenier de réveil. Un moule à chants.
Un mage se pointera fluide. Sa luciole à la main.
Elle sèmera des chats en sachets. Trébuchera devant sa tombe. Les cailloux mousseront.
Le loup aura les cuisses en colonnes.
D'autres ambitions accourront.
Le travail des planètes. Les savons pileux dupés au bain. Chaque solitude métallique à l'oreille.
Elle sera visible. Chants bons.
Un canoë aura des branchies. Des prémisses de cymbales. Des ponts amplifiés. Elle se déshabillera sur le coussin périphérique.
Une flûte safranée. Sa mémoire à plat.
Elle sera montagne. Des amanites sous le sapin. Un cri trempé. Son four sera sali. Une soutane à genoux.
Trente miettes de ticket. Butiner du jus de branchage.
Une nébuleuse sur le site. Elle mangera du poussin.
Se sucer en crayonnant un bûcheron.
Elle fessera son autofille. Détestera sa douceur. Moussera de singer le manque. Ce cancre.
Arythmie. S'enterrer construite. Trente lampes tracteront le siècle. Cortège.
Elle s'essuiera au papier de bible. Aucune loupiote dans les

cabinets. Elle se coloriera. Un lac de périodes. La salle de réveil en mal d'espace.

Ce besoin d'inégaler.

Elle réclamera de veiller son chien fossile. Caressera des moulins. Une tornade d'impasses.

Train en flammes. Moisson cramée.

Elle mouillera son pouce. Sa natation.

Le moineau caressera sa gorge à la caverne. Elle plantera son œil dans un mégot naufragé. Elle sera aimable. Pestera.

Froissera l'aile de son autofille. Ce sera la stéréophonie.

Elle sera mâchoire à foutre un train. Le teint saint.

Aura besoin de saigner sous une écuelle. Manquera sa meilleure veine. Se rira sous science. Chaque loup verra son fiasco.

Elle se fouettera la nuque. Sera criante d'elle.

La plaine gercée d'yeux fades.

Lac. Sofa. Jets caducs.

Elle roucoulera. Verra trente serpents dans son café. Retournera au chenil à chanteurs. Ce refrain.

Une fois des barbus coucheront avec elle. Audace.

Le bras de brume tâchera la dune. Une souris géniale. Être pays de neige.

Pomper son autofille sera une façon de plafonner.

Elle sera adhésive. Donnera du sang en boudins monoloves.

La princesse accourra mal foncée. Un cadran. Un raisin dans le champ. Son chiot entrera la bergère. Elle gouterà.

Une file de loups devant le manoir. Pour le prestige.

Se gaver de défis accessibles. Sauter en marche.

Sans espoir de talus.

Brouter du sable fin. Les formes pleines. Ces reliques.

L'élue aura la clarté d'une cuvette. La bergère sera crispée.

Les bûcherons mettront la campagne en sachets. La princesse demandera le nul.

Trente dunes chuchoteront. Les arbres feront la course.

Le train sera accusé de vibrer.

L'élue ce sera elle. Sa mare sèmera les déçus. Les mages fessus. Les paumes. Les lampes atones. Sa mélodie sera un œso-

phage de hache.

Ses hanches. Ces rampes de ventre.

Un tamanoir forniquera un monticule de poix. Le berger posera son bougeoir. La bergère sera envahie. Écorchée par ornière.

Une sainte de qualité sera curieuse. Épiera la frivolité inconnue. L'éclosion du trentième chiot.

Ce sera joie.

Elle aura la lumière de planète. Reprendra du cidre. Elle sera punie de montrer son ventre à l'apparition des gares.

Un hibou chuintera de la laine.

Trente chats ténébreux défieront la caverne aux yeux profonds. Elle ordonnera la tonsure des trente. Ce sera idiot.

Prisme percé. Le mot écorce sera prononcé.

Elle vivra dans son cachou de fente. Se projettera dans l'enfance de l'école. Trente haltes de cavalcade.

Un combat de boue. Cracher ce refrain.

Semer trente nez. Son chien sentira le bœuf. Elle aura ri. Ses yeux seront de tissu.

Elle éjaculera des moineaux.

La planète se caressera de glaise.

Elle devinera des flûtes contentes. Sera creuse d'approuver. Braquera des poules dans la vallée des bûcherons. Vivra de leurs perles.

Elle sera mouillée d'appétitudes.

Être flamboyante. Chouchoutée. Torchée. Éteinte de cou. Elle sera à peindre. Une confiture de rouspétance.

Elle sera vue en train de se fabriquer une joue.

Le loup sera épris.

Une période d'espoir. Une vitalité d'eau potable. Des yeux de sépulture.

Elle recopiera des arbres dans les bars.

Corrigera son siècle. La mémoire au grenier.

La bergère couplera des caissons de limaces. Elle s'autorisera à exécuter le pape. Des louves à poil feront jouir trente chiens.

La galerie de princesse. Ses dents saillantes.

La salle de réveil se sera accroupie.
Dans le train des haltes seront inventées. Elle soignera une
mélodie. Brave larve. Lande rieuse. Miette aimable.
Le chien sera trentième.
Du miel de doigts dans l'air multilove.
Elle caressera l'autofille. Ses cheveux dans la raie. Trente
chancres sous l'auréole.
Elle percevra des bons d'étranglement. Épongera des lacs.
Sans calcul elle acceptera de paver un égout. Sa meilleure
fouille.
S'écrémer par sensation.
Patiner son cadran. Elle se verra savante à un dîner. Son cœur
sera initié. Il jaunira. Elle fera l'image à son image.
L'autoroute se changera en horloge.
Pour mentir elle se devinera. Les yeux auront du mal à voter.
Elle sciera des verges dans la lumière bavarde. Une abondance
de mal pleuvoir.
Elle aura coiffé la planète. Chats fromages.
Sa langue sera l'aiguille de son sexe cousu.
Elle mordra son chien. Saura le forcer. Jouira sans lui.
Elle troussera de la neige. Molestera le divin. Se musclera le
barbu. Façons de se tempérer.
Des mégots transformés en flocons. Des piétons corrosifs. Un
bonbon velu. Périmé.
Elle sera accroupie sur la lande. Il y aura des soupapes. Elle
précipitera du beurre dans sa croûte de manoir.
Aura réduit la salle de réveil.
Sera devenue bonne.
Fée.
Les yeux sur le gazon. Son miel en elle. Les cadrans pondront
des pendus. Ce refrain.
Elle trempera d'espace ses oreilles de laine. L'inspecteur sera
son élève. Il causera dans un trépas de draps. Elle sera lisse
derrière la vitre.
Divaguer sera pouvoir. Il y aura du thé à l'œil.
Sa joue plâtrée se malmènera sur le pavé. Son allure de sein
beurré agitera les piétons.

L'arbre tissera sa pourriture. Elle aimera ça.
Apparition du récif. Jolie tumeur. Elle moussera de s'écorcher. Voudra étouffer son réveil.
L'œil des yeux vus se sera emmêlé.
Elle aura mal aux sons. Une veine flottera dans le site. Elle épluchera ses impressions.
Son cordage de ventre sera pesé à part.
Les frottements l'éclairciront. Ce moment sera petit.
Espérer chaque anatomie. Une gorge de souris cuite. Elle fera un bruit de viande promise.
L'autofille aura froid.
Sa nudité sera un rôdeur. Des mages seront haut perchés.
Une coulée de mucus à la caverne.
S'imposer sur l'autoroute. Décoller les sauterelles sur la vitre du train. Recuire les tranches mal cuites. Mousser au marais.
Elle lubrifiera la giclée d'un loup.
Postulera la neige de couloir.
Son autofille étirée. Un roc. Une mousse de chant. Son imagination soufflera une forêt de sapins.
Trente champs. Son chien retrouvé. Elle ouvrira des talons de bergers. Ce sera possible.
Elle sera soyeuse dans la foutaise alternée.
Charade. Des mégots abonderont sous sa peau. Un enclos en pente. Des mottes de poussière. Elle fuira du genou.
Les coudes seront en relief.
Une poule aura trouvé un cou. Elle le contempera.
Prairie copiée.
La bergère perdra les os. Le flou sera parti.
Elle s'inclinera pour être grande.
Remuera son autofille. Elle sera lourde de trente rots retenus.
Chute de chiens derrière l'hospice.
Son bûcheron fera du vent avec sa langue. Elle se retrouvera dans un ventre. Privée de poteau. Moulée de jaune. Mal veinée.
Un jet de chien chauffera les braises. Elle sentira le café sous les aisselles.
La neige aura pullulé de son tibia. Une plume aux doigts frais.

Elle s'étirera sous la laine. Réclamera des griefs de loups.
Elle sera la cueillette de son autofille.
Jouira à la façon des peintres. Trente routes de cailloux. Des
fourmis nocturnes la pisteront.
Elle sera dans la mémoire mauve.
Piétinera l'horloge.
Elle réclamera une once de torsion. Crayonnera ses seins pour
la meilleure fois. Vernira trente dunes.
Ce sera elle. Sa tumeur résonnera dans son poumon d'orties.
Les piétons vivront au balcon.
Son verglas fera la culbute. Une piscine en douceur.
Les matelots lui plairont. Le toucher du derme. Elle mouille-
ra. Bris d'yeux. Du goudron dans son terrier. Chaque saillie
terminera son siècle.
L'aiguillon. La chanson du site. Il y aura d'autres formes.
Sa lampe l'éclaircira. Se soigner sera voir.
Elle flottera. Ses cuisses croustilleront.
Elle mangera des boyaux. Des cailloux. Des bergers. Des
loups bouillis débattront. Se débattront.
Elle crachera des bontés à piétiner. Trente routes.
Le déminage d'un manège sera génial.
La colline tassée. Le flot monolove. Elle vitrera des cœurs
avidés. Sa planète. Les yeux auront joie d'avoir faim.
Elle enlèvera le plâtre de son genou manquant.
Une toupie de salon fera un lit pour le chien. Au pays tâché de
cantatrices elle croira insoler des loups.
Des souterrains.
Elle sera applaudie derrière elle. À l'hospice elle déchargera
des échelles.
Trente corbeaux seront son interrupteur. Elle avalera des
escargots rationnés.
Ses draps palperont la princesse d'un pays mystérieux.
La fouiller. La cribler. Elle aura un corps odieux. Aucune
écuelle. Aborder son cœur sur la plage trente.
Eurythmie.
Le train fléau. L'alambic dans la salle de réveil.
Le siècle triera ses bretelles en lierre. L'autofille.

Plaisir de rimer.

Le clou dansera dans sa lèvre. Langue en gorge. Avoir mal.

Il y aura du pur à la tanière. Une bergère en terre crue.

Elle ouvrira un chat avec son couteau. Gage de vidange. Ses restes labourés de frais.

La princesse sera juteuse. Modéliser un derme de dame. Les cadrans se palperont. Elle sera niche dans la vallée.

De vivre à l'envers hydratera sa cause.

Elle se photographiera la bouche. Sa rage obsolète. Son phrasé de bêche.

Les nuages murés. Ce refrain.

Elle voudra retourner au marché. Régaler ses doigts de gomme jaune. Cueillir du givre. Des sucettes de bergers.

Son chiffon dans la nébuleuse. Inventer la planète. L'épave.

Un mage sera dans l'arbre. Son loup aura de l'élan.

Elle avalera le squelette d'une grande dame. Trente sucres dans son café. Son flacon taché de jus.

Ces espaces l'éblouiront. Elle niera les bûcherons. Les citrons. Les bouts de rats. Les lampes au safran.

Elle aura besoin de jaunir de la neige.

Elle sera regardée. La laine sera un train vers le resté. Son amour du mouvement vomira dans le compartiment.

Un corbeau se gavera de viande.

Il y aura un sofa. Une tête à bout de bateau. Elle soufflera dans la déconstruction. Régalera le rieur à quai.

Elle tombera. Sa tumeur sera grimpanche.

Posera ses yeux dans la hâte. Sera l'arbuste. La cheminée. Cette mélodie.

Trente routes dans la mémoire mauve. Accourir au jardin. S'écouler.

Pleuvoir braqué.

Il y aura la campagne. Des joues moussues. Ce sera divin.

La fusion singera la fusion.

Sa terreur sera de travailler sur la plage. De coiffer la bergère.

De lui remettre son cœur.

Leur unité sera soudée sous fraîcheur d'aquarium.

Trente urnes.

Chanter sa meilleure nausée dans le train du doute.
Elle se réglera de bonbons. La musique sera un berceau
peint.
L'autofille veillera sur son lit de régals.
Des limaces magnifiques. Elle voudra les ensabler. Des mou-
lages de vallée vierge. Ce sera minou d'éclore du lait de
caillou.
Elle tondra des aigles. Boudinera des belettes. Ridiculisera la
cause féline. Ce sera le bordel.
Ses yeux caresseront le pavé.
La brèche de l'autofille ornera la planète. Les yeux seront des
trains. À la ville il existera un loup décoiffé.
Un parent éternel en son vent. Ses aisselles dans l'aire
œuvrée. Elle viendra dans un chien en fente de viande.
Un accord au poteau. Une route poreuse.
Des gonds pliés. Elle nagera trente nœuds. Gaufrera les
dunes. Touchera des glands. L'image d'une rivière.
Son col d'amphore ouvert en chapiteau.
Sa bouche sera un chat en pluie. Une mirabelle en réclusion.
Des photographies seront prises.
Le calme accessible en campagne.
Elle vivra de branches. Voudra adopter un ancêtre. Ses yeux
seront copiés.
Elle se boira. Dents rapides. Soupirera aux images. Cimentera
ses paumes aromatisées de doigts. Sa rotule privée de cava-
lier. Une mère en poussière désapprouvera.
Des lucioles lui feront de l'ombre.
Elle sentira la fraîcheur. Magouillera des étiquettes.
S'observera pour croire se voir.
Elle sera acnéique. Acceptera sa poitrine.
Elle aura faim dans la salle de réveil. Abordera sa planète.
Noyautera les pôles. Comparera des trains.
Refrain. Un cargo.
Le chiot aura abattu la bergère. La princesse réclamera de
modifier ses amours. Elle récitera des cagibis.
Les loups se réchaufferont dans le salon maniéré. Leurs
caisses de cuisses devant la cheminée.

Il y aura l'autofille. Ses cils riront. La bergère sera un losange mort. La princesse coiffera trente récifs.
Le réveil aura mal aux ogives.
Une tirette de brume. De la pommade sous les ongles. Couette mate.
Elle postera son chien dès l'ouverture des plages. Pianotera dans la patinoire. Aphone. Imprévue. Fermentée.
Moulée de laine.
Elle voudra un horizon normal. Se promettra la famine. Des hiboux seront fâchés. En creux.
À la campagne un loup sera incendié.
Elle pleuvra. Trempera des matières rabotées. Phrasera des chemins. Elle aura mal à son cadran.
Des chiens citrons. Des loups bâtons.
Elle boutonnera sa vitre.
Dans sa nuque il y aura des notes de musique. Une vapeur de bosses.
Elle aura sa langue dans une planche. Ce sera reposant.
Un bœuf sera aimé sous l'arbre à crottes. Ce sera jaune d'être féline. Elle acceptera d'être du trentième cadran.
Vivre l'aplatira.
Elle composera une salade d'ongles. Il y aura du verglas dans ses muqueuses.
Elle sera formulée. Fouettée. Décantée dans un volcan. Sa culbute à l'identique.
Valsera sous des bulles.
Elle sera carrelée. Les yeux filandreux de croûtes jaunes. Le toucher sera culturel. Sauf émotion.
Elle sera préférée. Régalée de citrons.
L'œil mouillera l'autre.
Son autofille calera sur l'autoroute. Ce sera une colline. Une mare cimentée. Elles s'étrangleront.
Le trou sera sa langue. Du lait de laine.
Le prince sera doux d'espace en espace. Elle voudra son anatomie. Son chant. Aucun lit d'elle. Elle aura mal vu.
Dans ses muqueuses il y aura du gras. Elle niera de jaunir.
Lavera la vallée. Dépli doré pour peintre vif.

La princesse tapissera sa gorge. L'œil sera un brouillon. Cette
mélodie. Elle entendra son son.
Honorera des locomotives. Coulera son autofille. Trente
fouilles. Le manger sera de chiens écorchés.
Son chemin. Ses flots.
Elle mouillera de se dénombrer dans le joyeux. Sera pour la
percée d'un ratio de musique. Croira son écho. Ses lampes
contredosées.
Moussera une aile pour amorcer la lande du hibou double.
Il y aura un amateur de sapins tranchés. Elle sera un mystère
de souplesse. Niera de jouir d'aquariums.
Une lampe boira son mucus. Le dôme parfumera sa veste de
hanche. Son bâton de cheminée.
Elle fera la ville sur la lumière. Butinera de se boire.
La louve ce sera elle.
Des chiens en travaux. Trente fouilles. Elle aura besoin de
plaider. Se mêler. Les loups la captiveront.
Elle gèrera des nus patients. Des fers couinants.
Elle prendra feu en travaillant. Locomotives au parfum. Sa
poitrine meilleure.
Nager sur le pavé.
Trente loupes par réveil. Ses visions de bibles projetées. Son
horloge. L'accord des miettes d'amour. Ce refrain.
Une princesse de blé. Ce sera léger. De l'étoffe.
Le mage sera son ongle. Sa meilleure joie.
Se déployer. Cracher sa route entre les champs de calque. Les
yeux dans le fossé. Au théâtre le ticket sera à remettre.
L'aigreur des chanteurs. Elle rouspétera.
Avoir l'air frais. Les desserts purs.
Le prince sera son chien idéal. Elle en sera cousue.
Ses lèvres de ventre réclameront la mort du bûcheron. Du
mage. Des trente loups. Du cadran multilove. De l'horloge.
Des routes. Du piéton monolove. Ce sera fait.
Son caillou repu. Le cube venté d'os.
L'oreille entérinée. Un vertige de tris joyeux.
Elle caressera son prince. Ce carrosse. Sa mémoire mauve
dans la salle de réveil. Une bille d'amour.

Elle urinera dans un sachet à l'infirmerie.
Cœur trente. Elle aura l'air d'une pieuvre aérienne. D'une image ajoutée. D'un créneau de pluie.
Ce sera monolove. Mouillé en leste trouvaille.
Elle sera médicalisée. Ses abords seront saints.
L'innocence étouffera sa culotte de base. Il y aura ce précipice aux fruits. Elle jouira dans l'égout.
Elle aura pour pleuvoir un gaz de poche.
Réclamera sa lumière de tanière. Ses mollets anatomiques.
Elle se fabriquera une main de secours.
Un marbre somnambule.
Chaque tumeur attestée. Sa pente étirée.
Elle espérera les phrases de sa meilleure gorge. Le chant de l'autofille. L'oreille du décompte.
Les astres se grignoteront. Le mage se recoiffera.
Mélodie sous fraîcheur de gageure. En impasse utile.
L'autofille sera acquittée. Un envol sera caduc. Elle fera marcher ce mobile.
Il y aura des grelots indivisibles.
Elle vivra d'oser.
Une poutre boueuse sortira de son nez.
Trente fées se seront découpées à la main. En douceur.
Un manège de moments. Des greniers poreux. La déconstruction en vogue.
Une bergère aquatique. Un carafon.
Trente moulins. Des boutades au chapiteau. Son sexe aura plu. Une fosse identique aux dunes.
Il existera des arbres.
Elle percera son genou de hibou. Mangera sa viande sucrée de gorges. Salivera la lumière de planète. Posera son crayon.
Elle fera le toucher de l'arbuste. Sèmera sa dot de tombe.
Aura un son de chapelle. Ce sera à la campagne.
Le chien se ressemblera.
Un train se dénudera l'espace d'une idée. Minou piéton. Elle sera endolorie au jardin. Trente joues de chats cuites. Un loup sera chambré.
Ce sera voyager dans la planète de l'autre.

Elle chahutera d'abondance. Égosillera un mur. Un noyau caressera son cas. Les mucus seront des diseurs.
Le plat du prince. La torsion idéale des saveurs.
Elle accourra se souvenir.
Crayonnera un oreiller. Sera vue.
Des champs calcinés. Des fioles butinées. De la suie dans ses idées.
Les têtes rouleront sur la route. Le refrain ce sera ça. Elle toussera dans un moineau tronqué.
La toupie monolove. La fontaine dans la salle de réveil.
Elle bouillira des crânes de fourmis géantes. Un bœuf divaguera librement. Il offrira ses pierres auriculaires. Le chanteur sera dans un seau. Elle léchera son chapeau.
Degrés de veille.
Son sort à la ville. Dans sa bouche une patinoire. Elle avalera son hibou. Il glacera sa gorge.
La princesse projettera son pays. Vertige cavalier.
Pion. Cadran. Pont.
La lumière de planète en cris. Des couloirs d'accord.
Elle lavera son chien dans le train. Le carafon aura coagulé. Ce réveil.
Le drap du site fruitera l'amour. Trente fouilles.
Elle aura la volonté de buriner des rocs. Son citron dans un babil de salive.
Elle niera la douceur du voyage. Une lampe sous la nuque de son autofille. Sa mémoire aura molesté le train. Les vitres auront peur.
Elle jouira des déficits de douleur.
Sera matée sous garantie.
Des limaces sauront nager. Ce sera normal.
Elle saura se moquer de l'horloge.
Réclamera de croquer son moignon. Les asticots danseront au four. Chanson retrouvée.
Trente montagnes de musique.
Casser le médecin sur son poumon. Contourner la colline.
Elle osera caresser le trou de son chien en construction.
La princesse trempera dans une relaxante salade.

Il y aura des bruits de sucs. Des cueillettes au lac. Elle se comparera avec joie dans l'eau de laine.
Ce sera une bouture d'être à elle. Son fil trempé d'astres. Elle sera un cerveau sur la colline. Trentième planète.
Un champ d'autofilles. Accourir.
Il y aura un reste de clous. Elle lavera son carafon. Grincera de bave. La gorge vide.
L'image assimilera l'image.
Elle dansera penchée sous les gaz égayants. Aucune certitude. Des objets pour jouer. Sa fée saucée au carré. L'odeur d'un train. Le réveil esquissé.
Rôder par répit.
Elle sera une trachée de loup. Statue souple. Les bourrelets mauves en mémoire. Son cœur. Ses yeux métaux.
Flairer l'aile. Travailler sa corde. Briser le don.
Elle devinera le galbe de la princesse. Vomira sa toupie. Yeux d'huile. Trente urnes marines.
Elle étendra une écolière en jus. Friandise.
Elle se fessera. Plaidera sa meilleure auréole. Un aigle la précédera. Elle chantera en son pouvoir. Les lucioles paisibles à côté d'elle.
Elle aura besoin de jouir d'avance.
Aucune lumière dans la salle de réveil.
Elle sentira son siècle atterrir. Clamera sa brûlure sainte.
La louve se reproduira sans ficelle. En cachette sous des branches d'air.
Les plis de la princesse. Régler l'image. L'espace vécu.
Elle sera intimidée. Ahurie se croira muqueuse. Voudra mourir de miel. Chaque fraternité en stéréophonie.
Avoir la chaise de pleuvoir jolie.
Elle sera en train de dévorer son autofille. Ce refrain.
Éluder cette image. Réviser ses impasses.
Elle donnera les restes de son autofille à l'hospice.
Une route à sa vitre. Un vent voulu.
Le peintre de ventre sera joui. Trente miettes de ticket.
Elle sera ourlée de pluie.
Elle sera de l'horloge l'esclave.

Il y aura une écluse ancêtre. Elle osera le canoë. Soignera ses peaux de panneaux. Les loups seront partis.

L'astre copiera la situation.

Ce lavement fera mal aux ongles. Giclées de joue.

Elle cueillera des suites en glaise. Ventre plastique. Un travail de caoutchouc dans son chat. Enfiler son auréole. Sortir sa loupe.

Elle s'initiera à la noyade.

Trente chanteurs aimeront l'opacité. La modification sera paisible.

La princesse aura besoin de fonder la mer.

Montagne. Être de boue.

Les confiseurs planeront. Un siècle de têtes.

Il y aura du goudron. La princesse ouvrira un débit de cris. Une cavalcade de ponts fictifs. Elle aura mouillé de vivre sa mort.

Changement de haie. Toupie pétrie.

Trente cordes.

Elle divaguera. Primera son autofille.

Un bœuf de valves fraîches. Elle aura deviné la fontaine.

Lacérera la graisse de son intestin.

Sucer son chiot pour la meilleure fois. Une cueillette de boules de goût.

Elle aura trente sur trente à l'écorché.

Craquer du nuage. Être roulée en balle dans l'oreiller du prince.

Saliver sera permettre.

Elle se remplira de mer. Pèlera le trou du loup.

Sa tombe poncée. Être à la digue. Caresser des flaques de fées.

Autre verglas. Une coulée de bateaux.

Se gaver d'alambics. Être fraternité de gazon. Tremper de se choisir. Un moineau se sera évadé.

Elle réclamera de caresser les cadrans.

Sentira son miroir. Chaque effronterie. La corde.

Ses veines dures au sortir du cou.

Elle aura fomenté la cuisson. Son terrier poreux. Le bruit onctueux de ses seins. Une colonne de soins dans la salle de réveil.

Les boues comparées. Le divin au placard. Elle sera occupée

par un autre berger. La princesse l'aura abandonnée.
Pour l'œil les contours crieront.
Elle divaguera. Cuivrée de vapeur.
Ce refrain.
Ses sons auront des bourgeons. Trente kilomètres de pierres.
Elle mimera son idéal de tombe. Chant de loup.
Genou multilove.
Elle voudra une rente de douceur. Des fondations en couleur.
Éloignement d'elle.
Mousser un champ. Elle sera calquée par plantation. Crachats
d'écho.
Trente murs s'espéreront. Elle sera gommée d'images.
Gigotera devant la bergère. Le verglas manquera d'assorti-
ment.
Elle étirera son chien au carré. Il sera versifié. Ce sera elle.
Murmures dans la tourbe. Les piétons voilés. La bergère
embaumée. Aucune neige.
Une urne.
Elle vomira trente miettes de ticket. Se verra potable. Elle
croira s'écouter.
Chantera grave. Agréable.
Le hibou sera fatigué. Elle cuira dans la salle de réveil. Trente
cadrans. Les yeux l'auront senti. Ce sera ça.
Elle aura gommé sa gamme.
Molle de divaguer. Opaque au cœur. Elle sera poivrée.
Salivée. Égorgée. Avalée.
Son pouls fané. Les planètes seront proches.
L'autofille se réglera.

*Christophe Spielberg est né en 1969. Il est le créateur d'un important site
personnel d'écrivain, où il a lancé le manifeste contre le roman d'élevage.
Il a publié en janvier 2001 son second roman, On part, aux éditions 00h00.*

Ressources :
<http://www.spielberger.net>

CREATION 3

Alexandre Tirilly

Orage d'été
(chapitres d'un roman à venir)

Géographie

Samedi : installé à la terrasse d'un café (une terrasse le long d'un trottoir, près du croisement de plusieurs rues, calmes à cette heure de la matinée), Sébastien examine les passants, et se rassure une nouvelle fois de la frappante diversité des physionomies, des attitudes, des démarches et des caractères. Ce qui décourage heureusement toute tentative de description et ravit le flâneur. Fugitivement, mais avec régularité, l'immobilité de la chaleur et du soleil se trouble d'une fraîcheur bienvenue ; ce sont comme des instants de respiration de l'atmosphère: la lumière s'atténue et ombre le ciel, une brise fine effleure. Puis, avant qu'on ait eu le temps de l'oublier, resplendit de nouveau le soleil plein.

Sébastien achève la dernière relecture de l'article sur Robert le Diable, et en termine avec le pensum qu'il doit rapporter à la maison d'édition. Il espère alors pouvoir coincer l'éditeur (dont les exigences sont croissantes) pour régler le problème de l'article litigieux consacré à Bonnavier.

Il aime à travailler ou flâner dans les cafés : cela lui change les idées. Il aime parcourir des quartiers, découvrir des cafés, ressentir des ambiances, percevoir des changements d'ambiances même ténus, dériver pour percevoir la complexité de

la géographie urbaine, les effets d'un décor stimulant (ou déprimant) sur la pensée et le sentiment. Sébastien est sensible à ce décor matériel ; il s'imaginerait explorateur, cartographiant par l'errance les flux des voies principales et secondaires, les unités de climat et les marches plus floues, les plaques tournantes, les pentes de dérive, la fragmentation des espaces et des rencontres, le relief des rues qui relient ou qui coupent, qui entraînent ou qui se laissent débusquer, les monuments défensifs des quartiers fortunés et les places de la misère... Il n'a cependant pas une telle ambition. Il ignore d'importantes zones, des quartiers dont l'atmosphère ne l'attire pas. Il se contente de préférer aux hauts corridors emphatiques et mornes, tirés au cordeau, alignant réglementairement des géométries strictes, les rues obliques, sombres, mystérieuses, offrant des angles intrigants, des parcours contrastés, des séquences dissymétriques, de surprises découpes de soleil ou d'ombre sur les façades ; ces rues qui lui permettent d'échapper au bruit monumental des grands boulevards.

Par ces lieux, rues et cafés qui sont uniques, observés trop méticuleusement, il cherche aussi à échapper à un pénible sentiment de répétition, de redite. Les rues aux intentions inépuisées, les cafés aux possibilités de rencontre lui procurent une sensation de diversité et de liberté. L'environnement le plus banal se révèle un monde infini par la minutie des dispositifs, la fragmentation des espaces et des parcours, la rassurante variété des attitudes. Ce mouvement du regard lui permet de combattre sa lassitude des lieux communs, des généralités répétées : se ménageant des haltes dans les cafés, il parvient à terminer les relectures, synthèses, articles fastidieux, tous ces travaux où il a l'impression déplaisante de recopier, de ressasser, de dupliquer les idées normées, validées justement par un incessant recopiage, les données calibrées dont l'abstraction simpliste leur permet de proliférer, de se démultiplier en variantes interchangeables qui alimentent les systèmes et courants d'information, produisent des flux de combinaisons simulant la complexité. Sébastien voit les rengaines

et les recettes, les grilles et les trucages ; il finit par ne voir plus que cela, de même que dans certaines architectures hautes il finit par ne voir plus que la déclinaison obstinée des mêmes éléments: frontaux et entablements, rinceaux et fleurons, balcons et encorbellements. La monotonie le guette, sous les figures de la profusion.

Aussi Sébastien évite ces brasseries qui, avec leurs assortiments analogues de vérandas et comptoirs, banquettes et petites tables, glaces et lampes épaisses, panneaux vernissés aux tons bruns ou clairs, varient à peine les thèmes du garçon de café mal embouché et des toilettes rudimentaires - payantes. Il préfère les vieux cafés dépoussiérés qui ont regagné une nouvelle jeunesse urbaine, comme celui où il s'est attablé : la grande devanture aux montants de bois qui serpentent abrite un écrin marron de décorations sinueuses, un large comptoir rehaussé de plaques ouvragées, et deux figures de nymphes peintes sur des faïences encadrant un grand miroir. Il regrette seulement que les serveurs ait l'air si conscient de la beauté de leur café (l'excès de conscience peut nuire). Les toilettes sont correctes.

Définir et énumérer les décorations d'un café est sans doute plus facile que définir ses clients. Encore que: le cadre, l'emplacement, les prix, voilà qui profile la clientèle; choisir un café sera espérer peut-être des rencontres. Le simple fait de voir et d'être vu, d'être là à cette place sera une sorte d'investissement (si l'on veut donner aux choses un tour intéressé). Le café est cher - la position vaut la dépense. Des profils tranchés pourront même être distribués dans les différents espaces de l'établissement (par exemple une salle à l'étage sera conçue pour attirer des étudiants et des réunions littéraires). Les profils définis n'entament pas, heureusement, l'hétérogénéité foncière, la diversité sur laquelle compte toujours le regard de Sébastien, la diversité des attitudes et des physionomies, qui détourne de l'énumération et de la répétition.

La circulation devenue dense rend la terrasse bien moins agréable. Sébastien quitte le café et s'engage dans le méandre d'une longue voie composite qui monte en pente douce. Les différents éléments de cette rue, pris isolément, n'ont rien d'extraordinaire : tantôt vieux édifices souvent délabrés, murés parfois, tantôt constructions récentes à la plastique indigente - mais le mouvement général, rythmé par les incurvations de la voie, le fouillis un peu anarchique de ces styles divers, époques diverses, maisons droites et biscornues, hautes et basses, nouveaux ensembles et bicoques grises, pierre et brique, rectiligne et penché; le pêle-mêle animé des enseignes et des petites boutiques, épiceries et alimentations à emporter, soldes et brocantes poussiéreuses ; tout cela, sans parler de beauté, dispense un charme réel (malgré la densité de la circulation automobile). La pente augmente insensiblement. Les cafés colorés laissent place à des troquets ternes et indifférenciés, en apparence. Sébastien longe des maisons à un étage, des immeubles à cinq étages, des édifices restaurés, des façades délabrées où béent d'obscurs couloirs, des casernes de briques et des ensembles d'habitations; tous et toutes se coudoyant amicalement, malgré les différences, en avant ou en retrait sur la rue dont les trottoirs sinuent. Ce n'est pas le bel automne, quand le temps est sec, que les journées sont ensoleillées, fraîches sans être froides, et qu'un vent vif aère la ville. Mais Sébastien se satisfait de ce matin d'été dont la chaleur est supportable. Malgré la pollution des balades sont encore possibles. Sébastien remarque un café ancien qu'on vient de rajeunir, de lustrer ; moins beau sans doute et moins prétentieux que celui qu'il a quitté tout à l'heure. Il croise l'un de ces grands boulevards qui morcellent les quartiers anciens et ne semblent relier que des circulations automobiles. Plus haut un déploiement policier voyant prétend répondre à l'occupation par des sans-domicile d'un immeuble, qui arbore une grande banderole. Après un autre boulevard, la pente de la rue s'accroît encore. Une pancarte fléchée invite bientôt Sébastien à bifurquer dans un passage, donnant sur la platitude grise et sale d'un ensemble - mais à droite, au rez-de-

chaussée d'un des immeubles, il découvre le petit théâtre indiqué, une entrée simple sous un panonceau, munie d'horaires et d'une affiche. On joue une pièce intitulée Exil.

Il ressort du passage et redescend la pente sur l'autre trottoir, parcourant à nouveau la longue rue. Il décide ensuite de tourner à droite et de s'engager dans une longue voie rectiligne, étroite, un axe discret et silencieux qui coupe des rues commerçantes. Vieux immeubles murés, terrains vagues y alternent avec les rénovations, les constructions récentes et propres, plus généralement laides que la plupart des édifices noircis qu'elles ont remplacés. Plus loin la rue s'anime, investie par des boutiques de confection. Enfin elle bute sur un large boulevard. Sébastien le traverse, longe le parvis d'une église. Une nouvelle rue semble prolonger l'axe silencieux et rectiligne, plus homogène et normée par son architecture, plus commerçante et plus banale. Sébastien remarque un bar qui a fermé, un mot affiché mentionne des désagréments. Il poursuit sa marche. La seconde rue finit par se briser sur un tonitruant enchevêtrement de circulations automobiles. Sébastien se replie vers la gauche, traverse une très large avenue où l'on a aménagé, entre les deux voies mécaniques, des promenades plantées, des squares et des aires de jeux. Dans une petite rue, il s'approche d'une vieille librairie, s'arrête devant la devanture grise et les étalages de livres soldés.

Joachim sort brusquement. Ils manquent de se bousculer - Ils hésitent.

Sébastien hésite : il reconnaît la grande silhouette pâle et noire, qu'enflamment les boucles blondes désordonnées et le regard perçant bleu.

Joachim hésite : il se souvient de l'acheteur devant le centre culturel:

- Désolé ...

- Ca va. On a évité la collision. Tu étais pressé de sortir.

- Je n'avais plus rien à faire à l'intérieur.
 - Tu vendais des livres ? Ce n'est pas évident de faire des affaires avec les bouquinistes - ils s'y connaissent trop bien.
 - Tu plaisantes, ils n'y connaissent pas grand-chose. C'est pour ça que c'est difficile.
- Sébastien et Joachim marchent ensemble sur le trottoir de la petite rue.
- On peut se tutoyer ?
 - Bien sûr.
 - Tu vas quelque part ?
 - Non, je ne vais nulle part. Je me balade ; malgré la pollution je crois encore à la possibilité des balades. J'essaye d'échapper à l'étroitesse de mes parcours quotidiens. Il ne fait pas trop chaud, il faut en profiter.
 - Tu as l'air bien chargé avec ta sacoche.
 - Oui, j'ai travaillé dans un café, mais maintenant je souffle.
 - On peut déjeuner ensemble, si tu n'as rien à faire.
 - Merci. Avec plaisir. J'aurai tes coordonnées et je pourrai te rendre la revue.
 - Garde-la. Et je peux te vendre d'autres livres.
 - Non merci. Tu as réussi à en vendre beaucoup à ce bouquiniste ?

Joachim amenait six livres à vendre. Le bouquiniste lisait caché derrière une pile, et prit un air presque apeuré. Trois livres l'intéressèrent. Car les trois autres n'étaient pas très intéressants. Il proposa de donner à Joachim une petite somme, pour les trois intéressants, à condition qu'il lui laisse aussi gratuitement les trois inintéressants. Joachim accepte. Le bouquiniste ne veut pas qu'il reparte chargé : c'est déjà bien qu'il paye les livres qui l'intéressent.

(Bon, il y avait peut-être un côté mesquin. - Nous n'allons pas voir le mal partout)

(Une petite mesquinerie dans une boutique suffocante, poussiéreuse, une mesquinerie triste, saturée de vieux livres,

confluant avec d'autres formes de mesquinerie, des mesquineries de toutes sortes dans toutes sortes de lieux, pour former des torrents, des rivières, des fleuves de mesquinerie)

- Ca ne t'ennuie pas de déjeuner avec un professeur de grec ?

- Non. Tu enseignes ?

Joachim sourit :

- Je ne parle pas de moi. Je déjeune avec un professeur de grec qui habite dans ma maison. Ca ne te dérange pas si on mange tous les trois ?

- Bien sûr que non. Tu l'héberges ?

- Depuis des années il a son appartement au rez-de-chaussée de notre immeuble. C'est un vieil ami, je lui dois beaucoup. Il y a cinq ans (j'avais vingt-deux ans) il m'a aidé à passer le baccalauréat.

- À vingt-deux ans ?

- Oui je sais, c'est tard. Il faut te dire qu'à quinze ans j'avais décidé de faire du théâtre. Et rien d'autre. J'avais complètement laissé tomber les études. Plus tard, j'ai renoncé au théâtre. Je me suis dit que je devais repasser le bac, et j'ai fait un l'effort nécessaire. Mais il m'a beaucoup aidé. Maintenant je suis même inscrit à l'université. Où je ne mets jamais les pieds...

Ils ont franchi des boulevards, et l'atmosphère s'est modifiée. Ils s'engagent entre de vieilles demeures sombres, non ravallées, que baigne le silence d'un quartier historique. La petite rue ondoyante se glisse dans la solitude de son passé. Plusieurs hôtels anciens se dressent, aux porches élégants. Les façades en biais, les angles brusques peuplent la rue de formes immémoriales.

- J'habite au bout de la rue.

Intérieur

Effectivement, à l'extrémité de la rue et de sa pente légère, patiente un petit immeuble âgé, plus bas que les autres. Sébastien a le temps de compter trois étages. Trois marches d'une pierre usée précèdent la porte, qu'elles détachent doucement de la rue. Le corridor d'entrée n'est pas très large, encombré par des étagères en grande partie vides.

Joachim et Sébastien empruntent le vieil escalier - plutôt se fauillent dans l'étroitesse du vieil escalier de bois, entre les parois défraîchies. L'immeuble date de plusieurs siècles (mais il a été remanié). Au deuxième étage, l'appartement se recroqueville sous les belles poutres apparentes. Joachim passe à son amie Marianne un coup de fil. Sébastien parcourt rapidement les photographies, les gravures et le fouillis des livres sur les étagères qui peuplent les murs.

Ils redescendent. A l'arrière du corridor d'entrée, une porte ouvre sur une petite véranda translucide; des outils, des casiers et des pots, quelques plantes baignent dans une moiteur d'étuve. Puis la véranda se révèle l'antichambre de la grande cour intérieure (une de ces arrière-cour où se cachent tant de secrets, pense Sébastien). Ici cette cour est un jardin spacieux et entretenu, qu'encadrent de hauts murs où s'accroche le lierre, et à droite l'aile de l'immeuble. Au fond un petit bâtiment sans étage ressemble à un atelier. Les allées et la verdure fleurie convergent vers un arbre imposant, à l'ombre duquel sont disposés des sièges de jardin et une table blanche - un grand saule au tronc épais et penché, dont la frondaison ressemble à une immense chevelure qui vient çà et là effleurer le sol. L'arbre haut, dont le tronc se ramifie et se tord puissamment, nous abrite de son feuillage échevelé.

- C'est merveilleux d'avoir ce jardin.

- Je sais. C'est vraiment une partie de moi-même.

Mon professeur habite dans l'aile, au rez-de-chaussée.

Le professeur de Joachim, un vieil homme voûté, aux che-

veux clairsemés, se déplace en boitant sensiblement. Sous la moustache grise, le sourire reste malicieux ; se transforme encore en un rire qu'on dirait enfantin. Guy a souffert dans sa jeunesse d'une grave maladie mal soignée. Il a enseigné, longtemps, les matières les plus diverses. Puis seulement le grec. Il se passionne pour les langues, en étudie près d'une vingtaine. Depuis des années il correspond avec les plus grands linguistes, dispersés dans le monde entier.

Le déjeuner est frugal : salade de laitue et de pommes de terre; fromages; fruits ou yoghourts. La pièce en désordre ressemble à une grande cuisine bricolée ; d'un côté s'alignent les placards et les appareils ménagers, de l'autre les volets mi-clos filtrent la lumière et la chaleur, le frémissement du jardin. Une grande table de bois fait salle à manger, tandis que dans un angle une table basse et des fauteuils ébauchent un salon. La table basse et les étagères à proximité se surchargent de livres, papiers, journaux.

Hier le professeur de grec a découvert une librairie persane, où il a acheté un recueil de poèmes, qu'il espère pouvoir lire malgré la médiocrité de ses connaissances (il s'est mis au persan il y a cinq mois). Dans la librairie il entame une discussion avec un autre client à propos de la poésie persane. Ils parlent un bon moment, jusqu'à ce que son interlocuteur lui avoue qu'il est l'auteur des poèmes.

Un poète connu dans son pays : il avoue, mais avec une expression singulière, qu'il vit depuis des années en exil, et qu'il vient très souvent dans cette librairie. (Il paraît s'excuser)
- Il te reste peut-être une pièce pour lui.

- Il reste des pièces inoccupées bien sûr. Excuse-moi, on parle entre nous. J'ai des locataires qui sont dans la situation de ce poète. Des exilés voldanes. Maintenant tu comprends pourquoi je vends des livres. Les livres envahissent la maison, et je dois faire de la place.

Le professeur désapprouve son ancien élève :

- Je ne suis pas d'accord.
- Je sais que vous me désapprouvez. Mais grâce à ça j'ai pu payer des affiches et...
- Il y a d'autres moyens.
- C'est un moyen comme un autre. Et depuis que j'ai vendu les livres du corridor, on peut y circuler sans que tout ne s'écroule.
- Tu sais bien que ton père y avait rassemblé des livres secondaires.
- Eh bien ils sont partis en premier. Un bouquiniste m'a fait un prix de gros. Je lui ai demandé s'il faisait un forfait, mais il n'aimait pas trop l'expression. Il m'a dit: je trie et je propose mon prix de gros. Il était alléché par le contenu de la maison. Ils adorent récupérer des bibliothèques entières, c'est une aubaine pour eux.
- Mais il y a tous les autres livres, ceux qui étaient dans l'appartement de ton arrière-grand-père...
- Avec ceux-là j'ai pu parfois avoir de bons prix.

Le vieux professeur renonce à ses remontrances :

- On ne va pas se disputer devant notre invité. Excusez-nous. La conversation porte ensuite sur la correspondance du professeur. Guy s'anime, en suggérant ces années d'échanges, de rencontres avec les grands hommes de la linguistique. - Les grands hommes ont aussi leurs petitesesses ; les grands débats théoriques dissimulent parfois les petits règlements de compte. A la pensée d'une foule d'anecdotes, trop longues à raconter, car il faudrait en ressaisir tout le contexte, à la pensée d'une foule de médisances, rivalités, aigreurs, le vieil homme rit malicieusement, comme l'enfant qu'il est resté, s'amusant des enfantillages adultes - comme l'enfant qui n'a pas guéri.
- Mais il faudra quand même que je publie toutes ces lettres. Avant ma mort, ou après. Elles ne contiennent pas que des théories ou des récriminations. Mon élève (il désigne Joachim) sait tout ce qu'elles contiennent de précieux.
- On les publiera Au moins pour les lettres d'Aleksandar Gozer.

Le professeur s'assombrit :

- Nous n'avons aucune nouvelle de lui...

Joachim reste silencieux.

Un moment s'est écoulé, lorsque le professeur extrait de son vieux cartable quelques feuilles, et les tend à Joachim:

- Tiens, cela peut t'intéresser. C'est un bulletin fait par des exilés. J'ai commencé à traduire plusieurs des articles.

- Je ne sais pas comment vous arrivez à trouver tout ça.

- J'ai tout mon temps de libre. Le temps de regarder autour de moi. De ramasser des papiers qui traînent.

On fait des trouvailles.

Après le café le professeur les quitte dans le jardin, à l'ombre de l'arbre chevelu.

Sébastien se répète :

- C'est merveilleux d'avoir cette maison et ce jardin.

L'air est différent. La chaleur est plus supportable.

On dirait que les murs arrêtent la pollution extérieure.

Certaines nuits d'été, Joachim prend un sac de couchage, un petit matelas, et descend dormir dans le jardin. Sous les poutres, en haut, ça peut être intenable.

- Mais l'hiver, certaines pièces du rez-de-chaussée et du premier sont assez humides. Voilà, tu connais l'essentiel de mon intérieur.

Les murs autour de nous sont bien épais. L'univers alentour finira par nous oublier.

En fait c'est difficile pour moi d'en parler, j'ai l'impression d'être né ici.

- Qui habite l'immeuble, à part toi et le professeur ?

- Il y a les locataires de passage, on en parlait tout à l'heure. Ils viennent, ils partent, quelques-uns restent plus longtemps. Evidemment ils ne paient rien, ce sont des exilés. Dans l'aile logent mon oncle et sa famille. De toute manière ils ne sont pas souvent là, ils ont une autre résidence..

Maintenant, dans cette maison, il doit y avoir des fantômes.

Etrange. Quand on grandit dans un lieu, en règle générale, les

murs et les pièces autour de soi rétrécissent peu à peu. C'est logique. Quand on est enfant, les pièces sont immenses, le jardin est une forêt à explorer, l'atelier un château où l'on peut s'embusquer, avec son pistolet à eau, pour attendre l'assaut du petit cousin. Lorsqu'on a grandi, c'est plus difficile de se perdre dans le jardin ou de se cacher dans l'atelier. Pourtant j'ai l'impression que la maison est devenue plus grande, avec les années. Elle a davantage grandi que moi. Peut-être parce qu'il y a davantage de pièces vides, des chambres dont on a perdu les clés, des endroits que l'on a oubliés sous la poussière, à force de ne plus y aller. La maison est devenue vaste...

- Et tes parents ? Ils n'habitent pas ici ?

- Mes parents sont morts.

Tiens, voilà Marianne.

Une jeune fille grande, brune, vêtue de blanc (bermuda et tee-shirt), est apparue à la porte de la véranda.

Marianne est souriante, mais fatiguée. Enchantée de faire la connaissance de Sébastien ; mais en colère.

- La colère est un bon moteur.

- C'est comme ça. Il faut faire face, dit-elle en souriant et en serrant Joachim contre elle.

Mais toi, est-ce que tu fais face ?

Joachim l'étreint à son tour :

- Des reproches ?...

Marianne et Joachim se sont connus alors qu'ils faisaient du théâtre, huit ans auparavant.

Joachim embrasse Marianne :

- Voilà ce qui me reste de ma période théâtrale. Pas si mal.

Ils ont abandonné en même temps. Lui est redevenu écolier, puis s'est inscrit à l'université, où il ne va pas souvent - en étudiant engagé. Quant à Marianne elle a travaillé dans la communication. En définitive elle l'a rejoint - elle s'est engagée. Aujourd'hui elle travaille dans l'action charitable.

- Où figure-toi que j'ai retrouvé le même patron publicitaire que j'avais avant, et qui lui aussi s'est reconverti. Mais il n'a

pas changé : toujours aussi mégalomanie, et toujours aussi pingre. Pas pingre en heures supplémentaires pour nous, en tout cas. Je ne crois pas qu'il soit charitable dans l'âme. C'est un boulot, une carrière comme une autre, bien cotée ces temps-ci. Assise près de Sébastien, Marianne conte, de sa voix aiguë et de sa colère souriante, l'histoire de mille exilés (femmes seules et enfants) amenés de la Voldanie que dévaste la guerre, en grande fanfare, par une autre organisation.. Malheureusement leur séjour et leur déracinement se prolongent - ce que n'avaient pas envisagé les gérants de l'entreprise charitable, incapables de prévoir la prévisible durée d'une guerre longue. Les familles d'accueil (mal préparées) ne supportent pas l'épreuve et renoncent au bout de quelques mois. L'entreprise charitable ne les remplace pas, estimant avoir accompli son devoir - déplacer les femmes et les enfants loin de la fournaise, au prix de leur déracinement. Les forces administratives répugnent à intervenir (quelques notables locaux offrent logis et tâches de ménage à des femmes qui, hier, enseignaient dans les lycées de Voldanie; en leur expliquant le fonctionnement des aspirateurs). Alors il faut faire face : associations et collectifs spontanés s'activent pour trouver des solutions, fournir des accueils plus solides, des vies provisoires.

- Mon cher boss m'a reproché de trop me consacrer à cette histoire, qui ne concerne pas directement notre association. Il faut bien s'en occuper, et il y a de quoi être en colère !

Joachim mène Sébastien visiter l'atelier. D'un côté de ce curieux bâtiment règne le bric-à-brac : vieux vélos, plantes posées près de la fenêtre, cage avec un lapin (attention, il mord), bac de la tortue, pièce pour les outils du jardinier, échelle de bois conduisant à des combles. L'autre côté contraste : un canapé-lit usé, de vieux meubles, une radio ancienne, une bibliothèque et des photos encadrées.

- L'aménagement actuel date de mon père. Je viens souvent y dormir - le canapé est grand. Tiens, voilà mon père sur la photo, qui me surveille. Il regarde si j'agis à bon escient.

Toujours sa clope au coin du bec.

(Pour Joachim l'atelier est le vrai centre de la maison, le centre provisoire de l'univers où sa pensée vient tourner ou s'immobiliser, un aleph dirait Sébastien)

- Tu veux m'aider pour une action ? J'ai d'anciens locataires qui repassent, je dois leur donner des affaires et des meubles. Ce sont des exilés, ils n'ont rien dans leur nouvel appartement. Il faudrait démonter et déplacer une grande armoire.

- Quand ?

- Lundi.

- Je peux venir vous aider ce jour-là.

- Ce serait sympa, mais tu as le temps ?

- Tu sais, je n'ai pas d'horaires fixes, et ça me fait plaisir.

- Merci. Dans ce cas on démontera l'armoire lundi. Marianne viendra avec eux et conduira la camionnette.

- Pas de problème... aïe !

- Tu vois, il t'a mordu. Je t'avais prévenu.

Ce soir-là, Sébastien regarde les murs blancs de son petit appartement ; à nouveau il peut rêver à un meilleur agencement, imaginer un décor d'objets, de photos, de fleurs, qui habiteraient les parois ; puis dissiper le décor et en imaginer un autre.

Il fait assez frais. Sébastien pense à la chaleur sous les poutres apparentes.

Il téléphone à sa mère. Comme à l'ordinaire elle lui parle de son père, qui les a laissés lorsqu'il avait douze ans. Grand-mère va bien.

Sébastien note sur son agenda pour dimanche : piscine; pour lundi: déménagement.

Littérature

Sébastien s'est placé au débouché d'un couloir, pour profiter du courant d'air rafraîchissant - échapper un instant à l'harasement immobile de l'air épaissi, au sentiment de liquéfaction. Des sensations de langueur et d'étouffement imprègnent les couloirs jaunâtres du métro où se bousculent les foules impavides, et les rames qui au travers de l'obscurité des tunnels trépident leurs impasses qu'éclaire la brutalité des néons.

Quelques minutes plus tard, Sébastien descend à une station déserte. Dehors la grande rue est vide, brûlée de soleil, écrasée de lourdeur. Sébastien marche difficilement ; il a l'impression de nager dans des nappes d'air saturé, de fendre des volumes de particules moites. Ce serait un quotidien englué, sans ligne vivante, sans avancée sensible - une heure infiniment creuse.

Enfin la petite rue ondoyante, ombragée, l'amène jusqu'à la maison de Joachim.

De la grande cuisine du rez-de-chaussée Joachim apporte boissons et glaçons, et un sandwich car il n'a presque rien mangé depuis le réveil. Sur la table blanche des moineaux viennent becqueter les miettes de pain ; nous pourrions presque les caresser, si peu farouches. La chaleur bat tous les records, remarque Sébastien. - Cependant l'enclos ombré et parfumé du jardin conjure la lourdeur. Les fines lianes miniatures du saule effleurent doucement, et le babil des oiseaux berce.

Joachim s'intéresse au métier de Sébastien. Que dire de ce métier ?

Sébastien relit et corrige ; il résume, répète, recopie; il documente, réorganise, rassemble ou dissocie; il vérifie, identifie, répercute et amplifie. Sébastien rédige des synthèses, et sous-

traite à des étudiants des tâches plus simples, comme les corrections orthographiques, ou des recherches dans les bibliothèques. Le travail doit être rapide, efficace - ainsi l'exige le patron. Sébastien participe à la distribution du savoir, à la gestion de ses stocks et de ses flux. Il applique les bonnes méthodes, les bonnes recettes, qui permettent d'être efficace et d'accomplir rapidement un boulot conséquent. C'est une question de trucs - il a parfois l'impression d'empiler une montagne de petits trucs répétitifs.

- Tu es une sorte de nègre, alors ?

- Non, un nègre, c'est autre chose.

- Ce n'est pas forcément déshonorant. Mon arrière-grand-père a écrit sous son nom des textes, il était surtout critique, mais on dit qu'il a aidé aussi beaucoup de gens à terminer leurs livres. Il ne vivait pas de ça. C'était pour aider des amis. Pour la beauté de l'art. Comme il était très discret, on n'a jamais su très bien.

En fait tu es un vendeur de littérature, comme moi.

Moi je vends les livres de ma famille, de mes ancêtres. Je les vends à des bouquinistes, parfois pour une bouchée de pain, ou à des particuliers - je préfère. Je m'installe devant le centre culturel, ou bien sur les berges à côté d'un bouquiniste compréhensif. Toi tu vends de la littérature en recopiant les livres. Toi aussi tu fais du neuf avec de l'ancien.

- Disons que je vends des résumés et des corrections, que je recycle de la matière savante. Chez l'éditeur qui m'employait auparavant j'ai même corrigé des romans. Aujourd'hui je le fais rarement, car la maison a un lecteur attitré, qui est chargé d'examiner les manuscrits. Et avec lui rien ne se perd : si dans les manuscrits qu'il refuse il trouve quand même des choses de valeur, il peut toujours les réutiliser dans ses propres livres. Car il est aussi l'un de nos auteurs maison.

- C'est du pillage !

- Attention, il ne s'est jamais fait prendre de manière flagrante.

- Je trouve ça révoltant.

- Sans doute... Mais moi je n'ai pas de littérature à vendre. Je n'ai rien à dire. Si j'avais quelque chose à dire, j'essayerais d'être écrivain. Je me contente de diffuser, de rendre lisible, d'améliorer - ça ne demande pas des capacités extraordinaires, et c'est déjà beaucoup.

- Quand je disais vendeur de littérature, c'était au sens figuré. Tiens, je pense que je vais faire venir un bouquiniste pour dégager l'atelier. On y sera plus à l'aise.

Dans l'atelier le père de Joachim a rassemblé une belle bibliothèque des livres pratiques - cuisine, jardinage, bricolage. Pourquoi s'obstiner à brader tout cela ?

- Je reconnais qu'ils peuvent servir. Le professeur aime bien regarder les livres de jardinage. Mais de toute manière mon oncle paie un jardinier.

- Tiens, je te rends ce que tu m'as vendu, lance Sébastien, en sortant de sa sacoche les numéros de la revue. Ne vas pas les revendre. Et laisse à leur place tes vieux livres de jardinage et de bricolage.

J'admire ce que tu fais pour des exilés. Ils doivent avoir énormément de difficultés à s'installer. Surtout par les temps qui courent.

Ce qui s'est passé en Voldanie est vraiment horrible.

- Ce qui se passe, corrige Joachim.

- Oui, tu as raison, ce qui se passe.

On en parle moins actuellement. Tu y es allé ?

- Oui. J'y suis allé.

Maintenant je pense qu'il faut agir ici. Là où nous vivons. En aidant concrètement, et surtout en combattant tout ce climat de complicité.

Viens, je vais te montrer quelque chose.

Joachim mène Sébastien à l'atelier. Ils montent dans les combles : posées dans la pénombre, des banderoles abîmées gisent penaudes.

- On nous les a bien cassées. Pourquoi ? Dessus sont écrits les noms de villes assiégées, bombardés, affamées. C'était tellement intolérable de les rappeler ?

Plusieurs semaines auparavant, Joachim et des amis, bénéficiant d'une ou deux complicités, ont déployé (en silence) ces banderoles à l'auditorium d'un grand institut, fabricant d'élites, où un grand commis d'Etat venait discourir et commémorer. Le déploiement des banderoles a déclenché les imprécations et les hurlements de plusieurs élèves-commis (C'est insupportable ; vous croyez qu'on peut faire quelque chose; vous êtes simplistes; allez-y donc là-bas). Les banderoles furent promptement mises à bas, brisées.

- On a réussi à sauver celles-là, il faut les rafistoler.

- Tu crois que ça sert à quelque chose ?

- Oui. Juste pour le voir sur la défensive. Après il s'est cru obligé de venir dans le couloir où on s'était repliés pour justifier sa politique. Il a daigné nous accorder cinq minutes.

La veille Joachim a démonté la grande armoire du cellier. Ils en transportent les éléments dans le corridor d'entrée, où Joachim a enlevé certaines étagères - nous gagnons de la place. Sébastien l'aide ensuite à déplacer un petit meuble de cuisine. Puis, de ce qui fut l'appartement de l'arrière-grand-père, au second étage, ils descendent non sans mal un antique sommier - espérons qu'il pourra encore servir. La chambre et le salon de l'arrière-grand-père paraissent figés en une attente désordonnée et poussiéreuse : un portrait en pied interroge le visiteur près de l'entrée, un poêle ancien avec son grand tuyau métallique bondit du passé et se tapit en silence, - et partout les livres envahissent et s'empilent, recouvrant le bureau, les fauteuils, les guéridons, se reposant parfois à même le plancher aux lattes ternies. La petite salle de bain est franchement délabrée ; la chambre en meilleur état enferme aussi des livres. Il faudrait ranger, débarrasser les vieilleries et vendre des livres pour dégager l'espace, affirme Joachim.

Marianne a garé la camionnette un peu à la diable au coin de la rue ; elle presse Joachim:

- Dépêches-toi, enfin. Tu as vu où je suis garée.

C'est vraiment sympa de venir nous aider.

Un jeune homme immense, taciturne ou songeur (il ne parle

pas notre langue) porte docilement les plus grands éléments démontés. Une femme à la voix très douce l'accompagne et le presse ; on dirait sa grande sœur sérieuse, pense Sébastien (il apprendra plus tard qu'il s'agit de sa mère). Attendant un statut difficile à obtenir, ils habitent en banlieue l'appartement que leur a fourni une association ; un appartement vaste et vide, qu'il faut meubler d'une nouvelle vie. Ils ont fui la guerre, et certaines choses qui sont pires que la guerre.

A l'avant de la camionnette il y a de la place pour trois personnes. Joachim montera à l'arrière. Il est inutile que Sébastien vienne - ça ira.

- Qu'est ce que tu fais encore ? s'impatiente Marianne.

- Attends, j'ai quelque chose à donner à Sébastien.

Deux ou trois minutes plus tard Joachim redescend de son appartement et remet à Sébastien une chemise cartonnée, sur laquelle est écrit au marqueur : J. Astaforte.

- Tu m'as dit que tu avais corrigé des romans. Peux-tu relire le mien ? Ca me ferait très plaisir. J'ai besoin d'un œil extérieur et exercé.

- Ecoute, je n'ai pas beaucoup de temps...

- C'est brouillon, je te préviens. Mais ça peut t'intéresser.

Je compte sur toi.

Alexandre Tirilly est né en 1966 en Bretagne. Dans le courant de l'année 2000 il a commencé à publier sur internet les chapitres d'un roman en cours de rédaction, intitulé Orage d'été. La Revue des ressources propose dans ce numéro trois chapitres corrigés ; d'autres sont accessibles librement sur le site.

Ressources :

<http://www.ressources.org/Revue/Creation/Tirilly/index.html>

LECTURES 1

Eva Domeneghini

Impressions sur l'œuvre de Christine Angot

Christine Angot publie depuis plus de dix ans et, depuis la sortie de son neuvième livre, *L'inceste*, elle se trouve sur le devant de la scène littéraire. C'est ce qu'elle a toujours désiré. En sortant de l'ombre à l'occasion d'un "Bouillon de culture" mémorable, elle a enfin pu s'exprimer sur ce qu'elle écrit, sur ce qu'elle veut écrire, et malgré l'apparente confusion de certaines de ses explications, il est indéniable que l'on est désormais forcé d'écouter, et d'entendre. Car il y a loin d'écouter à entendre : elle ne veut pas tant qu'on l'écoute mais bien qu'on la comprenne, que les lecteurs se mettent devant l'œuvre et la prennent à bras le corps, pour entendre une voix singulière. En entendant aujourd'hui Christine Angot, on pourrait croire qu'elle a toujours écrit des textes "autobiographiques" (les guillemets sont ici nécessaires) où un personnage nommé Christine Angot dit "je" et raconte. Or, c'est loin d'être exact : *Vu du ciel* (l'Arpenteur-Gallimard, 1990), son premier livre, est un roman, sans discussion: il raconte le destin d'une petite fille violée et assassinée qui devient un ange gardien. Pas plus que *Vu du ciel*, *Not to be* (1992) ne comporte d'éléments autobiographiques. Cette fois, le narrateur est un homme hospitalisé incapable de communiquer avec son entourage : il entame alors un monologue pour se maintenir en vie, pour ne pas s'endormir à jamais. Ces deux romans peuvent être considérés comme des coups d'essai, une sorte de prélude à l'œuvre proprement dite. Ce serait oublier qu'il n'y avait rien de prémédi-

té dans la démarche littéraire de Christine Angot et qu'il semble à l'inverse que la forme actuelle de son écriture se soit imposée d'elle-même à partir de *Léonore, toujours* (1993). Ce livre est construit à la manière d'un journal intime de l'écrivain et fait intervenir sa fille Léonore : c'est en effet à partir de la naissance de son enfant que Christine Angot a décidé d'abandonner le chemin de la fiction traditionnelle pour prendre un chemin de traverse. La mort de Léonore à la fin du livre, entièrement fictionnelle, signe paradoxalement l'adieu de l'écrivain au roman-roi. Dans *Les Autres* (Fayard, 1995) et surtout dans le remarqué *Sujet Angot* (Fayard, 1998), l'auteur intervient comme narrateur du livre ou comme personnage principal à qui s'adresse le narrateur, en l'occurrence le mari de l'auteur.

C'est dans *L'usage de la vie* (Fayard, 1996) monologue conçu pour le théâtre, que la démarche littéraire nouvelle reçoit une tentative d'explication, bien plus sensitive, instinctive que véritablement théorique. Nous y retrouvons la Christine Angot radicale et déterminée que nous connaissons désormais assez bien.

Elle y défend sa conception de l'acte d'écrire. Le lecteur doit être bousculé et entrer dans une relation à la fois complice et trouble avec l'écrivain : "Les écrivains ne devraient jamais cesser d'écrire leur vie en fait. Avec le doute, qui plane. Sur la vérité." Et de reprendre le personnage d'Albertine chez Proust pour étayer l'argumentation. "Mais que l'écriture soit vraiment celle de la vie.(...) Même une vie ratée. Le corps en train de vivre, en train de vibrer, voilà ce qu'il faudrait raconter. Jusqu'à ce que l'écriture elle-même soit cette vie. Même ratée, même à moitié." De ce fait, écrire est en soi un acte fondateur, une libération, la liberté même. La seule qui s'offre, par la langue, pour contrer le mensonge social. Et ce dans la relation à l'autre, au lecteur, derrière ces pages, car en parlant "de soi" on parle évidemment à l'autre : "Quand on dit Je dans un texte public, c'est de l'amour pour vous, est-ce que vous le comprenez?"

Cette liberté du Je, qui est l'obsession de Christine Angot,

cette recherche de soi par les autres, la vérité d'un être ne peut être exprimée, ici, que par l'affirmation de l'individualité contre, encore et toujours, le mensonge social. Christine Angot explique que l'écrivain a tous les droits, au risque de choquer certains apôtres du politiquement correct : "Je disais toujours à ma mère "j'ai le droit" quand j'étais petite. "Oh ! toi, toi, toi, de toute façon, tu as le droit de tout" ."On rate sa vie, pour essayer de la rattraper on écrit. Pour transformer sa vie. Et plus on écrit, plus on rate sa vie. Or rien ne peut remplacer la vie. Jamais." Et la vie ne se conçoit pas sans l'affirmation de l'indépendance absolue et inviolable de l'individu et de l'écrivain : "Une norme de la société, dans la littérature, qu'est-ce que ça vient faire ? Être incapable d'inventer n'est pas de l'impuissance, c'est un principe". On peut donc écrire n'importe quoi, pourvu qu'il s'agisse d'une vérité, même partielle. "La vérité, fut-elle littéraire, est un engagement, à condition que plane, au-dessus de chaque affirmation, l'ombre du doute", donc la vérité de l'écrivain n'est intéressante que s'il se contredit lui-même sans cesse, c'est une écriture au présent, qui revient toujours sur elle-même. Le théâtre, d'ailleurs, convient parfaitement à Christine Angot, elle s'y sent chez elle et ses pièces sont régulièrement montées en France (par Alain Françon et Hubert Colas, entre autres). Mais cette importance de la littérature s'explique par sa fonction, par sa force évocatrice : "Le fait de parler c'est déjà exagéré. Le simple fait d'ouvrir la bouche, pour dire quelque chose, n'importe quoi". Cela ne va pas sans une dénonciation de la société normative, celle du refus de l'individualité et du triomphe du groupe : "Elle n'aime que l'action, la masse, c'est ça le problème. Elle est hystérique, mais faiblement émotive". Individualisme, refus de la masse, importance de la parole de l'écrivain : tout y est. Il souffle dans les œuvres de Christine Angot ce vent de la révolte, cette violence contenue qui s'exprime par saccades, organisée cependant mais bien souvent acerbe et fière : "Ce qui m'importe, c'est de traîner ma faiblesse fièrement devant les autres."

Malgré les dénégations de Christine Angot (son écriture, en

devenant plus mature, aurait perdu de sa fraîcheur), L'usage de la vie témoigne au contraire de la vitalité remarquable de son œuvre toujours en construction. La démarche toujours renouvelée nous donne à lire des pages de justifications et d'accusations, pour en arriver, enfin, à la liberté de l'écrivain, de ses lecteurs, et de tous : "Et vous, je vous dis merde. Je suis écrivain et je dis merde à tout le monde. C'est comme ça. Tant pis". Tant pis, sans doute, mais tant mieux également : si l'écrivain dit merde, il dit oui à la vie. Aux sacrifices, aux souffrances, au mensonge, mais oui à la joie aussi, au bonheur, qu'il partage, étale, retient, dans une relation trouble avec le monde et avec ses lecteurs mais toujours avec eux, avec les autres.

Si l'on n'existe pas sans les autres, l'individu existe aussi par lui-même dans sa spécificité et son originalité inaliénables. L'écrivain retranscrit ce qu'il écoute, ce qu'il ressent, déforme à sa guise. Sa liberté seule fait sa force. On pourrait dire sans risquer de se tromper que Christine Angot est un écrivain profondément libertaire en ce qu'elle affirme dans chacun de ses livres la force de la liberté dans sa faiblesse même.

Mais c'est avec *L'inceste* (Stock, 1999) et le tourbillon médiatique qui a suivi sa publication que Christine Angot est devenue une "personnalité", un écrivain connu, mais pas toujours reconnu. Arrêtons-nous quelques instants sur *L'inceste* et la démarche qui l'entoure, démarche qui poursuit celle entamée avec *Léonore, toujours, Interview* et *Sujet Angot*. Tout son livre est construit sur une conception de la littérature qu'elle résume par cette phrase: "La réalité et la fiction; au milieu, un mur". Seulement voilà : le mur est mince, quasi inexistant. Est-ce de l'auto-fiction, de la littérature "autobiographique" ? Ce n'est pas en classant un auteur qu'on arrive à le faire rentrer dans un moule. Angot n'y rentrera jamais et, au fond, c'est bien ce qu'on lui reproche. Elle ment alors ? Non plus, ce livre n'est pas "une merde de témoignage" sur l'inceste. C'est un livre et c'est de la littérature. Une littérature de parti pris, qui vient d'une conception de l'acte d'écrire. La gêne, la difficulté

que le lecteur ressent, invariablement, devant l'inceste, naît en partie d'une confusion voulue entre l'auteur et son personnage.

L'écueil serait de croire que c'est de la fiction - ça rassure -, mais aussi de prendre la "chose" pour une variante du "cinéma-vérité" - ça inquiète, on compatit. Angot trie en quelque sorte ses lecteurs. Ceux qui en restent à ce stade sont les premiers lâchés. Le lecteur est en plein dans ce mur dont parle Angot, il n'en sortira pas, et ça c'est de la littérature, résolument, c'est fort, c'est terrible, autobiographique peut-être. Et alors ? Il est vrai que la "petite musique" de Christine Angot, est enragée. Vive, amusante, endiablée. D'un bloc, et à la fois si complexe. Hystérique ? Non pas. C'est elle, c'est son rythme, on est entraîné dedans, agacé bien sûr, mais on se réconcilie bien vite. *L'inceste* est un livre qu'on ne lâche pas. Malgré tout. Malgré ces dix dernières pages terribles. Il n'y a pas d'histoire, il y a un rythme, un souffle. Il y a des histoires bien sûr, un amour homosexuel, la folie, disséquée, l'humour, l'ex-mari, la fille, le père, l'inceste, les chiens aussi, importants les chiens.

Mais il y a surtout chez *Christine Angot* une voix qui prend aux tripes, nous nous permettons de nous écarter ici du beau langage : l'écriture de Christine Angot demande au lecteur de tomber le masque et de se confronter au texte, la confrontation est violente et provoque souvent une admiration soudaine, ou au contraire un rejet définitif.

L'auteur refuse qu'on lui dise qu'elle est une "pauvre fille", elle le craint pourtant, on la sent consciente des risques, elle l'écrit, le lecteur est averti. Ce lecteur a à faire au fameux "écrivain écrivain" (comme les "fictions fictionnantes", le genre est connu). Mais à ce jeu de la vérité, on ne recherche plus au fond celle de la personne Christine Angot, mais seulement celle de Christine Angot en tant qu'écrivain, en tant qu'auteur.

L'inceste a révélé un écrivain qui se prend comme prétexte à l'écriture : la démarche peut agacer, elle conduit certains à penser que l'"égotisme" ne saurait supplanter la fiction plus

traditionnelle. Ce débat sur la fiction, d'ailleurs, est aussi vieux, n'en doutons pas, que l'écriture elle-même. L'écriture intime est pour certains - citons Marc Petit, mais il y en a d'autres - une évasion facile, un pis-aller, alors que la fiction est la seule à pouvoir revendiquer l'appartenance au genre canonique "littéraire". Le reste, justement, et malgré les dénégations des auteurs, ne serait que témoignage. Prenons un instant le contre-pied des accusateurs de Christine Angot : celle-ci leur répond qu'en se mettant en scène, en prenant le risque de s'exposer dans ses livres, elle met en scène non seulement sa vie, mais la société tout entière. Il s'agit, pour résumer, d'une mise en abyme : les déboires (et les joies) de l'écrivain témoignent de la violence de la société, son devoir étant de témoigner de cette violence, de la donner à entendre. Christine Angot aime dire qu'elle reproduit et amplifie - comme un écho - la violence du monde dans ses livres, violence qui n'est pas celle de la fiction, mais bien celle du monde, du "drap social" comme elle l'écrit. Nous pourrions d'ailleurs nous demander si cette démarche n'est pas comparable, toutes proportions gardées, à l'engagement des intellectuels de l'après-guerre. Il s'agit de témoigner : mais pas en s'engageant en politique ou en s'aveuglant volontairement pour défendre la moins mauvaise des causes. Il s'agit plutôt de mettre en avant l'individu pour montrer sa confrontation à la société, confrontation nécessairement violente, et la confrontation de l'écrivain au public ou au monde de l'édition sert en quelque sorte de métaphore métonymique à une démonstration qui se veut universelle.

Le corollaire douloureux de cette volonté de témoignage est l'exposition à toutes les critiques et aux attaques personnelles. Dans *Quitter la ville*, son dernier livre, Christine Angot entreprend justement de témoigner, à travers le récit de la sortie de *L'inceste*, sur la relation que les écrivains peuvent entretenir, aujourd'hui, avec leurs lecteurs, l'édition et, par extension, avec la société.

Un écrivain écrit pour être lu. Pour qu'on le lise, et qu'on tente d'apprécier une œuvre, de comprendre une langue qui se parle

et se cherche. Or, ce qui se produit, ce sont souvent des accusations de voyeurisme, c'est une annexion à des tendances littéraires soi-disant globales : la négation de l'écriture, sa destruction dans un magma de critiques informes, terribles, sans fondement autre que le ressentiment et la haine, injustifiée et injustifiable. Alors, bien sûr, Christine Angot répond. Avec violence, avec humour, avec désespoir. Et surtout, elle écrit. Raconte la mort du père, la page blanche, puis "noire", dans *Libération*. Elle continue. Persiste et signe. C'est là que réside sa force, car c'est un écrivain libre, qui combat tous les jours pour sa liberté, pour la préserver et la proclamer.

Il s'agit de comprendre que *Quitter la ville* n'est pas, et pas plus que *L'inceste*, un témoignage (sur la relation entre l'auteur et le lecteur, sur le milieu littéraire...) mais une leçon de vie, et d'écriture. Mais encore une fois, il y aura des pour ou contre Christine Angot, puisqu'elle parle d'eux, et qu'ils s'y reconnaissent. La phrase citée en exergue du livre est tirée d'*Interview* : "La violence commence dès qu'on sort de chez soi". Il y a eu violence, elle a été subie, mais il y a aussi la réplique. Mais si l'on sort des noms, de cette prétendue dénonciation, il y a une chance d'apprécier l'œuvre. Les noms servent à l'écrivain, pas pour dénoncer mais pour mettre en forme. Le problème, bien sûr, c'est que les noms renvoient à des personnes existantes. Mais il faudrait que ces personnes se voient dans ce livre comme des personnages, justement, des prétextes, et non des victimes. Ils ne le feront pas, puisque le nom est constitutif de l'identité, il la modèle. Christine Angot sait que sa manière de concevoir l'acte d'écrire ne peut être comprise comme elle l'entend dès lors qu'elle donne des noms, qu'elle entre dans le réel ou ce qu'on croit tel. Là, ce n'est plus de la littérature, c'est du vrai et il y en a que ça gêne. À leur place, qui ne réagirait pas à l'identique ?

Sans doute ceux qui veulent aller au-delà de l'apparence, au-delà du réel, peut-être justement dans la fiction. Curieusement, nous retrouvons dans ce rapport conflictuel entre fiction et réalité une structure oroboustique de l'œuvre : elle finit par se mordre la queue. De la réalité, on arrive à la

fiction, et ainsi de suite.

Un constat s'impose à propos de l'œuvre de Christine Angot : on n'arrête pas un train en marche. Même si c'est un train qui peut dérailler, il repart, crissant et cahotant. Christine Angot est libre, elle n'entend pas renoncer à sa liberté : même si la liberté est dangereuse et qu'elle permet, voire encourage les erreurs de parcours. Christine Angot a décidé de prendre le risque de monter à bord du train et son œuvre tient désormais sur un fil ténu mais habilement tissé : seule la constance - et même l'acharnement - lui permet d'éviter qu'il ne se rompe.

Etudiante en maîtrise d'histoire contemporaine à la Sorbonne, Eva Domeneghini a vingt ans ; elle contribue à différentes revues littéraires sur le web, et est webmestre de deux sites, consacrés à Christine Angot et Anne Garetta.

Ressources :

<http://www.geocities.com/freecountry.geo/angot.html>

<http://cosmogonie.free.fr>

LECTURE 2

Chloé Hunzinger

L'innocence absolue de l'œuvre Autour de Knut Hamsun

Knut Hamsun désoriente mais fascine. Qui est ce désenchanté ombrageux ? Plus grave : qui est ce fustigateur excessif, ce fanatique convaincu de sympathie pour le nazisme ?

À la lecture de sa biographie, reviennent nous hanter les éternelles interrogations : comment des œuvres merveilleuses peuvent-elles être engendrées par des condamnés du tribunal de l'histoire(1)? Comment un tel paradoxe est-il possible ? Aucune réponse à cela. L'œuvre demeure dans son mystère, dans son innocence absolue -osons le mot -, entourée d'une nébuleuse obscure, d'un halo équivoque.

Curieuse destinée, diable de vie, "trempée au malheur" comme dit André Gide - commencée dans la faim et achevée dans la folie - que celle de ce norvégien ! D'origine paysanne, dès quinze ans, il fait un peu tous les métiers : colporteur, marin, docker, ouvrier, livreur... Un jour, il choisit d'écrire. Il voyage, s'exile quelque temps aux Etats-Unis. Là, il connaît la misère, ne se nourrit que de littérature - en autodidacte -. Il écrit plusieurs chefs d'œuvre qui lui valurent en 1920 le Prix Nobel : *La Faim* (1890), *Mystères* (1892), *Pan* (1894), *Victoria* (1898)... Il s'essaye à retranscrire une réalité tout intérieure (la sienne, bien sûr). Il se mesure avec ses errances, ses souffrances : Je suis un réaliste au plus haut sens du terme, c'est-à-dire que je montre les profondeurs de l'âme humaine.

Et puis encore : Ce qui m'intéresse, c'est l'infinie variété des mouvements de ma petite âme, l'étrange originalité de ma vie mentale.(2)

Et cela lui valu l'admiration de certains - Octave Mirbeau, André Gide et Henry Miller aussi : " S'il y a un auteur que j'ai délibérément cherché à imiter, sans y réussir, c'est bien Knut Hamsun ".

Qu'est-ce qui trouble, émeut et pour finir plaît terriblement (on s'en excuserait presque) dans l'œuvre de Knut Hamsun?

Une certaine façon de dire les choses, maladroite et ingénue. Et puis, quels personnages ! Les héros de Hamsun, comme ceux de Franz Kafka ou ceux de Robert Walser, leurs frères spirituels (Karl Rosman qui hante *Amerika* et Simon Tanner, l'un des *Enfants Tanner*), sont de jeunes rêveurs condamnés à la marginalité et à la déchéance qui pourtant gardent une fraîcheur d'enfance, une grâce : des vagabonds d'une poésie saugrenue, étrangers à l'existence, évoluant au milieu de lacs, de forêts, de rivières ; avançant au sein d'un univers païen, presque panthéiste.

Et puis ? Quoi d'autre encore dans cette œuvre ? Knut Hamsun, " maître dans l'art de la dissonance " - Henry Miller a vu juste, effectue un drôle de sabotage permanent : les choses toujours tournent mal. Est-ce la fatalité ? Tu vois, il y a toujours quelque chose qui se met en travers... C'est le destin. Il n'y a rien à y faire, déclare l'un des personnages. Est-ce une mauvaise étoile ? Ma propre faute ? Ah ! Mon étoile m'avait égaré. Et encore : N'étais-je pas aussi le diable, le diable ardent, vivant, éternel ! À longs pas rageurs... j'allais, injuriant mon étoile de malheur tout le long du chemin.

Ou est-ce plutôt un petit croche-pied qu'on se fait à soi-même, prenant ainsi la mesure de ses contradictions ?

Le héros hamsunien se dédouble (il y a le héros amoureux et celui qui fait un croche-pieds au héros amoureux) et ainsi il se regarde, s'observe, prend de la distance par rapport à lui-même, s'exerce à l'ironie. Le jeune homme de *La Faim* remarque : Petit à petit il me vint une impression singulière, l'impression d'être très loin, tout autre part, j'avais le senti-

ment que ce n'était pas moi qui marchais là... Et plus loin : J'étais absent de moi-même.

L'affamé, dans *La Faim*, erre à la recherche d'une pièce pour se nourrir, mais lorsqu'il l'obtient, presque malgré lui, la donne au premier venu. Le fils du meunier multiplie les obstacles qui le séparent de celle qu'il aime, Victoria. Le vagabond de *Pan*, obéissant à ses impulsions, ne cesse d'accumuler les maladresses devant sa bien-aimée : ...elle pensait sans doute à son soulier que j'avais jeté dans l'eau, aux tasses et aux verres que j'avais eu le malheur de casser, à toutes les autres infractions au bon ton que j'avais commises ... L'amour est une image qui miroite là, tout près, mais que l'on détruit immédiatement, que l'on piétine après avoir joué à s'y laisser prendre.

Ce sont tous, comme le dit Henry Miller, " d'attachants et énigmatiques anti-héros " qui font mille bêtises, mille gaffes. Et ces catastrophes finissent toujours par les mettre au ban de la société. Mais en jouant ainsi avec leur destin, ils trouvent une certaine forme de liberté, très adolescente. Ils font penser au même adolescent, provocateur et emporté, qui claque la porte et revendique la négation comme une affirmation de sa liberté.

Tout comme ses anti-héros, Knut Hamsun a eu besoin de saboter l'amour et même les valeurs humaines les plus essentielles, allant jusqu'au plus extrême, jusqu'au plus terrifiant : jusqu'à admirer Hitler et les formes autoritaires du gouvernement allemand (ce qui lui valut après sa condamnation la ruine et l'internement psychiatrique à la fin de sa vie).

Jamais, il n'expliqua ou ne justifia ses prises de position, ni dans son plaidoyer *Pro Domo* (1947), ni dans son autobiographie tardive, écrite à plus de quatre-vingt-dix ans, *Sur les sentiers où l'herbe repousse* (1949). Il voulut assumer jusqu'à la fin son propre exil et aurait pu dire comme le héros de *Mystères* (car ses héros sont évidemment ses doubles - taciturnes, désabusés, sarcastiques, diaboliques, mais romantiques aussi -), Nagel : je serai seul devant l'humanité mais je ne céderai pas.

Est-ce " l'énorme, la tragique erreur d'un homme intègre ", comme a voulu le croire Henry Miller ? Ou est-ce le dernier sabotage d'un homme cherchant par tous les moyens – délibérément - à être exclu, condamné et pour cela provoquant - de façon consciente - le jugement humain, bravant le tribunal humain. Mais pourquoi ? Pour mettre au défi son œuvre de survivre face ce tribunal ? Pour tester et prouver l'innocence première de cette œuvre ? Pour l'écarter de ces humains qu'il méprisait ? Philippe Soupault dit vrai : " L'art ne peut jamais compter et ne doit jamais s'appuyer sur le jugement humain ; sa réalité, sa puissance sont ailleurs ".

Non, non : Knut Hamsun n'a pas de " penchant pour le masochisme, de goût morbide et provocant du malheur, ni d'esprit torturé " comme certains esprits moralisateurs ont pu l'écrire (3)! D'ailleurs, comme le dit Julia Kristeva, la littérature est " le deuil du sado-masochisme en connaissance de cause ", le seul lieu où l'on peut jouer avec : en jouir puis s'en débarrasser. Cette œuvre, bien qu'elle forme avec la vie de son auteur une harmonie discordante, est donc innocente, absolument innocente.

Notes

(1) *On pense immédiatement à d'autres grands écrivains mêlés au fascisme, comme Céline ou Drieu La Rochelle.*

(2) *Article De la vie inconsciente de l'âme (1890).*

(3) *Note de Nicole Chardeaux dans La Faim, Le Livre de Poche.*

Chloé Hunzinger, née en 1966, est journaliste et écrivain. Elle collabore à la Revue des ressources depuis sa création.

LECTURE 3

A propos d'Izet Sarajlic

et du Recueil de guerre sarajévien

Izet Sarajlic est né le 16 mars 1930 à Doboï. Après des études de lettres à la Faculté de Sarajevo, il a travaillé presque toute sa vie dans la maison d'édition sarajévienne "Veselin Maslesa". Ses poèmes ont été traduits en de nombreuses langues.

Sarajlic (dont le nom peut se traduire par "Sarajévien") est demeuré dans sa ville tout au long de l'interminable siège, qui a duré presque quatre ans. Il a été blessé, a perdu des proches. Il n'a pas cessé d'écrire : *Le livre des adieux, Recueil de guerre sarajévien*.

Il ne pouvait pas faire autrement.

Ce fils d'une vieille famille musulmane de Bosnie, laïc et œcuménique, affectionnait particulièrement la Serbie et la Russie. Les amis de naguère, si nombreux dans ces pays, n'ont pas daigné s'enquérir de son sort dans la ville meurtrie ; à l'exception d'un seul, qui lui téléphona brièvement.

Les deux recueils, journal de bord d'un navigateur naufragé, ont été publiés par les éditions N&B en 1997, dans une traduction de Mireille Robin. La Revue des ressources présente ici sept poèmes extraits du *Recueil de guerre sarajévien*.

La guerre a sorti le poète de sa retraite et l'a contraint à un douloureux additif à son œuvre. Ses poèmes, écrits dans une langue simple, proche de la prose, ressemblent désormais à une ballade de prison. Une conclusion inattendue, parfois marquée d'une ironie sombre, retourne le sens du texte commencé comme un constat - là est la dernière liberté du poète face à la situation insupportable. La voix compte : les intonations d'une lecture lente ou chuchotée, exclamée ou drôle, le jeu théâtral de l'acteur, et tout particulièrement les arrêts, les césures dans la récitation. Le poète nous interpelle, et nous endossons ses expériences avec une mystérieuse familiarité.

DERNIER POEME
AVANT LA GUERRE

à Slavko Santic

Nous ne mourrons pas dans le monde
de nos vers,
mais dans celui d'êtres fort différents
de nous.
Étranger m'est leur art,
étrangères me sont leurs amours,
s'ils en ont.
Étrangères me sont leurs pensées,
funèbres, haineuses, purulentes.
Étrangers me sont leurs blasons,
leurs bannières.

THEORIE DE LA DISTANCIATION

La théorie de la distanciation fut inventée
par des fêtards du lendemain,
qui jamais ne veulent prendre de risques.
Moi, je suis de ceux
qui considèrent qu'il convient
de parler du lundi le lundi ;
le mardi, il pourrait déjà
nous sembler trop beau.

Il n'est pas facile, bien sûr,
d'écrire des poèmes dans une cave
quand pleuvent les obus.

Mais il serait encore plus difficile
de ne pas les écrire.

A l'occasion de la sortie
de mon recueil chilien
(s'il est sorti)

Au début du printemps,
quand la poste reliait encore
Sarajevo au reste du monde,
le poète traducteur Juan Octavio Prenz
et le poète éditeur Omar Lara
m'ont informé
de la parution prochaine au Chili
d'un livre de moi en espagnol.

S'il est sorti,
quelque lecteur chilien se demande
peut-être
ce qu'est devenu son auteur.

Oui, qu'est-il devenu ?
Il passe des heures dans sa cave,
il ramasse du bois,
il fait du feu sur le balcon,
il tient son journal de guerre,

et il rêve d'une omelette de trois œufs.

LE CIMETIERE JUIF

à *Abdulah Sidran*

Les balles les plus meurtrières
qui frappent Marindvor
viennent du Cimetière Juif.

Le mercenaire de Milosevic
qui a installé sa mitrailleuse
derrière la tombe
d'Isak Samakovlija (1) ne sait même pas
qui il était,
pas plus qu'il ne sait qui est l'homme
qui vient de tomber, fauché par ses balles.

L'affaire est simple pour lui :
pour tout habitant de la ville tué,
que ce soit un médecin du SAMU
ou un chauffeur des transports urbains,
il touche une centaine de deutsche marks.

(1) Célèbre écrivain juif de Sarajevo, mort en 1955

CHIEN ERRANT

à Lutva Hodzic

(A cause du nombre croissant de chiens errant de par la ville, les instances municipales de Kosevo nous ont informés qu'il est de notre devoir de signaler à la Mairie tout animal vagabondant près de chez nous.)

Devrais-je aller me dénoncer ?
Ne suis-je pas
moi aussi un chien errant ?

Je ne sais même pas
dans quelle valise
et dans quel coin de la cave
sont mes papiers.

SI J'AI SURVÉCU A TOUT CELA

Si j'ai survécu à tout cela,
c'est grâce à la poésie
et aussi à une dizaine ou à une quinzaine
de personnes,
des gens ordinaires,
saints de Sarajevo
que je connaissais à peine avant la guerre.

L'État a également fait preuve
d'une certaine compréhension à mon égard,
mais chaque fois
que j'allais frapper à sa porte,
il était parti,
tantôt à Genève,
tantôt à New York.

AUTODAFE

à *Eso Ramadanovic*

Pour protester contre l'indifférence
de l'opinion internationale,
certains membres de l'Union des écrivains
ont annoncé
qu'ils brûleraient aujourd'hui leurs livres
en public .

Je vois que mon nom
figure dans leur communiqué.

Bien sûr,
j'approuve de toute mon âme
cette protestation
contre l'indifférence du monde,
mais
je ne brûlerai jamais mes livres.

D'abord, parce que je les aime,
et ensuite parce que, plutôt que les brûler,
je ferais mieux d'en offrir un exemplaire
à Ismar,
pour qu'il se souvienne,
quand il sera pharmacien en Suisse,
du temps
où il réparait mon toit,
bouchant les trous d'obus.

HOMMAGE

A MICHEL. PERELLE

Michel Pérelle (né en 1947, mort en 1996), fut journaliste, puis critique d'art et poète. Engagé dans une vie désarticulée, basculant de passion en passion, écrivant sans cesse jusqu'à la fin de sa vie, il n'avait qu'une passion, qu'un thème : l'amour, la femme. Verlaine post-moderne, alcoolique et sublime, Michel Pérelle est un maudit, pas publié de son vivant (sauf en revue) car trop asocial et subversif.

Mon fiancé des lettres, par Chloé Hunzinger

Le soir, des fois, je parle à mes morts. J'en ai trois, des morts. Michel est mon préféré, celui avec qui je cause le mieux. J'allume une bougie, je fixe sa flamme érigée, et je lui dis : "Montre-moi le chemin qui ne mène nulle part".

Michel, c'était mon fiancé. Mon fiancé par lettres. J'avais préféré, d'emblée, le prévenir. Le rencontrer ? JAMAIS.
Et, en effet, nous ne nous sommes jamais rencontrés.

J'ai toujours refusé, résisté - (je sais que j'ai bien fait).

On s'est vouvoyé la première lettre. On s'est tutoyé, la seconde.

Après, on s'est écrit souvent. Beaucoup de petits mots et quelques longues pages - avec toujours, ici et là, des fautes d'orthographe bien en vue, histoire de s'amuser à tout se permettre, histoire d'oser malmener notre langue. On avait vite posé nos règles, et tout d'abord celle de ne jamais montrer nos lettres à personne. Je soupçonnais Michel d'aimer les "contrats" (par exemple : "une lettre par jour") que nous passions pour le seul délice qu'il trouvait à les contrarier...

Aujourd'hui, elle est là, sous mes yeux, notre joyeuse, ludique, délurée et batailleuse correspondance. Une partie épinglée sur le bois de mes bibliothèques (Ses petits mots. Comme par exemple : "*Alors tu vis seule. C'est pas vrai puisque nous nous écrivons. Ou si c'est vrai, moi aussi je vis seul. Tu vois bien que ce n'est pas vrai*"). L'autre, cachée dans une chemise brune avec dessus une étiquette blanche "Michel - 95" qui se trouve dans une pochette à élastiques, qui elle-même se trouve dans un carton d'endives tout au fond d'un gros coffre ancien.

Michel attachait de l'importance aux mots que nous nous échangeons. Au début, il craignait que je ne les brûle - au fur et à mesure : "*Il est 18 heures et la poste à côté ferme. Aussi je ne garde pas de double de tout ce que je t'écris, je compte sur toi pour ne pas te laisser tenter par les flammes de ta cheminée. Mon cœur te garde, garde ces mots que je t'écris. Oh ! Pourquoi ? Dis Chloé pourquoi ?*"

Michel m'écrivait sur tout ce qui lui tombait sous la main : cartes de visite de "Michel Desmotreux" (je n'ai jamais su quel était son vrai nom, je veux dire, son nom noté sur les registres de l'Etat civil...), cartons de vernissage du Musée Picasso, bout de papier griffonné de notes de rendez-vous, cartes avec des textes de Platon... Il affectionnait tout particulièrement les papiers à en-tête - j'en possède une jolie collection, de l'Université de Paris VIII, institut polytechnique de philosophie route de la Tourelle (en double exemplaire) à

L'Officiel de la couture et de la mode de Paris, 262 rue du Faubourg Saint-Honoré...

Ce qui était bien, c'est que non seulement il y avait un mot dans l'enveloppe, mais en plus il y avait des poèmes écrits sur l'intérieur de l'enveloppe, et des P.S. écrits sur l'extérieur de l'enveloppe aussi...

On avait un rituel. C'était de se préciser la marque, le prix de nos stylos. Il utilisait un *"stylo Straedler liquide point 415 pp, très agréable, environ 15 F"*. (précisé au dos d'une enveloppe). Il avait aussi un stylo - avec lequel il écrivait mal - que lui avaient donné *"deux petites (20 ans) étudiantes en philosophie de la Sorbonne"*. Quand il écrivait mal, il se justifiait toujours, genre : *"Ecrit avec un stylo dégueulasse"* ou genre : *"J'écris avec ce stylo dégueulasse parce que ton frère, à chaque fois que je le vois, me les pique, mes stylos"*. Et quand en revanche il écrivait joliment, il notait : *"Tu vois c'est plus clair : Stabilo Stylbal 199 fine 0,5 (8,40F) "*. *Autour des stylos, il lui arrivait de partir sur des interrogations métaphysiques : "Je change de crayon bille, ça écrit mal, pourquoi les crayons écrivent ? Verlaine a écrit "Sagesse" avec une allumette trempée, tripotée dans du noir (en prison) "*.

Il m'envoyait des photos. J'en ai trois : celle d'un pâtre grec (il savait comme ce pays-là comptait dans mon cœur) et deux de lui à des époques différentes... Il m'en réclamait, aussi. Et sur tous les tons : *"J'attends quand même une photo de toi, Erbéé bleue, ma chérie, mon amour"*. Le plus souvent, à l'impératif : *"Envoie-moi une photo de toi nue"*. C'était sa grande affaire, ça, l'histoire de la photo nue. Il y revenait souvent. Je refusais. Il insistait : *"Photo nue, amoureuse... Figure de style... On n'est pas au 19ème siècle où on s'aimait' par courrier !" Pour finir, dans un de ses derniers P.S., par : "Si tu veux, envoie-moi une photo de toi normale en pied. Moi aussi, je suis curieux comme une femme. Vive toi !"*

Il m'envoyait des étiquettes et des adresses. Il y en a une qui m'a fait gamberger, d'adresse. Celle d'un certain Nicolas, à Strasbourg. Des mois plus tard, j'ai su : *"Nicolas, c'était juste pour t'intriguer, je connais la curiosité des femmes. C'est l'en-*

seigne d'un marchand de vin à côté de chez moi qui m'a montré la liste des dépositaires où j'ai lu, rue des Orfèvres Strasbourg."

Des dessins, aussi. Par exemple une esquisse d'un monstre mi-bête mi-homme avec pour tout commentaire : *"Toi, quand tu m'engueules, du lion !"* C'est vrai qu'on s'engueulait. Fréquemment. Ça pimentait. Quand je lui donnais une peine d'une semaine de silence, après je ne sais quel incident, il m'envoyait un petit mot : *"J'étais inquiet. Sans doute avais-je prévu que tu te fâches. J'attends et vite une lettre de toi"*.

Et puis, il a réussi à mettre la main sur mon numéro de téléphone.

Le soir, quand je rentrais tard après des spectacles et des bistrotts, combien de fois n'ai-je pas vu clignoter en vert fluo sur mon répondeur : 88.

C'était Michel qui, lui aussi, de son côté, avait cherché à tenir tête à la nuit.

Je me souviens de celui qu'il a laissé, juste avant de se laisser glisser sous une voiture. Il disait : *"C'est Michel. Je suis triste et j'essuie mes larmes. Je suis triste parce que je ne suis pas vraiment amoureux de toi. La seule chose que je te reproche, c'est de ne pas être assez philosophe, et de ne pas être capable de t'endormir avec René Descartes. J'ai peur que, toi là-bas à Strasbourg, tu sois une petite fille, et maigre comme ton frère ici à Paris. Je voudrais que tu sois épaisse, énorme, philosophe. Excuse-moi de te dire ça"*.

Dans nos lettres, on se parlait de nos musiques, celles qu'on écoutait seul. Il aimait ça, la musique, Michel. Il aimait que je lui en parle : *"C'est bien que tu me dises la musique que tu écoutes le matin en buvant de la bière avec (grignotant de tes petites quenottes bien blanches) un morceau de fromage - rires... Ecrivant ce texte à toi adressé et rien qu'à toi, ce qu'autrefois on appelait une lettre et que les méchantes amantes brûlaient pour n'en garder, qu'elles, le souvenir, j'écoute sur mon excellente chaîne anglo-japono-française (c'est bien un truc de mec que de bander pour du "matériel")"*

CHET de Chet Baker. D'ailleurs ce n'est pas l'heure, ça s'écoute la nuit (le soir) en buvant du champagne, et même en dansant (collé-serré of course) un slow avant d'ouvrir le canapé-lit. Remarque que si j'écoute de la musique ça m'est indispensable. J'habite au bord du bois, c'est le printemps, le ciel est bleu, le soleil chauffe mon bureau et (la fenêtre ouverte) ces salaperies d'oiseaux font un bruit infernal".

Il m'envoyait des C.D. : "Chet" de Chet Baker ou "Pop pop" de Rickie Lee Jones..."J'espère que le Popo-pop de Rickie, très (trop) "concept" te plait. Que tu peux sans dommage écouter dans ton ancre zen. Si c'est le cas, je t'en enverrai d'autres (ne te formalise pas, ils (les compacts) ne me coûtent rien".

Un matin, je pouvais par exemple recevoir, tapé à la machine sur un beau papier blanc très épais (très sage, pour Michel - et donc signifiant son importance) un "Conseil à une jeune femme adorable pour passer la journée en musique".

Au réveil, il me proposait "Blue Delight" de Sun Ra, durée 11 : 10 ("humour, énergie, un ami, un meneur d'hommes, un génie du peuple noir").

L'après-midi : "Body and soul" par John Coltrane, version Live at seattle, durée 21 : 03 ("le plus grand musicien et - grange- du 20è siècle : j'ai pleuré à sa mort assis par terre au Lido -musique- des Champs Elysées")

Le soir : "Der Abschied, 6è mouvement du Chant de la Terre" de Gustave Mahler, version Kathleen Ferrier, durée 28 : 20 ("émotion maximum, ah l'oubli des derniers ervig avant le cancer qui l'emporta Kate").

Il signait : "Kisses, ton Michel" et rajoutait au bas de la page : "Tout est en compact et très cher comme il se doit pour des chefs d'œuvre".

Il m'écrivait, aussi : "J'aimerais danser avec toi (contre toi) "Glad I met Clo" de Chet Baker au bord d'un lac au crépuscule. On le fera un jour !"

Il me racontait les enterrements. Je crois qu'il aimait aussi ça, les enterrements. En 1995, il y a eu la mort d'André Laude : "Ses cendres au Vert-Galant dans la Seine avec des fleurs, des

livres de ses poèmes ; des jeunes filles et des vieux cons comme moi étaient émus. Dommage que tu n'aies pu être là. Tiens, une faute de syntaxe comme André Laude aimait en faire pour forcer la langue des salauds". Ou encore, un autre jour : "J'ai été à la crémation d'André Laude. C'était (ce fut) très bien. On a jeté ses cendres au Vert-Galant."

Et en 1996, il y a eu la mort de François Mitterrand. C'est lui, Michel, qui me l'a annoncée, un lundi matin à l'aube. Il pleurerait, au téléphone, en me répétant : "*François est mort, François est mort*" - et je n'y comprenais rien. C'est en ouvrant le journal deux heures plus tard que j'ai compris.

On s'amusait, bien sûr. On s'amusait au jeu de la séduction. Notre jeu de séduction était simple. Je lui disais qu'avec moi, c'était pas la peine d'essayer, que tout entre nous se passerait par lettres, uniquement par lettres. Et c'était vrai que le soir, dans mon lit, je faisais de drôles de prières. Je pensais : Surtout, mon dieu, faites que jamais Michel ne rencontre Chloé, ni que Chloé jamais ne rencontre Michel...

A l'époque, j'en faisais courir un certain nombre, des hommes. J'étais couverte de messages sur le répondeur, de coups de fil, de fleurs, de présents, de lettres, de ceci et cela... ça n'arrêtait plus. C'était mon jeu de folle, un jeu très sérieux.

Lui, Michel, avait la chance d'être épargné. Je ne sais pas comment, il était devenu le héros (EROS) principal de ma saga personnelle, de mes contes sublimés... Je transportais mon éros à l'Olympe. Et je lui disais : Surtout ne bouge pas de là, Michel ! La guimauve, le mielleux, le sirop sucré, les mains et les lèvres farfouilleuses, ça suffisait comme ça. Pas lui, pas lui.

Je lui disais : c'est l'estime ou le plaisir, au choix. S'il avait choisi le plaisir, ç'aurait été tout vu : fichu, illico. Et ç'aurait été dommage, quand même, parce qu'on faisait bien la paire de scribouilleurs, lui et moi.

Et puis, je le savais. Lui face à moi, on se serait bouffé le nez au bout de trois minutes : je lui aurais filé une tape dès la première main aux fesses (et même une simple caresse sur le bras : il n'y avait pas plus sauvage que cette folle-là à qui il écri-

vait) et du coup, il m'aurait envoyé son poing dans le ventre, et alors je lui aurais fait une prise de judo et là, hop, sous les yeux de mon frère et de sa fille, on aurait été lui et moi à terre, knock out je crois qu'on peut dire comme ça, avec du sang, des bleus, de la morve, de la bave, pas beaux du tout à voir... Ah, là là ! Comme je voyais tout ça ! IMPOSSIBLE !

Il consentait (à contrecœur) à cet apparent caprice : *"Chère herbelette. Donc c'est comme ça que je t'appellerai, comme Maurice Sève appelait Pernette du Guillet, Délie. Puisque tu m'es inaccessible et qu'il me faut te charmer, il m'importe de cette précaution, réservant Chloé à mon imaginaire"*.

Il me répondait des trucs comme : *"Donc, O.K., je t'estime et très profondément, c'est difficile par écrit mais aussi ça m'évite d'enfiler un préservatif"*.

Ou : *"Non, je ne cherche pas à te séduire. Comme dit Dominique Aury, 87 ans, secrétaire de Jean Paulhan mort à la NRF, dans le Monde des livres d'hier - j'ai toujours pensé qu'il n'y avait que les femmes pour savoir parler d'amour, bien sûr aussi la part féminine des hommes-, "L'amour est fatal, ça n'a pas beaucoup de sens de se demander si on est aimé ou pas. Ca tombe juste ou pas"....*

Il tentait quand même : *"Hier, c'était formidable à la galerie, à Paris... pourquoi ne viens-tu pas m'embrasser ? gamine."*

En guise d'apostrophe, Michel me susurrail de la plume des douceurs (*"Ta lettre est délicieuse, tu es ravissante"*), m'appelant par tous les noms imaginables : *"A l'herbelette d'amour, la chérie de Strasbourg, la fille nue des Vosges, le trésor des sources, l'inventaire du ciel noir..."*. Parfois, il y allait carrément : *"Ô ma chloé adorée, ma sarcelle sauvage, mon petit saumon dans la neige, ma fleur poétivore ! Comme tu le sais, tes petits mots impudiques (c'est là l'expression d'une bonne santé littéraire) me ravissent."* Et aussi : *"Alors, vilain canard, tendre femelle du colvert, as-tu pondu ?"*

Un jour : *"Tu veux un diminutif mieux qu'Herbette. O.K., Herbette c'est bien, c'est gentil, très français (populaire) et un poil vieillot. Ce qui compte c'est la prononciation. Quand tu es aux toilettes, au fond du jardin, et que je crie pour que tu*

viennes surveiller le feu, ça devient "bette...". Moi j'ai choisi erbée (herbe en italien). Au fond du jardin, tu entendras "bée...". C'est jolie non ? toi qui a été élevée avec des chèvres. Erbée Pérelle. Avoue que ça sonne bien ! En fait, c'est "bette..." qui fait chèvre ; "bée..." ça fait bouc, puissant, autoritaire, bouche bée ou ferme-la, "ce qu'on ne peut dire il faut le taire" (L. Wittgenstein), autori-taire, auteur- itaire, écrire et la fermer..."

Il me saluait avec : *"Le plus que pluriel de baisers à toi" ou "Délicatement je t'embrasse, je ne veux pas te voir rougir sans que tu l'aies décidé" ou "Je t'embrasse partout sans te connaître avec le reste de virilité qui me reste". Et il signait des trucs comme : "Ton michel à toi et pour toujours ! À jamais ne te vois-je ! Sur ton front un baiser !" ; comme : "Je t'embrasse partout, la suite suit, ton vieux Michel" ; comme : "Michel le shell qui t'aime Pérelle le père qui vole...En v'là du kitsch, en v'là... !"*

Il me provoquait - à sa façon : *"Chérie, très ému par ta lettre et la chèvre angora. Je l'ai montrée hier rue St Antoine à deux jeunes étudiantes. Elles n'ont pas aimé la photo (je l'adore), ont tiqué sur la lettre, ont souri, me l'ont lue à haute voix, ont compris que tu m'aimes (moi je ne sais pas)..."*

Et encore : *"Je joue un peu aux courses en espérant gagner gros pour voyager avec toi où tu voudras. Je connais des coins perdus merveilleux en Crète, en Finlande, où tu m'apprendrais la nature, où je ne retiendrais que les palpitations de ton cœur et ça te fera rire car nous le ferons bientôt (forcément dirait Marguerite)".*

J'aimais son insolence, son ironie cinglante : *"Et si je parlais de toi... Ah ! Ah ! ça t'intéresse... Incidente, on se promenait dans le bois avec ma fille, on faisait du bateau sur le lac de la Porte jaune, bien sûr quand tu viendras me voir on ira, on se racontait, sobrement toutefois..."* (et son récit se poursuivait...)

ou bien : *"Alors comme ça mademoiselle est heureuse. Bravo ! J'attends une photo du petit (de ton chiard à venir), pas de toi bien sûr. Je suis ravi, vraiment, que tu fasses l'heureuse,*

petite herbelette adorée. Ton vieux Michel."

On se donnait des nouvelles de nos affaires de cœur :

"Bravo pour ton fiancé. Moi j'en ai deux (x (25-27 ans(x). C'est presque trop vieux pour moi. Rires... ! L'une, emmanuelle, est vraiment jolie, elle fait les patrons de mode pour Dior et Lagerfeld et ressemble à Sophie Marceau, quoique elle soit un peu portée sur la gay pride. À mon âge (et pauvre) on ne peut pas tout avoir".

Il me parlait de sa fille dans ses lettres - beaucoup, beaucoup. C'était son grand amour, ça c'est sûr. *"Tu crois que Freud / Lacan avait raison que le père n'est qu'un arbre, je le crois...aussi pour te faire plaisir, ma 'deuxième' fille..."* Et puis une autre fois : *"Ensemble, toi, elle et moi on fera du bateau sur le lac de la Porte jaune et en Amérique, si on le peut. Je t'adore, sauf ma fille Claire, Chloé"*.

Quand il y avait un silence de quelques jours, il m'apostrophaît :

"Alors comme ça on ne m'écrit plus. Ecris-moi, idiot ! J'y suis habitué, ça me manque"

On avait des "discussions littéraires", aussi.

C'était peut-être mes préférées (quoique).

Faut dire que Michel et moi, on s'était rencontré autour de ça, autour de l'écriture.

J'avais eu son adresse par mon frère, et je lui avais envoyé un lot de pages, des nouvelles, en lui demandant d'y poser son regard. Il m'avait vite répondu. Une réponse lapidaire : *"Trop difficile pour toi. Toujours les jeunes écrivains veulent commencer par le plus difficile. Ce que je te propose"...* et il enchaînait en remuant les chapitres, en bousculant les paragraphes. Il concluait : *"Tel quel ! Regarde l'ensemble. Ça fonctionne ! Le seul problème pour une nouvelle de cette envergure, c'est d'élaguer un peu. C'est tout. Aussi une première et une dernière phrase. C'est seulement ça une belle nouvelle, une première et une dernière phrase. Envoie-moi ta tentative. Si c'est bon, j'en corrigerai les (ph)autes d'orthographes...Aussi foliole tes pages pour éviter les erreurs. Ex sur 20 pages : 1/20. 2/20. 2/20.etc"*

Il me disait : *"Prends la littérature au sérieux et n'écoute pas les (faux) menteurs : Tristan Tzara and C°; Ceux qui les écoutèrent s'en repentir (Raymond Queneau et la petite Gallimarderie frileuse). Vole de tes propres ailes et regarde les grands oiseaux que tu fascines avant que lassés d'un long voyage, ils ne te mangent comme ça, pour rien, histoire de déchirer une demoiselle, rapportant, déglutissant dans un nid vide où nos oiseaux-terre s'étaient envolés avant qu'on ne revienne les nourrir"*.

Il me disait aussi *"La subjectivité, c'est bien, après l'écriture Mallarméenne de cette fin du 20e siècle, il est temps de dire à nouveau "je", de régénérer la littérature..."*

Et aussi : *"Que la notion de charme est l'idée centrale de la littérature. C'est tout à fait ça. Avec la spécificité des femmes qui savent écrire (très peu). C'est tout. Duras a raison. C'est moi la littérature. C'est elle. Remarque que je m'en fous de la littérature, je suis poète"*.

Et puis : *"Je vais chercher un petit vin de muscat et puis je continue. C'est dur, c'est difficile pour moi d'écrire comme ça, parce que ça ne m'est pas naturel. Je suis un poète entre Verlaine et Mallarmé (l'instinct, l'intellect). Je n'ai pas le dégueulis (génial) de Victor Hugo. Je suis sobre et alcoolique. Sans doute plus sobre qu'alcoolique. Je suis Pérelle, le plus grand poète de ma génération avec, allez on donne des noms : post-moderne comme moi, Patricia Delhay (???) . Comment veux-tu que je me rende compte ? Jules Laforgue, dommage qu'il soit mort..."*

"Ici, chez ma vieille mère, on ne lit que Colette et Duras. Ici, chez les intellectuels, les grands, on aime la littérature. Moi Colette je déteste mais Duras c'est mon chéri. Je ne lis jamais de roman excepté Duras et Thomas Bernhard."

Je lui parlais de René Ehni ? Il me répondait du toc au toc un mot avec en gros au stabilo bleu :

"Pas si fou, (O.K. !) mais si bon poète que MOI".

Il me citait des pages et des pages tirées des Contemplations de Victor Hugo. Il avait même réussi à dénicher deux vers

dans "A propos d'Horace" où apparaissait mon prénom : *"Tu sais l'importance que j'attache aux prénoms"*.

Il me posait des énigmes :

"O ma petite fumée s'élevant sur tout vrai feu, nous sommes les contemporains et le nuage de ceux qui nous aiment", avec en note : *"Trouve qui a écrit ça et tu as droit à un bon point (ou un deuxième bisou, choisis !). Aide : il est né en 1907 et il a fait de la résistance dans le midi"*.

Moi, quand je lui choisissais des bouts de phrases, il trouvait toujours de qui c'était. Toujours : *"Hésitation 2 secondes pour reconnaître René. Deux lignes plus loin Cap. A ... mais j'avais déjà trouvé. Toi aussi d'ailleurs, car ce que tu donnes ta langue au chat (donc dans ma bouche) est la fin d'un poème pas très connu de lui "Destination de nos lointains". Je te l'envoie par prochain courrier avec mon Enjambée bleue"*.

Il me donnait des nouvelles sur le salon du livre : *"Comme d'habitude, depuis que c'est Porte de Versailles, ça sent l'agriculture. Les moquettes recrachent les bétailières. L'odeur des porcs dans le vélin d'Arche, tenace, irrémédiable"*.

Il critiquait le quotidien pour lequel j'écrivais : *"Tiens, une remarque sur le papier journal qui emballait ton écorce. Sur six colonnes, il manque sérieusement de maquette. Les titres : trop gras, trop uniformes. Les chapos : ridicules sur la colonne directe avec ces trois puces : les faire sur la justif nécessaire au moins et puis les lettrines c'est pas fait pour les chiens. À s'inspirer du J.D.D. (Journal du Dimanche) qui sur 8 cols arrive sans difficulté à être VIVANT. C'est dommage que je n'aime plus (je n'ai jamais aimé "confiance") le journalisme, sinon je serais descendu à Strasbourg pour en discuter et puis en passant pour te voir. Mais vraiment il me faut un autre prétexte pour te rencontrer"*.

Très vite, il m'a envoyé son *Enjambée bleue*.

Puis toutes les modifications qu'il y faisait. Il me tenait au courant, presque au jour le jour, en notant : *"Voici les dernières modifications de l'E.B."* avec la liste tiret après tiret des suppressions, des ajouts, des modifications...

Ou : *"Je vais aussi t'envoyer le manuscrit pour que tu voies,*

ô adorable mère, comment je progresse".

Ou : *"Je t'envoie sans faute les 40 poèmes "définitifs de l'E.B. avant parution".*

Ou encore *"Ultime modif de l'Enjambée"...*

Une fois : *"Ne reprends pas tout de suite l'E.B. : l'ultime version (40 poèmes), je te l'envoie par le prochain courrier".*

Il me disait : *"J'ai 50 poèmes formidables pour l'E.B. Je veux Gallimard ou rien ou un petit éditeur au C.N.L."*

Il râlait contre les éditeurs : *"Plus personne ne s'intéresse à la poésie. Quel con, ce play-boy de Denis Roche ! Et pire ces petits profs de linguistique, Faye and C°; et P.C. (parti communiste) new look ! Et pire ces directeurs de collection "marketing", au Seuil et partout (Fais-moi un roman...et on publie tes poèmes). Donc, "obligado, j'ai encore amélioré E.B. contre ma paresse naturelle. Comme si vous saviez lire... bande de cons (y compris toi et moi)."*

Au téléphone, alors qu'il me lit un de ses poèmes : *"Pas mal"*, je lui dis. Il me répond : *"Tu n'allais pas dire que c'est de la merde. Tu sais à qui tu parles ? Tu vois, c'est ça qui est ennuyeux, quand a du talent on le sait. Moi je suis trop orgueilleux"*. Michel, orgueilleux ? Non. Juste conscient de son talent.

Il m'a écrit deux poèmes. Le premier :

*"Les sapins ruissellent de lumière noire
La bière coule à flots
aussi à la blancheur de l'aube
les mains rougies des pépiniéristes (première version, c'était
"infirmières")
un monde proche continue
d'une présence muette éteinte
pourquoi tu pleures (chloé)
dis pourquoi tu pleures
puisque le ciel est bleu"*

Dans la première version, il y avait une dernière strophe :

*"toutes les bonnes choses ont une fin
sauf les saucisses et tes poèmes qui en ont deux
me répondit chloé"*

Le second, dit sur le répondeur de mon téléphone, une nuit :
*"Herbelette s'endort sous sa couette de neige
l'hiver pour l'ellebore a fermé son manège
à quand la reverrai-je parmi ses herbes folles
comment reconnaîtrai-je sa touffe caracole
dans le bleu de nos nuits furie elle était rousse
au printemps si je vis vert tendre sera mousse"*

L'alcool ? Bon. De toute façon, on se sauve comme on peut.
Chacun à sa manière. C'est pas moi qui irait y regarder à la loupe.

*"J'aime beaucoup cette grève d'aujourd'hui, douce et qui
empâte la bouche comme le "correct" Sainte-croix-du-mont
que j'ai ramassé chez E.D. (un supermarché voisin) à 25F. Il
faudrait quand même que tu te calmes à propos de cette his-
toire : alcoolique moi ? et ta fofoune... Il est vrai que quand
je vais voir ton frère je suis, j'arrive, toujours à moitié bour-
ré. Par protection, tu comprends je ne voudrais pas être déçu
par la jeunesse, je préfère la voir me critiquant qu'angoissée
sur mon sort. Je n'ai aucune solution pour leur permettre à
tous du travail. Alors je fais le deuil, l'homme en deuil de leur
avenir, pour débayer la place, pour éclaircir le "chemin qui
ne mène nul part", pour qu'ils disent : "Ah, tu vois, pap il boit
parce qu'il a peur des ordinateurs, c'est normal il ne sait pas
s'en servir, mais nous on sait, on est l'avenir". Quelque chose
comme ça. Je vais me resservir une gorgée du bordelais...
J'arrive... Ca y est."*

*"Allez, encore un verre de vin d'or et puis je vais aller man-
ger chez ma mère. Jamais, tu sais, jamais, tiens j'écris comme
toi, je n'écris spontanément comme je t'écris ici, comme ça,
pour toi, toi, j'écris, tiens j'écris comme Duras, parce que j'ai
appris à écrire, qu'il faut écrire pour pas cracher par terre, je*

continue son genre, son style poignant, communiste. T'es d'accord avec moi, camarade...on boit un verre..."

"Contrairement à ce qu'on dit, je ne bois pas tant que ça (du vin), en tout cas beaucoup moins depuis que tu m'écris et que je te réponds (ah là je flatte ton côté infirmière-assistante sociale). En temps de guerre, je me serais tiré une balle dans la jambe rien que pour me faire soigner (dorloter) par toi. Tu vois comme les hommes sont... Sauf si j'avais eu de hautes responsabilités dans le commandement, auquel cas j'aurais été impitoyable pour me venger de ne pouvoir le faire, l'amour avec toi."

Bien sûr, j'avais bondi sur le mot "infirmière". Alors, pour adoucir ma colère, il m'avait écrit un peu plus tard : *"Quant à la métaphore infirmière, c'est uniquement parce que j'ai honte d'avoir dix-sept ans de plus que toi"*. Ca n'y changeait rien. Je savais bien qu'il avait raison.

Ce matin, je suis passée chez la fleuriste. La petite vendeuse maniait le sécateur, les ciseaux et l'agrafeuse. Elle emballait des bouquets ronds dans du papier de soie jaune et orange, qu'elle couvrait ensuite de cellophane puis garnissait de choux en bolduc.

Moi, tout en la regardant faire, je pensais au dernier message de Michel, laissé sur mon répondeur juste avant de se laisser glisser sous une voiture. Il disait : *"C'est Michel. Je suis triste et j'essuie mes larmes. je suis triste parce que je ne suis pas vraiment amoureux de toi. La seule chose que je te reproche, c'est de ne pas être assez philosophe, et de ne pas être capable de t'endormir avec René Descartes. J'ai peur que, toi là-bas à Strasbourg, tu sois une petite fille, et maigre comme ton frère ici à Paris. je voudrais que tu sois épaisse, énorme, philosophe. Excuse-moi de te dire cela."*

Il terminait par ses mots : *"je suis content que tu fasses l'heureuse. Je t'offrirais bien des fleurs mais je ne veux pas te voir rougir sans que tu l'aies décidé. Va donc seule t'en choisir."*

Mais, sur moi, je n'avais pas un rond pour acheter cette fleur fragile qui tient si bien, la rose du désert - l'Eustoma

Russellianum.

Michel mon mort chéri, je l'entends qui me répète : "*je ne reviendrai jamais*", et je le vois qui ne peut s'empêcher de revenir, juste déjà pour me dire qu'il ne reviendra jamais.

MICHEL PÉRELLE ENJAMBÉE BLEUE

JE N'AI ME PAS L'HERBE BLANCHE

JE N'AI ME PAS LA NATURE

J'AI ME LE REGARD FROID

DES JEUNES FILLES DES VILLES

J'AI ME LES GRANDS IMMEUBLES

PAS LES PAVILLONS

LE VIDE-ORDURES EST BOUCHÉ

DESCENDONS LA POUBELLE

L'ASCENSEUR EST EN PANNE

UNE RAISON D'ASCENSION

**A LA POINTE DU VERT-GALANT
ON A PORTÉ À LA SEINE
LES CENDRES D'ANDRÉ
DES FLEURS SES POÈMES**

**AVEC NINON LES YEUX EMBUÉS
ÉCLUSER DU BLEU QUI TACHE**

**À LA NUIT TOMBÉE
COMPLÈTEMENT NOIRS
PONTS DES ARTS S'ENLACER**

**JE TE TÉLÉPHONE
CE SON AÉROPORT
UNIFORME DES DISTANCES
C'EST L'AUBE
ÉTERNELLE OUVERTE
OÙ TU TRANSPARAIS
SANS ÂGE
ÉTRANGEMENT FIXEMENT**

**JE TE BOIS COMME UN MIEL
QUI PROLONGE MA VIE
JE HOQUETTE JE BLEUIS
ET JE VEUX
FAIRE L'AMOUR AVEC TOI**

**LA TROMPETTE DU CHÊT
SOUFFLE DES VAGUES DE PLUIE
SES BALAIS BLEUISSENT LES NUAGES
LA NEIGE FOND DANS SA VOIX**

**ET C'EST SEULEMENT
AU CRÉPUSCULE DU QUATRIÈME JOUR
QUAND POUR UNE ULTIME FOIS
NOS CORPS VIBRENT À L'UNISSON
QUE NOUS RETROUVONS LA CLEF**

**LASSE-MOI RESTER ENCORE UN INSTANT
JE VOUDRAIS VOIR LA PLANTE DE TON PIED
AVANT DE PARTIR
DIT-ELLE DANS UNE DERNIER SOUPIR**

**J'ÉCRIS DÉPEÇAGE
ELLE COMPREND DÉPUCELAGE
ELLE SOUTIENT
QUE J'AI ÉCRIT DÉPUCELAGE**

**VÉRIFICATION FAITE
J'AI ÉCRIT HARPONNÉ
COMME UNE BALEINE BLEUE
PUIS DÉPECÉ À LA HACHE
POUR DEVENIR ROUGE
AUX LÈVRES DES JEUNES FILLES**

**ÇA VEUT DIRE QUOI DÉPECER
ÇA VEUT DIRE DÉCOUPER
METTRE EN PIÈCE
ET HARPONNER
NOUS ÉCLATONS DE RIRE**

**LA SEMAINE PROCHAINE
ON IRA VOIR L'AMANT DIT-ELLE**

**AU CŒUR DE L'ESPÉRANCE
IL Y A LE PÈRE
IL FAUT DIRE L'ESMÉRANCE
UNE POINTE C'EST TOUTE
DIT-ELLE**

**AU CŒUR DE L'ESMÉRANCE
IL Y A LA MÈRE
IL FAUT DIRE L'ERRANCE
UN POINT C'EST TOUT
RÉPONDIS-JE**

**AU CŒUR DE L'ERRANCE
IL Y A TOUS LES JOURS DE NOTRE AMOUR
IL SUFFIT D'UN MOT BLEU
POUR QUE ÇA CONTINUE**

**CANAUX PÂTEUX NOIRS
BOUCHE OUVERTE DES CANONS
LOURDS BROCARTS D'OR
FERS OUBLIÉS DES GALÈRES
LIONS DE PIERRE COMPLICES
NOS CORPS EXULTAIENT DANS L'ARSENAL.
DÉSERT
DÉSERT NOUS NOUS AIMERONS TOUS LES
JOURS
DANS LE BLEU INFINI
DE NOTRE FURIEUSE ÉTREINTE
À JAMAIS RECOMMENCÉE**

**POURQUOI Ô CŒUR EN LARMES TE DESPENS
ET TE DISSOUBZ EN RYME PITTOYABLE
POUR ESMOUVOIR CELLE DONT TU DÉPENS
MESME QU'ELLE EST DE DURTE INCROYABLE**

**MES BLEUS AU CORPS
ELLE LES APPELLE CRAPAUDERIES
MES BLEUS À L'ÂME
HUMEURS DÉTESTABLES**

**JE MENS
JAMAIS ELLE NE SE FÂCHE**

LE BRICK EST ASSAILLI PAR UN CYCLONE TROPICAL.

LE COMMANDANT FAIT SERRER LA VOILURE

MAIS LE DÉMÂTAGE EST TERRIBLE

L'ÉQUIPAGE CERTAINS MUNIS DE HACHE

S'EFFORCE DE DÉGAGER LES DEUX MÂTS DE HUNE

DES LAMES ÉNORMES DÉFERLENT SUR LE PONT

TANDIS QUE TREMBLANT DANS L'ÉCOUTILLE

J'ADRESSE UN CHANT D'AMOUR

AUX SIRÈNES CARAÏBES

LA MER REDEVIENT BLEU TURQUOISE

JOSÉPHINE PRÉPARE DÉJÀ LE PUNCH

ON EST SAUVÉS

**PARCE QU'UN GARÇON TROP LÉGER
A DÉDAIGNÉ SON CORPS LOURD
SON CŒUR TROP GROS S'EST OUVERT
DES LARMES DE SANG BLEU
COULENT SUR SA POITRINE
ET SES BELLES BALLE FUCHSIA
S'ÉCHOUENT DANS LE FILET
QUE CROIT-ELLE SI TRISTE
LES GARÇONS SONT COMME ÇA**

**MAIS UN JOUR CE SERA DIFFÉRENT
IL LUI PRENDRE LA MAIN ET SON CORPS
QU'ELLE CROYAIT TROP LOURD
VOLERA DANS LES ÉTOILES
SES BELLES BALLE FUCHSIA
PAR-DESSUS LE FILET
IRONT SI FORT ET SI VITE
QUE SON CŒUR
QU'ELLE CROYAIT TROP GROS
N'ARRIVERA PAS À CONTENIR
SES MERVEILLEUSES BALLE
ET SON AMANT**

**PARCOURS ERRATIQUE
PANACHE ODORANT
LA PAPILLON DE NUIT
QU'A CAPTURÉ RADU
DANS SON FILET À PROVISIONS
N'Y VOIT QUE DU BLEU**

**FIER COMME ARTABAN
IL L'EMPORTA À BUCAREST
DANS UNE FEUILLE DE CHOU
QUI DISPARUT PENDANT LE VOYAGE**

**LES CARPILLONS DORÉS GOBENT LES PLUMULES
DES CANARIS HUPPÉS AFFOLÉS DU CHARTREUX
QU'UN BLEU DE GASCOGNE MORT FÉROCEMENT
APRÈS AVOIR REÇU DES COUPS DE BOTTE
DE SON MAÎTRE FURIEUX DES GIFLES BAGUÉES
QUE LUI ADMINISTRE RÉGULIÈREMENT DELPHINE
MANNEQUIN PARISIEN DE HAUTE COUTURE
QUI CE MATIN BOIT DU LAIT D'ÂNESSE
DANS UNE BAIGNOIRE AUX PATTES DE LION**

Ressources :

D'autres poèmes de Michel Pérelle sont consultables sur le site de la revue, à l'adresse suivante :

<http://www.ressources.org/Revue/Creation/Perelle.htm>

RESTITUTION

MARCEL SCHWOB

Marcel Schwob (1867-1905) fut, dans la dernière décennie du dix-neuvième siècle, l'une des grandes figures de la vie littéraire parisienne. Issu d'une bourgeoisie juive très cultivée, passionné par l'œuvre de François Villon, par les littératures antiques et anglo-saxonnes, lecteur d'une curiosité et d'une érudition immense, journaliste et chroniqueur de talent, traducteur ambitieux (Shakespeare, De Foe, De Quincey), il s'impose comme un maître de la prose symboliste grâce à ses recueils de contes (Cœur double, Le roi au masque d'or, La croisade des enfants), où une veine fantastique se mêle à un goût pour les modestes, les marginaux de l'Histoire, dans une écriture limpide et précise. Il est l'ami de jeunes écrivains qui s'appellent Gide, Valéry, Claudel, Jarry.

Puis ce sont les œuvres majeures : Le livre de Monelle en 1894, que lui inspire son amour malheureux pour une ouvrière morte très jeune, recueil inclassable d'aphorismes et de contes, influencé par l'œuvre de Dante, qui met en scène différentes figures de la femme-enfant, et célèbre le culte de l'instant, dans un mélange d'hédonisme, de cruauté et de pitié. Schwob se fâche bientôt avec Gide, à qui il reproche de l'avoir plagié dans Les nourritures terrestres. En 1896 il publie un recueil de ses principales chroniques, Spicilège ; et surtout les Vies imaginaires, vingt-deux portraits de destinées singulières au fil des époques, nouvelles et poèmes en prose à la fois, commençant avec Empédocle dieu supposé, s'achevant avec MM. Burke et Hare assassins. Cette tentative de reconstruction du réel par l'imaginaire et le détournement (souvent ironique) de l'érudition parvient à une synthèse du réalisme et du symbolisme fantastique. Peu à peu se dégage

une réflexion unique sur les modes de création, le rapport entre l'artiste et le réel, en particulier au travers des figures rêvées du poète Lucrèce, du romancier Pétrone, du poète rival de Dante Cecco Angiolieri, du peintre Paolo Ucello, et du tragédien Cyril Tourneur.

Schwob n'a que trente ans ; il est célèbre, mais très malade. Il s'enferme dans la réclusion, la détresse et l'errance, cesse pratiquement de publier. Il part sur les traces de R.-L. Stevenson à Samoa, d'où il adresse des lettres magnifiques à sa femme, qui forment un véritable journal de voyage. Revenu à Paris et profitant d'une rémission il prépare un grand livre sur Villon, projet auquel sa mort prématurée met fin, à l'âge de 37 ans. L'influence de son œuvre est considérable et méconnue. Dans le numéro unique de la Revue immoraliste le jeune Apollinaire rend hommage à un "écrivain remarquable" dont il s'inspirera pour ses textes en prose (L'hérésiarque et cie). L'influence de Schwob est très sensible chez les surréalistes et André Breton, chez Antonin Artaud (Héliogabale ou l'anarchiste couronnée) et Michel Leiris (Aurora). Mais le plus illustre des élèves de Schwob est sans doute argentin: si certains ont remarqué que les Vies imaginaires paraissent anticiper l'univers de Borges, c'est pour ignorer que ce dernier, lecteur de Schwob à l'âge de vingt ans, a reconnu tardivement la dette capitale qu'il devait à son aîné, démarquant les Vies imaginaires dans son premier recueil de nouvelles, L'histoire universelle de l'infamie. En réalité l'emprise des modes de création, de la réflexion esthétique et philosophique de Schwob est diffuse dans toute l'œuvre de Borges, qui, en quelque sorte, éclaire de notre siècle les livres d'un précurseur trop tôt disparu. L'un des derniers textes que Borges se fit lire, quelques jours avant sa mort à Genève en 1986, est l'essai que Remy de Gourmont avait consacré à Schwob et aux Vies imaginaires. "La vie est trop pauvre pour ne pas être, aussi, immortelle ": cette phrase de Borges fut sans doute inspirée par la figure de Schwob, dont le destin et l'art hésitent entre fugacité et éternité.

Bernard Gauthier

Vies imaginaires

Cecco Angiolieri, poète haineux

Cecco Angiolieri naquit haineux à Sienne, le même jour que Dante Alighieri à Florence. Son père, enrichi dans le commerce des laines, inclinait vers l'Empire. Dès l'enfance, Cecco fut jaloux des grands, les méprisa, et marmotta des oraisons. Beaucoup de nobles ne voulaient plus se soumettre au Pape. Cependant, les ghibellins avaient cédé. Mais parmi les guelfes mêmes, il y avait les Blancs et les Noirs. Les Blancs ne répugnaient pas à l'intervention impériale. Les Noirs restaient fidèles à l'Eglise, à Rome, au Saint-Siège. Cecco eut l'instinct d'être Noir, peut-être parce que son père était Blanc.

Il le haït presque du premier souffle. À quinze ans, il réclama sa part de fortune, comme si le vieil Angiolieri fût mort. Il s'irrita du refus et quitta la maison paternelle. Dès lors il ne cessa de se plaindre aux passants et au ciel. Il vint à Florence par la grand-route. Les Blancs y régnaient encore, même après qu'on en avait chassé les ghibellins. Cecco mendia son pain, attesta la dureté de son père, et finit par se loger dans le taudis d'un savetier, qui avait une fille. Elle se nommait Becchina et Cecco crut qu'il l'aimait.

Le savetier était un homme simple, ami de la Vierge, dont il portait les médailles, et persuadé que sa dévotion lui donnait le droit de tailler ses chaussures dans du mauvais cuir. Il causait avec Cecco de la sainte théologie et de l'excellence de la grâce, à la lueur d'une chandelle de résine, avant l'heure d'aller se coucher. Becchina lavait la vaisselle, et ses cheveux étaient constamment emmêlés. Elle se moquait de Cecco parce qu'il avait la bouche tordue.

Vers ce temps, commença à se répandre dans Florence le bruit de l'amour excessif qu'avait eu Dante degli Alighieri pour la fille de Folco Ricovero de Portinari, Béatrice. Ceux qui étaient lettrés savaient par cœur les chansons qu'il lui avait adressées. Cecco les entendit réciter et les blâma fort.

" O Cecco, dit Becchina, tu te moques de ce Dante, mais tu ne

saurais pas écrire de si beaux envois pour moi.

- Nous verrons ", dit Angiolieri en ricanant.

Et premièrement, il composa un sonnet où il critiquait la mesure et le sens des chansons de Dante. Ensuite il fit des vers pour Becchina, qui ne savait pas les lire, et qui éclatait de rire quand Cecco les lui déclamait, parce qu'elle ne pouvait supporter les grimaces amoureuses de sa bouche.

Cecco était pauvre et nu comme une pierre d'église. Il aimait la mère de Dieu avec fureur, ce qui lui rendait le savetier indulgent. Tous deux voyaient quelques misérables ecclésiastiques, à la solde des Noirs. On espérait beaucoup de Cecco, qui semblait illuminé, mais il n'y avait point d'argent à lui donner. Ainsi malgré sa foi louable, le savetier dut marier Becchina à un gros voisin, Barberino, qui vendait de l'huile. " Et l'huile peut être sainte ! " dit pieusement le savetier à Cecco Angiolieri, pour s'excuser. Le mariage se fit environ dans le même temps que Béatrice épousa Simone de Bardi. Cecco imita la douleur de Dante.

Mais Becchina ne mourut point. Le 9 juin 1291, Dante dessinait sur une tablette, et c'était le premier anniversaire depuis la mort de Béatrice. Il se trouva qu'il avait figuré un ange dont le visage était semblable au visage de la bien-aimée. Onze jours après, le 20 juin, Cecco Angiolieri (Barberino étant occupé dans le marché aux huiles) obtint de Becchina la faveur de la baiser sur la bouche, et composa un sonnet brûlant. La haine n'en diminua pas dans son cœur. Il voulait de l'or avec son amour. Il ne put en tirer aux usuriers. Il espéra en obtenir de son père et partit pour Sienne. Mais le vieil Angiolieri refusa à son fils même un verre de vin maigre, et le laissa assis sur la route, devant la maison.

Cecco avait vu dans la salle un sac de florins nouvellement frappés. C'était le revenu d'Arcidosso et de Montegiovi. Il mourait de faim et de soif ; sa robe était déchirée, sa chemise fumante. Il revint, poudreux, à Florence, et Barberino le mit à la porte de sa boutique, à cause de ses guenilles.

Cecco retourna, le soir, dans le taudis du savetier, qu'il trouva chantant une docile chanson pour Marie à la fumée de sa

chandelle.

Tous deux s'embrassèrent et pleurèrent pieusement. Après l'hymne, Cecco dit au savetier la terrible et désespérée haine qu'il portait à son père, vieillard qui menaçait de vivre autant que le Juif-Errant Botadeo. Un prêtre qui entrait pour conférer sur les besoins du peuple lui persuada d'attendre sa délivrance dans l'état monastique. Il conduisit Cecco à une abbaye, où on lui donna une cellule et une vieille robe. Le prieur lui imposa le nom de frère Henri. Dans le chœur, pendant les chants nocturnes, il touchait de la main les dalles dépouillées et froides comme lui. La rage lui serrait le cœur quand il songeait à la richesse de son père ; il lui semblait que la mère plutôt desséchait avant qu'il mourût. Il se sentit si dénué qu'il y eut des moments où il crut qu'il aimerait être souillard de cuisine. " C'est une chose, se dit-il, à laquelle on pourrait bien aspirer. " A d'autres moments, il eut la folie de l'orgueil : " Si j'étais le feu, pensa-t-il, je brûlerais le monde ; si j'étais le vent, j'y soufflerais l'ouragan; si j'étais l'eau, je le noierais dans le déluge ; si j'étais Dieu, je l'enfoncerais parmi l'espace ; si j'étais Pape, il n'y aurait plus de paix sous le soleil; si j'étais l'Empereur, je couperais des têtes à la ronde; si j'étais la mort, j'irais trouver mon père... si j'étais Cecco... voilà tout mon espoir... " Mais il était Frate Arrigo. Puis il revint à sa haine. Il se procura une copie des chansons pour Béatrice et les compara patiemment aux vers qu'il avait écrits pour Becchina. Un moine errant lui apprit que Dante parlait de lui avec dédain. Il chercha les moyens de se venger. La supériorité des sonnets à Becchina lui semblait évidente. Les chansons pour Bice (il lui donnait son nom vulgaire) étaient abstraites et blanches ; les siennes étaient pleines de force et de couleur. D'abord, il envoya des vers d'insulte à Dante ; puis, il imagina de le dénoncer au bon roi Charles, comte de Provence. Finalement, nul ne prenant souci ni de ses poésies, ni de ses lettres, il demeura impuissant. Enfin il se lassa de nourrir sa haine dans l'inaction, se dépouilla de sa robe, remit sa chemise sans agrafe, son jaquet usé, son chaperon lavé par la pluie et retourna quêter l'assistance des Frères, dévots qui travaillaient pour les Noirs.

Une grande joie l'attendait. Dante avait été exilé : il n'y avait plus que des partis obscurs à Florence. Le savetier murmurait humblement à la Vierge le prochain triomphe des Noirs. Cecco Angiolieri oublia Becchina dans sa volupté. Il traîna dans les ruisseaux, mangea des croûtons durs, courut à pied derrière les envoyés de l'Eglise qui allaient à Rome et retournaient à Florence. On vit qu'il pourrait servir. Corso Donati, chef violent des Noirs, revenu dans Florence, l'employa parmi d'autres. La nuit du 10 juin 1304, une tourbe de cuisiniers, de teinturiers, de forgerons, de prêtres et de mendiants, envahit le noble quartier de Florence où étaient les belles maisons des Blancs. Cecco Angiolieri brandissait la torche résineuse du savetier qui suivait à distance, admirant les décrets célestes. Ils incendièrent tout et Cecco alluma les boiseries aux balcons des Calvacanti, qui avaient été les amis de Dante. Cette nuit-là il étancha sa soif de haine avec du feu. Le lendemain, il envoya à Dante le "Lombard" des vers d'insulte à la cour de Vérone. Dans la même journée, il devint Cecco Angiolieri comme il le désirait depuis tant d'années : son père, vieux autant qu'Elie ou Enoch, mourut.

Cecco courut à Sienne, défonça les coffres et plongea ses mains dans les sacs de florins nouveaux, se répéta cent fois qu'il n'était plus le pauvre frère Henri, mais noble, seigneur d'Arcidosso et de Montegiovi, plus riche que Dante et meilleur poète. Puis il songea qu'il était pécheur et qu'il avait souhaité la mort de son père. Il se repentit. Il griffonna sur-le-champ un sonnet pour demander au Pape une croisade contre tous ceux qui insulteraient leurs parents. Avide de se confesser, il retourna en hâte à Florence, embrassa le savetier, le supplia d'intercéder auprès de Marie.

Il se précipita chez le marchand de cires saintes et acheta un grand cierge. La savetier l'alluma onctueusement. Tous deux pleurèrent et prièrent Notre-Dame. Jusqu'aux heures tardives, on entendit la voix paisible du savetier qui chantait des louanges, se réjouissait de son flambeau et essuyait les larmes de son ami .

Paolo Ucello, peintre

Il se nommait vraiment Paolo di Dono ; mais les Florentins l'appelèrent Uccelli, ou Paul les Oiseaux, à cause du grand nombre d'oiseaux figurés et de bêtes peintes qui remplissaient sa maison: car il était trop pauvre pour nourrir des animaux ou pour se procurer ceux qu'il ne connaissait point. On dit même qu'à Padoue il exécuta une fresque des quatre éléments, et qu'il donna pour attribut à l'air l'image du caméléon. Mais il n'en avait jamais vu, de sorte qu'il représenta un chameau ventru qui a la gueule bée. (Or le caméléon, explique Vasari, est semblable à un petit lézard sec, au lieu que le chameau est une grande bête dégingandée.) Car Ucello ne se souciait point de la réalité des choses, mais de leur multiplicité et de l'infini des lignes ; de sorte qu'il fit des champs bleus, et des cités rouges, et des cavaliers vêtus d'armures noires sur des chevaux d'ébène dont la bouche est enflammée, et des lances dirigées comme des rayons de lumière vers tous les points du ciel. Et il avait coutume de dessiner des mazocchi, qui sont des cercles de bois recouvert de drap que l'on place sur la tête, de façon que les plis de l'étoffe rejetée entourent tout le visage. Ucello en figura de pointus, d'autres carrés, d'autres à facettes, disposés en pyramides et en cônes, suivant toutes les apparences de la perspective, si bien qu'il trouvait un monde de combinaisons dans les replis du mazocchio. Et le sculpteur Donatello lui disait: " Ah ! Paolo, tu laisses la substance pour l'ombre ! "

Mais l'Oiseau continuait son œuvre patiente, et il assemblait les cercles, et il divisait les angles, et il examinait toutes les créatures sous tous leurs aspects, et il allait demander l'interprétation des problèmes d'Euclide à son ami le mathématicien Giovanni Manetti ; puis il s'enfermait et couvrait ses parchemins et ses bois de points et de courbes. Il s'employa perpétuellement à l'étude de l'architecture, en quoi il se fit aider par Filippo Brunelleschi ; mais ce n'était point dans l'intention de construire. Il se bornait à remarquer les directions des lignes, depuis les fondations jusqu'aux corniches, et la convergence

des droites à leurs intersections, et la manière dont les voûtes tournaient à leurs clefs, et le raccourci en éventail des poutres de plafond qui semblaient s'unir à l'extrémité des longues salles. Il représentait ainsi toutes les bêtes et leurs mouvements, et les gestes des hommes afin de les réduire en lignes simples.

Ensuite, semblable à l'alchimiste qui se penchait sur les mélanges de métaux et d'organes et qui épiait leur fusion à son fourneau pour trouver l'or, Uccello versait toutes les formes dans le creuset des formes. Il les réunissait, et les combinait, et les fondait, afin d'obtenir leur transmutation dans la forme simple, d'où dépendent toutes les autres. Voilà pourquoi Paolo Uccello vécut comme un alchimiste au fond de sa petite maison. Il crut qu'il pourrait muer toutes les lignes en un seul aspect idéal. Il voulut concevoir l'univers créé ainsi qu'il se reflétait dans l'œil de Dieu, qui voit jaillir toutes les figures hors d'un centre complexe. Autour de lui vivaient Ghiberti, della Robbia, Brunelleschi, Donatello, chacun orgueilleux et maître de son art, raillant le pauvre Uccello, et sa folie de la perspective, plaignant sa maison pleine d'araignées, vide de provisions ; mais Uccello était plus orgueilleux encore. À chaque combinaison de lignes, il espérait avoir découvert le mode de créer. Ce n'était pas l'imitation où il mettait son but, mais la puissance de développer souverainement toutes choses, et l'étrange série de chaperons à plis lui semblait plus révélatrice que les magnifiques figures de marbre du grand Donatello.

Ainsi vivait l'Oiseau, et sa tête pensive était enveloppée dans sa cape ; et il ne s'apercevait ni de ce qu'il mangeait ni de ce qu'il buvait, mais il était entièrement pareil à un ermite. En sorte que dans une prairie, près d'un cercle de vieilles pierres enfoncées parmi l'herbe, il aperçut un jour une jeune fille qui riait, la tête ceinte d'une guirlande. Elle portait une longue robe délicate soutenue aux reins par un ruban pâle, et ses mouvements étaient souples comme les tiges qu'elle courbait. Son nom était Selvaggia, et elle sourit à Uccello. Il nota la flexion de son sourire. Et quand elle le regarda, il vit toutes les

petites lignes de ses cils, et les cercles de ses prunelles, et la courbe de ses paupières, et les enlacements subtils de ses cheveux, et il fit décrire dans sa pensée à la guirlande qui ceignait son front une multitude de positions. Mais Selvaggia ne sut rien de cela, parce qu'elle avait seulement treize ans. Elle prit Uccello par la main et elle l'aima. C'était la fille d'un teinturier de Florence, et sa mère était morte. Une autre femme était venue dans la maison, et elle avait battu Selvaggia. Uccello la ramena chez lui.

Selvaggia demeurait accroupie tout le jour devant la muraille sur laquelle Uccello traçait les formes universelles. Jamais elle ne comprit pourquoi il préférait considérer des lignes droites et des lignes arquées à regarder la tendre figure qui se levait vers lui. Le soir, quand Brunelleschi ou Manetti venaient étudier avec Uccello, elle s'endormait, après minuit, au pied des droites entrecroisées, dans le cercle d'ombre qui s'étendait sous la lampe. Le matin, elle s'éveillait, avant Uccello, et se réjouissait parce qu'elle était entourée d'oiseaux peints et de bêtes de couleur. Uccello dessina ses lèvres, et ses yeux, et ses cheveux, et ses mains, et fixa toutes les attitudes de son corps ; mais il ne fit point son portrait, ainsi que faisaient les autres peintres qui aimaient une femme. Car l'Oiseau ne connaissait pas la joie de se limiter à l'individu ; il ne demeurait point en un seul endroit : il voulait planer, dans son vol, au-dessus de tous les endroits. Et les formes et les attitudes de Selvaggia furent jetées au creuset des formes, avec tous les mouvements des bêtes, les lignes des plantes et des pierres, et les rais de lumière, et les ondulations des vapeurs terrestres et des vagues de la mer. Et sans se souvenir de Selvaggia, Uccello paraissait demeurer éternellement penché sur le creuset des formes.

Cependant il n'y avait point à manger dans la maison d'Uccello. Selvaggia n'osait le dire à Donatello ni aux autres. Elle se tut et mourut. Uccello représenta le roidissement de son corps, et l'union de ses petites mains maigres, et la ligne de ses pauvres yeux fermés. Il ne sut pas qu'elle était morte, de même qu'il n'avait pas su si elle était vivante. Mais il jeta

ces nouvelles formes parmi toutes celles qu'il avait rassemblées.

L'Oiseau devint vieux, et personne ne comprenait plus ses tableaux. On n'y voyait qu'une confusion de courbes. On ne reconnaissait plus ni la terre, ni les plantes, ni les animaux, ni les hommes. Depuis de longues années, il travaillait à son œuvre suprême, qu'il cachait à tous les yeux. Elle devait embrasser toutes ses recherches, et elle en était l'image dans sa conception. C'était saint Thomas incrédule, tentant la plaie du Christ. Uccello termina son tableau à quatre-vingt ans. Il fit venir Donatello, et le découvrit pieusement devant lui. Et Donatello s'écria : " O Paolo, recouvre ton tableau ! " L'Oiseau interrogea le grand sculpteur : mais il ne voulut dire autre chose. De sorte qu'Uccello connut qu'il avait accompli le miracle. Mais Donatello n'avait vu qu'un fouillis de lignes. Et quelques années plus tard, on trouva Paolo Uccello mort d'épuisement sur son grabat. Son visage était rayonnant de rides. Ses yeux étaient fixés sur le mystère révélé. Il tenait dans sa main strictement refermée un petit rond de parchemin couvert d'entrelacements qui allaient du centre à la circonférence et qui retournaient de la circonférence au centre

Katherine la Dentellière, fille amoureuse

Elle naquit vers le milieu du quinzième siècle, dans la rue de la Parcheminerie, près de la rue Saint-Jacques, par un hiver où il fit si froid que les loups coururent à travers Paris sur les neiges. Une vieille femme, qui avait le nez rouge sous son chaperon, la recueillit et l'éleva. Et premièrement elle joua sous les porches avec Perrenette, Guillemette, Ysabeau et Jehanneton, qui portaient de petites cottes et trempaient leurs menottes rougies dans les ruisseaux pour attraper des morceaux de glace. Elles regardaient aussi ceux qui pipaient les passants au jeu de table qu'on appelle Saint-Merry. Et sous les auvents, elles guettaient les tripes dans leurs baquets, et les longues saucisses ballottantes, et les gros crochets de fer où les bouchers suspendent les quartiers de viande. Près de Saint-Benoît le Bétourné, où sont les écritoires, elles écoutaient grincer les plumes, et soufflaient la chandelle au nez des clercs, le soir, par les lucarnes des boutiques. Au Petit-Pont, elles narguaient les harengères et s'enfuyaient vite vers la place Maubert, se cachaient dans les angles de la rue des Trois-Portes ; puis, assises sur la margelle de la fontaine, elles jacassaient jusqu'à la brume de la nuit.

Ainsi se passa la prime jeunesse de Katherine, avant que la vieille femme lui eût appris à s'asseoir devant un coussinet à dentelles et à entrecroiser patiemment les fils de toutes les bobines. Plus tard, elle ouvra de son métier, Jehanneton étant devenue chaperonnière, Perrenette lavandière, et Ysabeau gantière, et Guillemette, la plus heureuse, saucissière, ayant un petit visage cramoisi qui reluisait comme s'il eût été frotté avec du sang frais de porc. Pour ceux qui avaient joué à Saint-Merry, ils commençaient déjà d'autres entreprises ; certains étudiaient sur la montagne Sainte-Genève, et d'autres battaient les cartes au Trou-Perrette, et d'autres choquaient les brocs de vin d'Aunis à la Pomme de Pin, et d'autres se querellaient à l'hôtel de la Grosse Margot, et sur l'heure de midi, on les voyait, à l'entrée de la taverne, dans la rue des Fèves, et sur l'heure de minuit, ils sortaient par la porte de la

rue aux Juifs. Pour Katherine, elle entrelaçait les fils de sa dentelle, et les soirs d'été elle prenait le serein sur le banc de l'église, où il était permis de rire et de babiller.

Katherine portait une chemise écrue et un surcot de couleur verte ; elle était tout affolée d'atours, ne haïssant rien tant que le bourrelet qui marque les filles lorsqu'elles ne sont point de noble lignée. Elle aimait pareillement les testons, les blancs, et surtout les écus d'or. C'est ce qui fit qu'elle s'accointa à Casin Cholet, sergent à la verge au Châtelet ; sous ombre de son office, il gagnait mal de la monnaie. Souvent elle soupa en sa compagnie à l'hôtellerie de la Mule, en face de l'église des Mathurins ; et, après souper, Casin Cholet allait prendre des poules sur l'envers des fossés de Paris. Il les rapportait sous son grand tabart, et les vendait très bien à la Machecroue, veuve d'Arnoul, belle marchande de volaille à la porte du Petit-Châtelet.

Et sitôt Katherine cessa son métier de dentellière : car la vieille femme au nez rouge pourrissait au charnier des Innocents. Casin Cholet trouva pour son amie une petite chambre basse, près des Trois-Pucelles, et là il venait la voir sur la tarde. Il ne lui défendait pas de se montrer à la fenêtre, avec les yeux noircis au charbon, les joues enduites de blanc de plomb ; et tous les pots, tasses et assiettes à fruits où Katherine offrait à boire et à manger à tous ceux qui payaient bien, furent volés à la Chaire, et aux Cygnes, ou à l'hôtel du Plat d'Etain. Casin Cholet disparut un jour qu'il avait mis en gage la robe et le demi-ceint de Katherine aux Trois-Lavandières. Ses amis dirent à la dentellière qu'il avait été battu au cul d'une charrette et chassé de Paris, sur l'ordre du prévôt, par la porte Baudoyer. Elle ne le revit jamais ; et seule, n'ayant plus le cœur à gagner d'argent, devint fille amoureuse, demeurant partout.

Premièrement, elle attendit aux portes d'hôtellerie ; et ceux qui la connaissaient l'emmenait derrière les murs, sous le Châtelet, ou contre le collège de Navarre ; puis, quand il fit trop froid, une vieille complaisante la fit entrer aux étuves, où la maîtresse lui donna l'abri. Elle y vécut dans une chambre de pierre, jonchée de roseaux verts. On lui laissa son nom de Katherine la

Dentellière, quoiqu'elle n'y fit point de la dentelle. Parfois on lui donnait liberté de se promener par les rues, à condition qu'elle rentrât à l'heure où les gens ont coutume d'aller aux étuves. Et Katherine errait devant les boutiques de la gantière et de la chaperonnière, et maintes fois elle demeura longtemps à envier le visage sanguin de la saucissière, qui riait parmi ses viandes de porc. Ensuite elle retournait aux étuves, que la maîtresse éclairait au crépuscule avec des chandelles qui brûlaient rouge et fondaient pesamment derrière les vitres noires.

Enfin Katherine se lassa de vivre close dans une chambre carrée ; elle s'enfuit sur les routes. Et, dès lors, elle ne fut plus Parisienne, ni dentellière ; mais semblable à celles qui hantent à l'entour des villes de France, assises sur les pierres des cimetières, pour donner du plaisir à ceux qui passent. Ces fillettes n'ont point d'autre nom que le nom qui convient à leur figure, et Katherine eut le nom de Museau. Elle marchait parmi les près et, le soir, elle épiait sur le bord des chemins, et on voyait sa moue blanche entre les mûriers des haies. Museau apprit à surmonter la peur nocturne au milieu des morts, quand ses pieds grelotaient en frôlant les tombes. Plus de testons, plus de blancs, plus d'écus d'or ; elle vivait pauvrement de pain et de fromage, et de son écuellée d'eau. Elle eut des amis malheureux qui lui chuchotaient de loin: "Museau ! Museau !", et elle les aima.

La plus grande tristesse était d'ouïr les cloches des églises et des chapelles ; car Museau se souvenait des nuits de juin où elle était assise, en cotte verte, sur les bancs des porches saints. C'était au temps où elle enviait les atours des demoiselles ; il ne lui restait maintenant ni bourrelet ni chaperon. Tête nue, elle attendait son pain, appuyée à une dalle rude. Et elle regrettait les chandelles rouges des étuves parmi la nuit du cimetière, et les roseaux verts de la chambre carrée au lieu de la boue grasse où s'enfonçaient ses pieds.

Une nuit, un ruffian qui contrefaisait l'homme de guerre, coupa la gorge de Museau pour lui prendre sa ceinture. Mais il n'y trouva pas de bourse .

MM Burke et Hare, assassins

Monsieur William Burke s'éleva de la condition la plus basse à une renommée éternelle. Il naquit en Irlande et débuta comme cordonnier. Il exerça ce métier pendant plusieurs années à Edimbourg, où il fit son ami de M. Hare sur lequel il eut une grande influence. Dans la collaboration de MM. Burke et Hare, il n'y a point de doute que la puissance inventive et simplificatrice n'ait appartenu à M. Burke. Mais leurs noms restent inséparables dans l'art comme ceux de Beaumont et Fletcher. Ils vécurent ensemble, travaillèrent ensemble et furent pris ensemble. M. Hare ne protesta jamais contre la faveur populaire qui s'attacha particulièrement à la personne de M. Burke. Un si complet désintéressement n'a pas reçu sa récompense. C'est M. Burke qui a légué son nom au procédé spécial qui mit les deux collaborateurs en honneur. Le monosyllabe burke vivra longtemps encore sur les lèvres des hommes, que déjà la personne de Hare aura disparu dans l'oubli qui se répand injustement sur les travailleurs obscurs. M. Burke paraît avoir apporté dans son œuvre la fantaisie féerique de l'île verte où il était né. Son âme dut être trempée des récits du folklore. Il y a, dans ce qu'il a fait, comme un lointain relent des Mille et une Nuits. Semblable au calife errant le long des jardins nocturnes de Bagdad, il désira de mystérieuses aventures, étant curieux de récits inconnus et de personnes étrangères. Semblable au grand esclave noir armé d'un lourd cimenterre, il ne trouva point de plus digne conclusion à sa volupté que la mort pour les autres. Mais son originalité anglo-saxonne consista en ce qu'il réussit à tirer le parti le plus pratique de ses rôderies d'imagination de Celte. Quand sa jouissance artistique était terminée, que faisait l'esclave noir, je vous prie, de ceux à qui il avait coupé la tête ? Avec une barbarie toute arabe, il les dépeçait en quartiers pour les conserver, salés, dans un sous-sol. Quel profit en tirait-il ? Aucun. M. Burke fut infiniment supérieur.

En quelque façon, M. Hare lui servit de Dinarzade. Il semble que le pouvoir d'invention de M. Burke ait été spécialement

excité par la présence de son ami. L'illusion de leurs rêves leur permit de se servir d'un galetas pour y loger de pompeuses visions. M. Hare vivait dans un petit cabinet, au sixième étage d'une haute maison très peuplée d'Edimbourg. Un canapé, une grande caisse et quelques ustensiles de toilette, sans doute, en composaient presque tout le mobilier. Sur une petite table, une bouteille de whisky avec trois verres. De règle, M. Burke ne recevait qu'une personne à la fois, jamais la même. Sa façon était d'inviter un passant inconnu, à la nuit tombante. Il errait dans les rues pour examiner les visages qui lui donnaient de la curiosité. Quelquefois, il choisissait au hasard. Il s'adressait à l'étranger avec toute la politesse qu'aurait pu y mettre Haroun-Al-Raschid. L'étranger gravissait les six étages du galetas de M. Hare. On lui cédait le canapé ; on lui offrait du whisky d'Ecosse à boire. M. Burke le questionnait sur les incidents les plus surprenants de son existence. C'était un écouteur insatiable que M. Burke. Le récit était toujours interrompu par M. Hare, avant le point du jour. La forme d'interruption de M. Hare était invariablement la même et très impérative. Pour interrompre le récit, M. Hare avait coutume de passer derrière le canapé et d'appliquer ses deux mains sur la bouche du conteur. Au même moment, M. Burke venait s'asseoir sur sa poitrine. Tous deux, en cette position, rêvaient, immobiles, à la fin de l'histoire qu'ils n'entendaient jamais. De cette manière, MM. Burke et Hare terminèrent un grand nombre d'histoires que le monde ne connaîtra point.

Quand le conte était définitivement arrêté, avec le souffle du conteur, MM. Burke et Hare exploraient le mystère. Ils déshabillaient l'inconnu, admiraient ses bijoux, comptaient son argent, lisaient ses lettres. Quelques correspondances ne furent pas sans intérêt. Puis ils mettaient le corps à refroidir dans la grande caisse de M. Hare. Et ici, M. Burke montrait la force pratique de son esprit.

Il importait que le cadavre fut frais, mais non tiède, afin de pouvoir utiliser jusqu'au déchet du plaisir de l'aventure.

En ces premières années du siècle, les médecins étudiaient avec passion l'anatomie ; mais, à cause des principes de la

religion, ils éprouvaient beaucoup de difficulté à se procurer des sujets pour les disséquer. M. Burke, en esprit éclairé, s'était rendu compte de cette lacune de la science. On ne sait comment il se lia avec un vénérable et savant praticien, le docteur Knox, qui professait à la faculté d'Edimbourg. Peut-être M. Burke avait-il suivi des cours publics, quoique son imagination dût le faire incliner plutôt vers des goûts artistiques. Il est certain qu'il promit au docteur Knox de lui aider de son mieux. De son côté, le docteur Knox s'engagea à lui payer des peines. Le tarif allait en décroissant depuis les corps des jeunes gens jusqu'aux corps de vieillards. Ceux-ci intéressaient médiocrement le docteur Knox. C'était aussi l'avis de M. Burke - car d'ordinaire ils avaient moins d'imagination. Le docteur Knox devint célèbre entre tous ses collègues pour sa science anatomique. MM. Burke et Hare profitèrent de la vie en dilettantes. Il convient sans doute de placer à cette époque la période classique de leur existence.

Car le génie tout-puissant de M. Burke l'entraîna bientôt hors des normes et des règles d'une tragédie où il y avait toujours un récit et un confident. M. Burke évolua seul (il serait péril d'invoquer l'influence de M. Hare) vers une espèce de romantisme. Le décor du galetas de M. Hare ne lui suffisant plus, il inventa le procédé nocturne dans le brouillard. Les nombreux imitateurs de M. Burke ont un peu terni l'originalité de sa manière. Mais voici la véritable tradition du maître.

La féconde imagination de M. Burke s'était lassée des récits éternellement semblables de l'expérience humaine. Jamais le résultat n'avait répondu à son attente. Il en vint à ne s'intéresser qu'à l'aspect réel, toujours varié pour lui, de la mort. Il localisa tout le drame dans le dénouement. La qualité des acteurs ne lui importa plus. Il s'en forma au hasard. L'accessoire unique du théâtre de M. Burke fut un masque de toile emplie de poix. M. Burke sortait par les nuits de brume, tenant ce masque à la main. Il était accompagné de M. Hare. M. Burke attendait le premier passant, marchait devant lui, puis, se retournant, lui appliquait le masque de poix sur la figure, soudainement et solidement. Aussitôt MM. Burke et

Hare s'emparaient, chacun de son côté, des bras de l'acteur. Le masque de toile empli de poix présentait la simplification géniale d'étouffer à la fois les cris et l'haleine. De plus, il était tragique. Le brouillard estompait les gestes du rôle. Quelques acteurs semblaient mimer l'ivrogne. La scène terminée, MM. Burke et Hare prenaient un cab, déséquipaient le personnage ; M. Hare surveillait les costumes, et M. Burke montait un cadavre frais et propre chez le docteur Knox.

C'est ici, qu'en désaccord avec la plupart des biographes, je laisserai MM. Burke et Hare au milieu de leur auréole de gloire. Pourquoi détruire un si bel effet d'art en les menant languissamment jusqu'au bout de leur carrière, en révélant leurs défaillances et leurs déceptions ? Il ne faut point les voir ailleurs que leur masque à la main, errant par les nuits de brouillard. Car la fin de leur vie fut vulgaire et semblable à tant d'autres. Il paraît que l'un deux fut pendu et que le docteur Knox dut quitter la Faculté d'Edimbourg. M. Burke n'a pas laissé d'autres œuvres .

Livre de Monelle

De sa fuite

Il y avait un enfant qui avait eu coutume de jouer avec Monelle. C'était au temps ancien, quand Monelle n'était pas encore partie. Toutes les heures du jour, il les passait auprès d'elle, regardant trembler ses yeux. Elle riait sans cause et il riait sans cause. Quand elle dormait, ses lèvres entrouvertes étaient en travail de bonnes paroles. Quand elle s'éveillait, elle se souriait, sachant qu'il allait venir.

Ce n'était pas à un véritable jeu qu'on jouait : car Monelle était obligée de travailler. Si petite, elle restait assise tout le jour derrière une vieille vitre pleine de poussière. La muraille d'en face aveuglée de ciment, sous la triste lumière du nord. Mais les petits doigts de Monelle couraient dans le linge, comme s'ils trottaient sur une route de toile blanche et les épingles piquées sur ses genoux marquaient les relais. La main droite était ramassée comme un petit chariot de chair, et elle avançait, laissant derrière elle un sillon ourlé ; et crissant, crissant, l'aiguille dardait sa langue d'acier, plongeait et émergeait, tirant le long fil par son œil d'or. Et la main gauche était bonne à voir, parce qu'elle caressait doucement la toile neuve, et la soulageait de tous ses plis, comme si elle avait bordé en silence les draps frais d'un malade.

Ainsi l'enfant regardait Monelle et se réjouissait sans parler, car son travail semblait un jeu, et elle lui disait des choses simples qui n'avaient point beaucoup de sens. Elle riait au soleil, elle riait à la pluie, elle riait à la neige. Elle aimait être chauffée, mouillée, gelée. Si elle avait de l'argent, elle riait, pensant qu'elle irait danser avec une robe nouvelle. Si elle était misérable, elle riait, pensant qu'elle mangerait des haricots, une grosse provision pour une semaine. Et elle songeait, ayant des sous, à d'autres enfants qu'elle ferait rire ; et elle attendait, sa petite main vide, de pouvoir se pelotonner et se nicher dans sa faim et sa pauvreté.

Elle était toujours entourée d'enfants qui la considéraient avec

des yeux élargis. Mais elle préférait peut-être l'enfant qui venait passer près d'elle les heures du jour. Cependant elle partit et le laissa seul. Elle ne lui parla jamais de son départ, sinon qu'elle devint plus grave, et le regarda plus longtemps. Et il se souvint aussi qu'elle cessa d'aimer tout ce qui l'entourait : son petit fauteuil, les bêtes peintes qu'on lui apportait, et tous ses jouets, et tous ses chiffons. Et elle rêvait, le doigt sur la bouche, à d'autres choses.

Elle partit dans un soir de décembre, quand l'enfant n'était pas là. Portant à la main sa petite lampe haletante, elle entra, sans se retourner, dans les ténèbres. Comme l'enfant arrivait, il aperçut encore à l'extrémité noire de la rue étroite une courte flamme qui soupirait. Ce fut tout. Il ne revit jamais Monelle.

Longtemps il se demanda pourquoi elle était partie sans rien dire. Il pensa qu'elle n'avait pas voulu être triste de sa tristesse. Il se persuada qu'elle était allée vers d'autres enfants qui avaient besoin d'elle. Avec sa petite lampe agonisante, elle était allée leur porter secours, le secours d'une flammèche riieuse dans la nuit. Peut-être avait-elle songé qu'il ne fallait pas l'aimer trop, lui seul, afin de pouvoir aimer aussi d'autres petits inconnus. Peut-être l'aiguille avec son œil d'or ayant tiré le petit chariot de chair jusqu'au bout, jusqu'à l'extrême bout du sillon ourlé, Monelle était-elle devenue lasse de la route écrue de toile où trottaient ses mains. Sans doute elle avait voulu jouer éternellement. Et l'enfant n'avait point su le moyen du jeu éternel. Peut-être avait-elle désiré enfin voir ce qu'il y avait derrière la vieille muraille aveugle, dont tous les yeux étaient fermés, depuis les années, avec du ciment. Peut-être qu'elle allait revenir. Au lieu de dire : " au revoir, attends-moi, sois sage ! " pour qu'il épiât le bruit de petits pas dans le corridor et le cliquètement de toutes les clés dans les serrures, elle s'était tue, et viendrait, par surprise, dans son dos, mettre deux menottes tièdes sur ses yeux - ah oui ! - et crierait : " coucou ! " avec la voix de l'oisillon revenu près du feu.

Il se rappela le premier jour qu'il la vit, sautillant comme une

frêle blancheur flamboyante toute secouée de rire. Et ses yeux étaient des yeux d'eau où les pensées se mouvaient comme des ombres de plantes. Là, au détour de la rue, elle était venue, bonnement. Elle avait ri, avec des éclats lents, semblables à la vibration cessante d'une coupe de cristal. C'était au crépuscule d'hiver, et il y avait du brouillard ; cette boutique était ouverte - ainsi. Le même soir, les mêmes choses autour, le même bourdon aux oreilles : l'année différente et l'attente. Il avançait avec précaution ; toutes les choses étaient pareilles, comme la première fois ; mais il l'attendait : n'était-ce pas une raison pour qu'elle vînt ? Et il tendait sa pauvre main ouverte à travers le brouillard.

Cette fois, Monelle ne sortit pas de l'inconnu. Aucun petit rire n'agita la brume. Monelle était loin, et ne se souvenait plus du soir ni de l'année. Qui sait ? Elle s'était glissée peut-être à la nuit dans la chambrette inhabitée et le guettait derrière la porte avec un tressaillement doux. L'enfant marcha sans bruit, pour la surprendre. Mais elle n'était plus là. Elle allait revenir, - oh ! oui, - elle allait revenir. Les autres enfants avaient eu assez de bonheur d'elle. C'était à son tour, maintenant. L'enfant entendit sa voix malicieuse murmurant : " je suis sage aujourd'hui ! ". Petite parole disparue, lointaine, effacée comme une ancienne teinte, usée déjà par les échos du souvenir.

L'enfant s'assit patiemment. Là était le petit fauteuil d'osier, marqué de son corps, et le tabouret qu'elle aimait, et la petite glace plus chérie parce qu'elle était cassée, et la dernière chemisette qu'elle avait cousue, la chemisette " qui s'appelait Monelle ", dressée, un peu gonflée, attendant sa maîtresse. Toutes les petites choses de la chambre l'attendaient. La table à ouvrage était restée ouverte. Le petit mètre dans sa boîte ronde allongeait sa langue verte, percée d'un anneau. La toile dépliée des mouchoirs se soulevait en petites collines blanches. Les pointes des aiguilles se dressaient derrière, semblables à des lances embusquées. Le petit dé de fer ouvragé

était un chapeau d'armes abandonné. Les ciseaux ouvraient indolemment la gueule comme un dragon d'acier. Ainsi tout dormait dans l'attente. Le petit chariot de chair, souple et agile, ne circulait plus, versant sur ce monde enchanté sa tiède chaleur. Tout l'étrange petit château de travail sommeillait. L'enfant espérait. La porte allait s'ouvrir, doucement ; la flamme rieuse voletterait ; les collines blanches s'étaleraient ; les fines lances se choqueraient ; le chapeau d'armes retrouverait sa tête rose ; le dragon d'acier claquerait rapidement de la gueule, et le petit chariot de chair trottinerait partout, et la voix effacée dirait encore : " je suis sage aujourd'hui ! " - Est-ce que les miracles n'arrivent pas deux fois ?

Ressources :

Le dossier consacré par la Revue des Ressources à Marcel Schwob, avec de nombreux textes et une esquisse biographique, est consultable à l'adresse suivante :

<http://www.ressources.org/Revue/Restitution/Schwob/index.htm>

BIBLIOTHÈQUES VIRTUELLES

IDÉALES

Le choix d'Isabelle Aveline

zazieweb

<http://www.zazieweb.com>

Chroniques Nomades

Du Mexique, Jean-Luc Bitton recueille des matériaux pour ses Chroniques Nomades. Ces chroniques seront diffusées au fil de ses pérégrinations sur le site. Une page est déjà consacrée à l'écrivain Malcom Lowry...

<http://www.chroniques-nomades.net>

Dictionnaire chromatique des couleurs

Ce site propose un dictionnaire alphabétique et chromatique des noms de couleurs, avec étymologies, exemples RVB et renvoi sur un nuancier. Le dictionnaire alphabétique regroupe actuellement quelque 140 noms de couleurs. Le dictionnaire chromatique propose lui une palette de 2500 teintes.

<http://pourpre.com/chroma>

Le Matricule des anges

Une revue littéraire hors norme que l'on trouve également en librairie.

<http://www.lmda.net/>

POL

Les éditions parisiennes brosent ici le portrait des nombreux auteurs qu'elles publient, présentant leur parcours, leur actualité et leurs ouvrages - romans, pièces de théâtre ou essais. Le site détaille par ailleurs les revues que propose POL, dont La lettre du

cinéma et Les Cahiers de la Comédie française.

<http://www.pol-editeur.fr/>

Citations du monde

Ce site rassemble 20.001 citations et proverbes (pour se connecter les neurones) en accès libre et triés sur le volet. Vous pouvez vous abonner à "La Citation du jour", consulter le "Citascope" la télé qui pense, envoyer des cartes postales, télécharger des fonds d'écran, ou encore apporter vos propres citations en contribution. Dans un ton et une réalisation alerte qui donne envie de suivre...

<http://www.citationsdumonde.com>

Facettes - facéties

Dans une mise en scène toute en finesse et une navigation originale, des textes courts, des poésies à l'emporte-pièce, de courtes saynètes... Textes et autres douceurs, la Machine à t'écrire.... facéties picturales, des textes d'auteur dans une mise en forme très poétique et originale.

<http://www.yannl.com>

Les Editions 00h00

Les textes offerts par 00h00.com sont soit des inédits, soit des textes du domaine public, soit des textes sous copyright dont les droits en ligne ont fait l'objet d'un accord avec leurs ayant-droit. Ils appartiennent aussi bien au domaine de la fiction que de la non-fiction. Leur choix relève de la responsabilité de l'éditeur, qui ne prétend pas à l'exhaustivité mais s'efforce au contraire d'être sélectif. Le lecteur peut : télécharger l'exemplaire numérique d'un texte pour le lire à l'écran ou l'imprimer chez lui ; commander un exemplaire papier pour le recevoir à domicile. Avant-gardiste et stimulant.

<http://www.00h00.com>

Panoplie

"Un magazine "organique" de création artistique en ligne". Un espace décloisonné, une passerelle entre les différentes formes de pensée et de création du monde contemporain. Impressionnant...

<http://www.panoplie.org>

MAEDASTUDIO

Plusieurs applets java d'une beauté exceptionnelle sur un site américain : calendriers en java.

<http://www.maedastudio.com/>

Cent mille milliards de poèmes de Raymond Queneau

<http://x42.com/active/queneau.html>

François Bon - le site

Par l'auteur lui-même ! Un contenu de plus en plus dense... : "Ca remue encore !" ou des extraits et des portraits d'auteurs contemporains, un agenda, des liens... <http://perso.wanadoo.fr/f.bon/>

Le choix de Lucie de Boutiny

auteur du NON-roman et d'un Hypertexte pour adultes qui déconstruit 7 jours sur 7 vos espoirs érotiques

<http://www.synesthesie.com/boutiny>

Mes sites arty préférés du moment :

Humour hyperlittéraire belge,

<http://www.anacoluthe.com>

Lizbekistan, pays virtuel qui compte plus de ministres que de citoyens. Mis en ligne par la drôle de princesse Liz Stirling

<http://www.lizbekistan.com>

Synesthésie : La première revue française d'art contemporain

<http://www.metafort.com/synesthesie>

Théories et pratiques hyperlittéraires

<http://www.altx.com/profiles/index.html>

Le choix d'Anne- Cécile Brandenburg

auteur d'Apparitions inquiétantes

<http://www.anacolithe.com/>

Voici ci-dessous quelques sites que j'aime bien et auxquels j'aimerais me connecter si j'étais sur une île déserte (tous frais payés). Cette liste est incomplète et pas très fraîche parce que je n'ai pas beaucoup eu l'occasion de surfer ces derniers mois... et que j'ai perdu quelques bonnes adresses.

L'archéologie du futur:

<http://perso.easynet.fr/~cguille/index.html>

Le Non roman de Lucie de Boutiny

<http://www.synesthesie.com/boutiny>

Le site de Gabriel:

<http://lapinot.citeweb.net>

Ovosite

<http://hypermedia.univ-paris8.fr/ovosite>

Le choix de Brigitte Collet

"Vues en Coupe"

<http://vues.en.coupe.free.fr/>

les cinq sites de ma médiathèque idéale:

soulflare - <http://www.soulflare.com/>

parce que c'est beau, et calme.

Hermitage-museum

<http://www.hermitagemuseum.org/>

parce que c'est aussi magique que l'émission "Palettes"

joe cartoon - <http://www.joecartoon.com/>
parce que c'est ignoblement drôle

nirvanet - <http://www.nirvanet.fr/>
parce qu'un peu de cyber culture
l'espace culturel - <http://www.diplomatie.fr/culture>
parce que - enfin ! - un site institutionnel bon et beau.

Le choix d'Isabelle Nouvel ,
créatrice du Cahier interdit
<http://perso.infonie.fr/isanou>

Emmanuel Hiriart
<http://perso.wanadoo.fr/emmanuel.hiriart/index.htm>

Yves Heurté
<http://members.aol.com/yheurte/>

Zazieweb
<http://www.imagnet.fr/zazieweb/>

Muse
<http://muse.base.free.fr>

Le choix de Eric Sér andour
Écritures & ordinateurs
<http://www.serandour.com>

Loin de moi l'idée d'une bibliothèque / médiathèque idéale. Sans aucune hiérarchie, et sans doute en oubliant des ouvrages qui auront davantage fait mon bonheur, il me passe par la tête :

Annie Abrahams : <http://www.bram.org/>

Space Invaders : <http://www.space-invaders.com/>

Ubu : <http://www.ubu.com/>

La borne interactive tout en carton : [http://www.uhb.fr/culture/cybor-
ne/](http://www.uhb.fr/culture/cybor-
ne/)

Moteur de recherche Google : <http://www.google.com/>

OURS

La revue des ressources est publiée
sur internet par Points de fuite multimédia,
association loi 1901 régie par le droit français.

Adresse

Points de fuite multimédia,
139 rue Oberkampf 75011 Paris, France
<http://www.ressources.org>

Directeur de publication

Robin Hunzinger

Rédacteurs en chef

Robin Hunzinger : hunzinger@ressources.org

Bernard Gauthier : gauthier@ressources.org

Rédaction

redaction@ressources.org

Collectif hypertexte

collectif@ressources.org

Cet ouvrage a été achevé d'imprimer par Book it !
sur rotative numérique en juin 2001.

Dépôt légal : juin 2001

N° imprimeur :

imprimé en France

